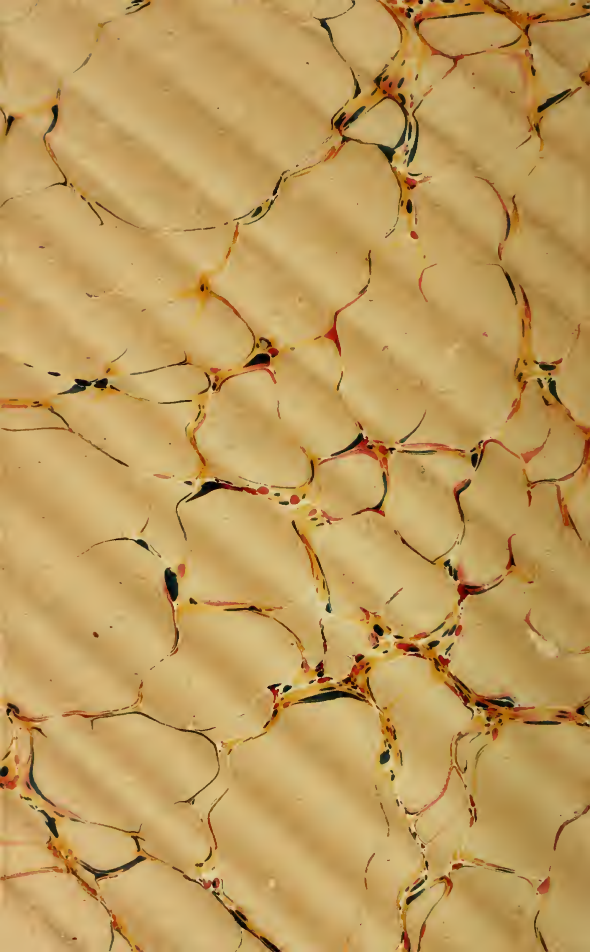
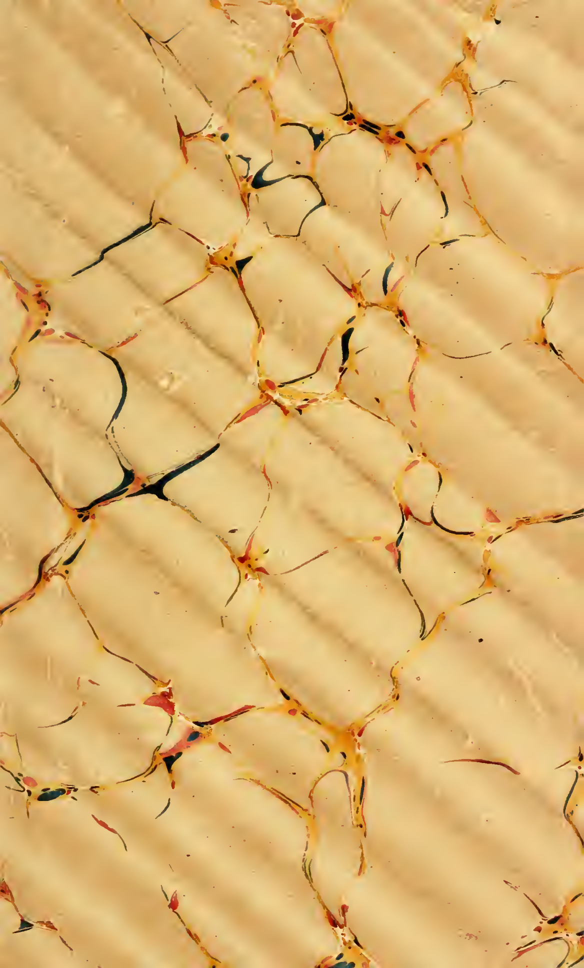

3 1761 04466 8473





MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Delcambre, 15, rue Breda.

HENRI MONNIER

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1857

MÉMOIRES

DE MONSIEUR

JOSEPH PRUDHOMME

CHAPITRE PREMIER

Pourquoi j'écris ces mémoires. — Qui je suis, d'où je viens, ce que je veux. — Le siècle des bourgeois. — Qu'est-ce que la bourgeoisie? — Les fils de Voltaire et de monsieur Prudhomme. — Je suis l'homme du siècle. — Ma naissance. — Mon père. — Ma mère. — Mon oncle Prudent. — Ma tante Aurore. — Un conseiller chauffe-cire. — La préposée aux oiseaux de volière de Mesdames royales. — Les protecteurs de mon père. — J'obtiens la survivance de sa charge. — La Révolution française. — Mounier. — Le seul régime qui convienne à la France. — Ma tante Aurore et l'inoculation. — Je fais mes dents. — Conseil de famille. — Les jardins de Paris. — J'entre à l'école.

Eh bien oui, j'écris mes mémoires, les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, expert en écriture, je ne m'en cache pas! élève de Brard et Saint-Omer, je m'en glorifie!

Le ciel m'en est témoin! je n'y songeais pas, mais puisqu'on s'occupe sans cesse de mes actions, qu'on me fait parler à tort et à travers, qu'on m'élève au rang de

personnage de comédie, je ne reculerai pas devant cette extrémité de me mettre moi-même en scène.

Mes contemporains l'ont voulu, je vais poser devant eux, il est temps qu'ils sachent enfin qui je suis, d'où je viens, ce que je veux.

La postérité pourrait bien m'oublier ; je prétends, selon l'usage universellement adopté aujourd'hui, me dresser de mon vivant un piédestal sur lequel les siècles futurs pourront me contempler tout à leur aise.

Je serais bien bon de me gêner, et de me marchander la gloire ! On ne la vend même plus dans ce siècle-ci ; chacun en prend ce que bon lui semble.

On a dit que j'étais le type du bourgeois ; je ne repousse pas cette qualification, bien au contraire : qui donc a plus le droit de parler à ce siècle de bourgeois que le bourgeois lui-même ?

Car vous avez beau faire et beau dire, tout est bourgeois aujourd'hui. L'aristocratie n'existe plus, la démocratie n'existe pas encore, il n'y a que la bourgeoisie. Vous n'avez que des idées, des opinions, des mœurs, une littérature, des arts, des instincts de transition ; saluez donc Joseph Prudhomme, l'homme de la transition, c'est-à-dire de la bourgeoisie !

Qu'est-ce que la bourgeoisie en ce moment ? Tout. Que doit-elle être ? Je l'ignore. En attendant, vous n'êtes que des bourgeois, des bourgeois fieffés, tout ce qu'il y a de plus bourgeois au monde ; fils de monsieur Prudhomme ! voilà votre vrai titre, et non pas fils de Voltaire !

Si je raconte modestement ma vie, c'est que la rhétorique fait une loi de la modestie à l'orateur parlant de lui-même; mais je n'en ai pas moins la prétention de personnifier mon siècle, tenez-vous bien pour avertis, ô mes chers contemporains!

Et vous, races futures, apprenez que je suis né avant la Révolution; il est inutile de vous dire au juste en quelle année, vous sauriez mon âge, et cela porte malheur. Sachez seulement que je suis venu au monde rue du Jour, par une belle matinée d'avril, comme sept heures sonnaient à l'horloge de Saint-Eustache, ma paroisse et celle de Molière, sur les registres de laquelle je fus inscrit sous les noms de Louis-Jean-Prudent-Joseph Prudhomme, né de Jean-Joseph Prudhomme, sous-maître d'écriture aux pages de la petite Écurie, et de Célestine-Euphémie Prudhomme, née Baviot, son épouse. Mon oncle paternel Louis-Désiré-Prudent Prudhomme, conseiller chauffe-cire au cabinet de Son Altesse royale MONSIEUR, comte de Provence, et ma tante maternelle Aurore-Fidèle-Joséphine Baviot, préposée aux oiseaux de volière de Mesdames royales, me tinrent sur les fonts baptismaux.

Mon père fit jouer tous les ressorts dont il pouvait disposer à la cour, et, grâce à ses protections, il obtint pour son aîné la survivance de sa charge. J'avais alors cinq jours et demi. D'autres ont pu le devenir, moi je suis né maître d'écriture.

Quoique profondément dévoué à la monarchie, l'auteur de mes jours n'était point ennemi d'une sage ré-

forme. L'ancien régime avait des abus qu'il fallait détruire, l'homme juste à qui je dois la naissance pensait, avec Mounier, que des améliorations étaient devenues indispensables; mais il n'allait pas jusqu'à souhaiter un changement dans la forme du gouvernement. La royauté lui semblait nécessaire à la France non moins qu'une sage liberté. J'ai été élevé dans ces nobles idées, et j'espère bien en conserver le précieux dépôt jusqu'à la fin de ma carrière. C'est à elles sans doute que je dois d'avoir traversé, dans un âge si tendre, la Révolution en restant pur de tous ses excès.

Je passerai rapidement sur mes jeunes années. Mon père, homme de progrès, comme je viens de le dire, n'hésita pas à me faire inoculer malgré l'opposition qu'il trouva chez mon oncle et chez ma tante, fort hostiles en général aux inventions nouvelles; ils avaient presque séduit ma mère, mais mon père brava tous ces vieux préjugés. Je subis heureusement l'épreuve de l'inoculation, ainsi que la crise dentaire. La Providence me préserva de la coqueluche, mais j'eus la rougeole. J'atteignis ainsi, toujours frais et bien portant, l'âge où les fils de roi passent des mains des femmes dans celles des hommes. A ce moment, il fut décidé en conseil de famille que, vu mon caractère un peu turbulent, on chargerait un maître juste, mais sévère, de m'inculquer les premières notions de lecture et d'écriture.

Quel beau jour que celui où j'entrai à l'école!

Je ne portais plus la robe, j'étais vêtu d'un pantalon

en printanière attaché par des boutons à une casaque de la même étoffe; mon mouchoir, noué à la culotte, enflait ma poche qu'il ne pouvait remplir tout entière; la casquette manquait seule à mon bonheur, mais je ne devais couvrir mon chef de cet ornement si vivement désiré que les dimanches seulement, cela avait été également décidé en conseil de famille.

D'une main je portais un vaste panier contenant mes provisions de la journée, de l'autre mon alphabet tout neuf. Pour la première fois, ma mère m'accompagna à l'école, et vint m'y chercher le soir; mais il fut convenu, vu la proximité de la maison, que j'irais tout seul chez le maître et que j'en reviendrais de même. C'est pour le coup que je me crus un homme!

A cette époque, les jardins étaient encore nombreux à Paris; dans les rues les plus sombres et les plus étroites, il n'était pas rare d'apercevoir à travers une grille des marronniers plantés en quinconce, de longues allées pleines d'ombre et de silence, de vastes pelouses, ornements d'un ancien hôtel ou de quelque couvent abandonné. Je vois encore le jardinet de mon école, avec sa maisonnette au fond, tapissée de vigne. Quand j'entrai, c'était l'heure de la récréation, les oiseaux chantaient dans les cages, les enfants se roulaient sur le gazon. Assise sur un banc de pierre, la femme du maître d'école donnait pour ainsi dire la becquée à un essaim de petites filles réunies autour d'elle, tandis que son mari, une paire de besicles en baleine sur le nez, nettoyait ses rosiers couverts de fleurs.

Les écoles d'alors avaient quelque chose de la salle d'asile, elles étaient toujours tenues par le mari et par la femme; l'un avait les garçons sous sa direction, l'autre surveillait les petites filles des ouvriers, des artisans, des gens de commerce et de boutique, qu'on envoyait à l'école bien moins pour apprendre à lire que pour recevoir les soins que leurs parents trop occupés ne pouvaient leur donner. Aussi madame Frépillon était-elle plutôt une sœur de charité qu'une institutrice.

Chose rare pour un maître d'école, monsieur Frépillon, inspirait tout de suite l'amitié et la confiance. Quoiqu'il n'eût pas encore la cinquantaine, ses cheveux presque blancs tombaient en longues boucles sur le collet de sa redingote en bouracan gris; il portait un grand gilet rouge sur des culottes courtes en ratine, des bas à côtes et des souliers à larges boucles. Son œil était doux et sa bouche souriante; je n'avais jamais vu de prêtres, mais je me dis tout de suite qu'ils devaient ressembler à monsieur Frépillon.

Quoique fort estimés dans le quartier en général, les deux époux avaient cependant des ennemis; j'ignorais ce qu'on leur reprochait; mais un jour, je m'en souviens, une voisine à qui ma mère annonçait son intention de m'envoyer à l'école Frépillon, jeta les hauts cris, et, s'approchant de ma mère, lui tint tout bas un long discours auquel j'entendis la bonne femme qui répondit: — Qu'importe, après tout, voisine? cela n'empêche pas d'être un honnête homme.

Au bout d'un mois, j'étais déjà attaché à mon maître

comme si je l'avais toujours connu. Depuis quelque temps, je remarquais que monsieur Frépillon et sa femme étaient plus tristes que de coutume, la femme surtout. Ils ne prenaient plus part à nos jeux pendant les récréations ; on oubliait de renouveler l'eau et le mil des oiseaux, les chenilles et les escargots s'étalaient impunément sur les rosiers. Je me demandais d'où pouvait venir un si grand changement, lorsqu'un jour nous vîmes entrer dans la classe un beau jeune homme de seize à dix-sept ans, revêtu de l'uniforme si connu des volontaires de la République, que portaient encore les jeunes conscrits.

— C'est donc pour aujourd'hui ! s'écria monsieur Frépillon en courant vers le nouvel arrivant.

— Dans une heure, mon père, répondit-il ; notre bataillon vient de recevoir l'ordre de partir.

— Allons embrasser ta pauvre mère.

Un instant après, nous les vîmes tous les trois dans le jardin, marchant les mains entrelacées. Le père était grave et sérieux, l'enfant essayait de consoler sa mère, qui le pressait en pleurant contre son sein. — Mon fils ! mon fils !... c'était les seuls mots qu'on lui entendît prononcer de temps en temps.

Enfin il fallut terminer cette scène. — Ma mère, je reviendrai ! s'écria le soldat en s'arrachant à une dernière étreinte ; et vous, mon père, au revoir !

En disant ces mots, il franchit la porte du jardin et disparut dans la rue, pendant que la mère tombait dans les bras de son mari en murmurant : — Adieu, mon fils, adieu !

Monsieur Frépillon rentra dans la classe; il affectait une contenance calme, mais au moment de mettre le pied sur les gradins de la chaire, on vit tout d'un coup ses yeux s'inonder de larmes, il tomba à genoux, et levant ses bras au ciel, il l'implora pour son enfant.

Par un mouvement unanime spontané, nous nous agenouillâmes et nous mîmes à prier pour le fils de notre pauvre maître.

CHAPITRE II

Filles et garçons. — Nanette. — Une pérégrination inutile. — La tarte aux cerises. — L'origine de mes premiers succès. — La tondue. — Un secret perdu. — Les exemples. — La *Décade*. — Le citoyen Coquerel. — Un fournisseur de déesses. — Les alarmes d'un ami de la morale. — Derrière la fenêtre. — Entretien mystérieux. — Les victimes cloîtrées. — Le mariage d'un prêtre. — Histoire sentimentale. — Mon fils le curé. — Un cœur de mère et une soutane. — Prêtre ou matelot. — Les adieux. — Un fantôme. — Marie. — La sainte Vierge et le double louis. — Le retour. — Le couvent des bernardines. — Un curé de campagne. — Le prix du sacrifice. — Coquerel défenseur de la morale. — Le menton d'une servante.

Quoique les deux classes fussent séparées, le jardin était commun entre les garçons et les filles, nous jouions ensemble aux heures de la récréation, sous les yeux de la bonne madame Frépillon qui surveillait nos amusements. Parmi mes petites compagnes, une surtout m'attirait par sa vivacité et par sa gentillesse. Elle s'appelait Nanette et était orpheline, sa tante tenait le cordon dans une maison de la rue Montmartre; la pauvre petite, maltraitée et souvent battue par cette vieille mégère, portait quelquefois les marques des violences de son unique parente; jamais pourtant elle ne se plaignait, sa gaieté surnageait à tout; c'était notre boute-en-train ordinaire, elle connaissait tous les jeux, savait par cœur une foule

de branles, je crois même qu'elle en inventait. Nanette n'avait qu'un défaut, si cela peut s'appeler un défaut à son âge et dans sa vie toute de privations : elle était un peu gourmande ; je partageais ordinairement avec elle les menues friandises dont ma mère, cette chère femme, garnissait autant que possible mon panier. — Joseph, me disait-elle en mordant à belles dents dans une poire ou dans une pomme, tu es un bon garçon, quand nous serons grands, nous nous marierons ensemble.

Un jour Nanette cessa de venir à l'école, une semaine s'écoula sans qu'elle parût. J'étais triste et préoccupé. Un soir, je formai le projet de m'aventurer, au sortir de l'école, jusqu'à la maison que ma petite camarade habitait. C'était une grande affaire pour moi qui prenais toujours le même chemin, et le chemin le plus court, pour me rendre du logis à l'école et de l'école au logis. Me voilà donc en route, longeant les murs et évitant les passants comme si tout le monde allait me reconnaître ; j'arrive enfin devant la maison désignée, je passe et je repasse devant la porte de l'allée au fond de laquelle j'entrevois la loge. Nanette ne paraît pas. Au bout d'un quart d'heure qui me parut un siècle, tant il me semblait que tous les yeux étaient fixés sur moi, je regagnai, le cœur gros, mes pénates.

Le lendemain, à l'heure du goûter, comme je mangeais tristement un beau morceau de tarte aux cerises, madame Frépillon me dit : — Voilà une tarte dont la pauvre Nanette eût pris bien volontiers sa part, n'est-ce pas, Joseph ? Sa tante a obtenu une loge plus *conséquente,*

comme elle dit, dans un autre quartier, et elle trouve sa nièce assez savante, elle est assez grande pour l'aider dans ses occupations et pour gagner le pain qu'elle coûte.

L'enfance oublie facilement, bientôt je ne songeai plus à Nanette; six mois environ après son départ, j'étais chez monsieur Frépillon, qui m'avait pris en amitié et qui me donnait des leçons particulières d'écriture. C'est à lui que je dois en partie les faibles talents qui m'ont valu mes succès dans le monde, car mon père était loin de posséder une main aussi nette, aussi irréprochable que mon maître. L'écriture de monsieur Frépillon était une de ces magnifiques *tondues* dont le secret semble s'être perdu de nos jours, et dont j'ai été un des derniers et des plus mémorables exemples. C'était un jeudi, je copiais tranquillement mes *exemples* sur la table, tandis que mon maître lisait à sa femme un numéro de la *Décade*, contenant les détails des divers combats soutenus par l'armée française en Italie, lorsque la servante vint annoncer que le citoyen Coquerel demandait à entretenir pendant quelques instants le citoyen et la citoyenne Frépillon.

J'avais entendu parler du citoyen Coquerel par mon père. C'était un des notables du quartier, il passait pour fréquenter les actrices et les grands seigneurs avant la Révolution. Pendant la Terreur, il fournissait à la section toutes les *Liberté* et toutes les *Raison* dont elle pouvait avoir besoin. Depuis quelque temps, il ne perdait pas une occasion de pérorer en faveur de l'ordre et des mœurs. Nommé récemment commissaire du district, il

veillait avec un zèle scrupuleux sur l'instruction publique. Le citoyen Coquerel n'avait pas plus de quarante ans, sa physionomie était spirituelle, sa tournure élégante et sa toilette fort soignée. Il portait encore la coiffure à l'oiseau royal; son habit tabac d'Espagne se faisait remarquer par la hauteur exagérée du collet; une cravate de mousseline blanche extrêmement empesée cachait la moitié de son menton; une culotte collante en chamois faisait valoir la forme de sa jambe; des bottes à revers jaunes composaient sa chaussure. Deux chaînes de montre, et un immense chapeau à claque jeté sous le bras gauche, complétaient l'ensemble.

— Enlève tous ces papiers, me dit mon maître, en entendant prononcer le nom du citoyen Coquerel, et retourne chez tes parents; je te donne congé pour le reste de la journée.

Je fis en effet mon paquet et je quittai le salon; mais au moment de franchir la porte cochère, je ne sais quel sentiment de vague curiosité plus fort que le raisonnement me retint. Personne ne me voyait, je m'approchai à pas de loup de la fenêtre du salon ouverte à cause de la chaleur, et, caché derrière un bouquet de lilas, j'entendis la conversation suivante:

— Citoyen Frépillon, dit Coquerel en époussetant ses revers jaunes avec un petit jonc à pomme d'or qu'il tenait à la main, le district, pénétré de l'importance de ses devoirs à l'égard de l'éducation de la jeunesse, m'a chargé d'une grave mission auprès de vous. Je m'en acquitte en ce moment.

Vous ne vous étonnerez point, citoyen Frépillon, que nous désirions savoir à qui nous confions nos enfants pour en faire des hommes et des citoyens, pour leur inculquer ces éternels principes de morale sans lesquels, je ne crains pas de le dire, il n'y a point de société possible. J'espère que la citoyenne Frépillon sera de mon avis.

Coquerel se tourna vers la pauvre femme, qui rougit jusqu'au blanc des yeux en s'entendant interpeller de la sorte.

— Le district m'a donc chargé de vous adresser certaines questions assez délicates, mais que cependant je suis obligé de...

— Veuillez m'adresser ces questions, je suis prêt à y répondre. Je sais que j'ai des ennemis, ajouta Frépillon d'une voix à la fois ferme et douce, mais ma conscience ne me reproche rien. Parlez, monsieur, parlez.

— Vous avez un fils.

— Oui.

— Et ce fils, où est-il?

— A l'armée.

— On prétend que madame n'est pas votre femme.

Madame Frépillon devint blanche comme mon papier; l'œil humide et épouvanté, elle regarda son mari.

— Qui a dit cela? s'écria Frépillon en se levant d'une air menaçant.

— Aux yeux de la loi du moins, s'empressa d'ajouter Coquerel. Cela est-il vrai?

— Oui, monsieur.

— On assure également que vous avez été prêtre et madame religieuse. S'est-on trompé?

— Non, monsieur, et puisqu'il faut que vous connaissiez mon histoire, la voici :

Cette femme que vous voyez à mon côté, et à laquelle je vais être obligé de rappeler de si cruels souvenirs, était, il y a vingt ans, une demoiselle noble, la huitième fille du comte de Roquevaire, le dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de la Provence.

Moi, j'étais le fils unique de maître Baptiste Frépillon, fermier du comte. Dès mon enfance je montrai peu de goût pour les travaux agricoles. J'étais faible, maladif, peu disposé à me mêler aux jeux des enfants de mon âge. Le curé m'avait appris à lire et à écrire; je passais mes journées dans les bois, un livre à la main, livre sorti de la bibliothèque du curé, auquel mon père reprochait toujours ses complaisances.

« C'est vous qui le perdez, lui disait-il sans cesse, vous en ferez un fainéant, un vagabond incapable de tout, sinon de demander l'aumône. — Ne vous mettez pas en colère, maître Frépillon, répondait le curé, nous le ferons d'Église, vous aurez un prêtre dans votre famille, c'est moi qui vous en réponds. »

Mon père aurait mieux aimé trouver en moi un aide et un soutien dans ses travaux; mais l'idée de me voir revêtu de la soutane souriait à ma pauvre mère, qui parlait déjà avec orgueil de son fils le curé.

Le château de Roquevaire s'élevait à côté de notre

ferme; le comte, resté veuf de bonne heure, avait marié deux de ses filles à des conseillers au parlement d'Aix; la troisième, la plus jeune, la petite Marie, comme on l'appelait, était restée avec lui. Ma mère l'avait nourrie, et depuis la mort de la comtesse, survenue quelques mois après ses couches, elle ne l'avait jamais perdue de vue. Marie était plus souvent à la ferme qu'au château. Son père, toujours en chasse ou en visite chez les gentilshommes du voisinage, aimait à se décharger sur ma mère du soin de veiller sur son enfant. Lorsque, à son tour, le comte recevait ses amis et que le château retentissait du bruit des verres et des joyeux propos des chasseurs, Marie venait s'installer à la ferme, et elle y passait des semaines et souvent des mois entiers avec nous.

Marie était du même âge que moi, elle ne connaissait pas d'autre compagnon de ses jeux. Rien ne gênait notre liberté. Nous sortions le matin, emportant du pain et des fruits dans un panier, et nous ne rentrions qu'à la fin de la journée. Nous nous arrêtions au bord d'un ruisseau pour prendre notre frugal repas. Au milieu du jour, quand la chaleur nous condamnait au repos, nous nous nous asseyions à l'ombre des pins de la colline, et là, tirant un livre de ma poche, je faisais la lecture à Marie, qui m'écoutait en silence. Quelquefois nos yeux appesantis se fermaient malgré nous, et, étendus sur le doux lit des feuilles de pin séchées, nous goûtions à côté l'un de l'autre un paisible sommeil.

Cette vie dura jusqu'à l'âge de seize ans. Le curé parla alors de m'envoyer au séminaire. Jusqu'à ce jour j'avais

envisagé cette perspective sans trop de répugnance. Mais, au moment de partir, l'idée de prononcer des vœux, de mener une vie en tout si différente de celle des autres hommes, d'autres sentiments que l'on devine déjà, m'effrayèrent. Je déclarai nettement que je ne consentirais jamais à me faire prêtre.

Mon père s'écria qu'on aurait dû s'attendre à cela, qu'il voyait bien depuis longtemps que je ne serais jamais bon à rien, et que, puisqu'il fallait renoncer à me faire prêtre, il me destinait une autre profession où j'apprendrais du moins à mes dépens que je n'étais pas né pour vivre de mes rentes. Mon père voulait parler de la marine. Il avait en effet, à Marseille, un cousin germain qui commandait un navire marchand, et il fut décidé qu'on me ferait matelot à son bord. Ma mère me conjura avec larmes de consentir à entrer au séminaire, mais il fut impossible de vaincre ma résolution.

Le jour de mon départ fut donc fixé. Marie était allée à Aix passer quelque temps chez une de ses sœurs. J'éprouvais une espèce de joie douloureuse à songer que je ne la verrais pas. Pourtant, la nuit qui précéda mon départ, j'allai dire un dernier adieu au château, je m'agenouillai au pied de sa fenêtre et je priai longtemps. Quand je me relevai, il me sembla voir briller une faible clarté derrière les vitres. « C'est sans doute quelqu'un de la maison, » pensai-je, et je m'éloignai en essuyant mes larmes.

Ma mère devait venir à Marseille me faire ses derniers adieux au moment de la partance du navire. J'embrassai mon père en lui demandant sa bénédiction ; je sentis

ses larmes tomber sur mes joues, et m'arrachant coura geusement à cette scène, je me mis en chemin.

Pour rejoindre la grande route qui mène de Roquevaire à Marseille, il faut traverser un défilé à l'entrée duquel on avait bâti, dans les siècles passés, un oratoire, qui pour lors tombait en ruine. Un faible crépuscule enveloppait encore la terre endormie quand je m'engageai dans le défilé; en m'approchant de l'oratoire, il me sembla voir une forme blanche se glisser au milieu des ruines. Je continuai mon chemin en faisant le signe de la croix, le fantôme avançait toujours de mon côté. Il n'était plus qu'à quelques pas de moi, et j'entendis une voix enfantine qui me disait en riant : « Tu as peur! »

Je reconnus Marie.

Rien qu'en la voyant, mes yeux se mouillèrent de larmes. Je pris en tremblant de joie la main qu'elle me tendait.

— Arrivée hier soir au château, je n'ai pu, me dit-elle, quitter mon père, qui est assez grièvement malade, pour venir à la ferme. J'ai demandé de vos nouvelles, et on m'a appris ton départ. Mon père, plus calme en ce moment, s'est endormi, et je suis accourue ici pour te voir.

— Toute seule?

— Ne fallait-il pas me faire suivre par tous les gens du château! Sachez, monsieur, que je suis une grande fille, et que je n'ai peur de rien. Maintenant que je t'ai serré la main, ajouta-t-elle la voix émue, je retourne auprès de mon père. Adieu, Pierre; prends ceci; sois

toujours un honnête homme, et pense quelquefois à ta sœur de lait.

Je vis des pleurs couler de ses yeux. Je voulus serrer encore une fois sa main tremblante, mais elle s'éloigna en courant au milieu des ruines, et bientôt je vis disparaître sa mante blanche au milieu des brouillards du matin.

Je défis le paquet qu'elle m'avait remis. Il contenait une image de la Vierge que je lui avais offerte le jour de sa fête, et un double louis, fruit de ses économies. Ces reliques, je les ai encore, elles ne me quitteront jamais. »

Quoique enfant, ce récit m'intéressait vivement. Monsieur Frépillon, comme absorbé dans ses souvenirs, reprit, après quelques mots de silence :

— Quinze jours après cette entrevue, je m'embarquai pour les Indes. Notre voyage devait durer deux ans, au bout desquels je revins à Roquevaire.

Je demandai tout de suite des nouvelles de Marie.

— Pauvre enfant! répondit ma mère en pleurant.

— Elle est morte? m'écriai-je.

— Morte pour nous.

— Où est-elle donc?

— Au couvent.

Ma mère ajouta qu'ayant refusé de se marier avec un de ses cousins, son père l'avait menacée du couvent. « Loin de s'effrayer de cette menace, la pauvre fille a répondu qu'elle était décidée à renoncer au monde. Elle

est donc entrée chez les bernardines d'Aubagne, où elle est. »

A partir de ce moment, ma résolution fut prise. Il y avait au pied de la montagne de la Sainte-Baume un couvent de chartreux. J'y entrai comme novice, et un an après, au moment où j'allais prononcer mes vœux, le vieux curé qui m'avait élevé, effrayé, pour ma jeunesse et pour ma santé toujours frêle et délicate, de la règle à laquelle j'étais sur le point de me soumettre, parla au père supérieur. Dans un entretien que j'eus avec ce dernier, il m'engagea paternellement à donner une autre direction à mon sacrifice, et à accepter la desservance de la paroisse de Roquevaire, dont le fardeau était trop lourd pour mon vieux maître; le désir de le soulager et non la crainte d'une discipline terrible que mon secret désespoir me faisait souhaiter, me décida à entrer dans l'Église séculière où m'attendaient les plus redoutables épreuves.

Sans terminer ce récit déjà trop long, je vous dirai que je revis Marie, ou plutôt la sœur Marie, au couvent des bernardines, où je fus appelé pour remplir les devoirs de mon saint ministère. Mon curé était le confesseur du couvent, je le remplaçai. Pendant cinq longues années, consumé par un amour que rien ne pouvait éteindre, sachant que Marie m'aimait, je l'ai vue, je l'ai écoutée au tribunal de la pénitence, sans qu'un seul mot, un seul geste nous ait trahis.

Un sourire ironique plissa la lèvre de Coquerel.

— Hum ! fit-il, et cet enfant de seize ans qui vous appelle son père, et madame, sa mère ?

— Il n'est pas notre fils, reprit Frépillon avec noblesse, quoique nous l'aimions autant que si nous l'avions engendré. Mon épouse que voilà, car vous me permettrez de lui donner ce nom sacré, avait une sœur mariée. Obligée de fuir la colère d'un mari outragé, elle se réfugia au couvent où elle expira, en mettant au monde le fruit d'une faute expiée par la mort. Cet enfant me fut confié, je l'ai élevé, j'en ai fait un homme, et je l'ai appelé mon fils, quand une révolution à laquelle je ne songeais pas me rendit le droit d'être père.

Je ne rappellerai les couvents ouverts, les églises fermées, les châteaux détruits que pour vous demander si le prêtre et la religieuse, sans famille, fidèles au serment prononcé au pied des saints autels, sont bien coupables aux yeux de Dieu et aux yeux du monde de s'être réunis pour passer dans une union chaste et pure les jours que leur réserve encore le Seigneur ?

— Je raconterai cette touchante histoire au comité, répondit Coquerel ; et il se retira en ajoutant, avec un rire insolent : — Nous verrons si votre union pure et chaste peut se concilier avec la morale que nous voulons rétablir.

Je m'aperçus qu'en passant auprès de la servante, il lui prit le menton et essaya de l'embrasser.

CHAPITRE III

Les vacances. — Le pont Neuf. — La Samaritaine. — Les inquiétudes d'une mère et d'un fils. — D'un grave évenement qui force l'auteur de mes jours à rentrer au logis passé dix heures. — Reflexions profondes et justes sur l'incertitude des décisions humaines. — Une rencontre imprévue — La levrette. — Beaumarchais m'appartient. — La maison de l'auteur du *Mariage de Figaro*. — Manuel, procureur syndic de la commune. — Le temple de Voltaire — Les poissons rouges de Beaumarchais. — Comus sauvé par Jean-Jacques Rousseau. — Le clavecin de Chérubin. — Une récompense honnête. — Beaumarchais comedien. — Le monologue de Figaro. — Marceline. — Mort de Figaro. — Le passé sur les bords du canal Saint-Martin. — Une larme de pêcheur à la ligne.

Je ne me souviens des vacances que par l'ennui que me causait mon séjour prolongé entre les quatre murs de la salle à manger paternelle, au quatrième étage d'une des maisons les plus obscures de la rue du Jour, ainsi nommée sans doute par antiphrase. Les jeudis, je sortais quelquefois le soir avec mon père et ma mère, nous allions respirer l'air de la rivière sur le pont Neuf et nous rentrions comme neuf heures sonnaient à la Samaritaine.

Ces jours de promenade m'étaient fort agréables : aussi n'ai-je point oublié qu'un certain jeudi, mon père, si exact d'habitude à venir nous chercher, se fit attendre jusqu'à dix heures du soir. Ma mère était dans des transes

mortelles, et je commençais, malgré l'insouciance de mon âge, à m'alarmer de cette longue absence, lorsque heureusement mon père arriva.

— D'où viens-tu donc? s'écria ma mère en fondant en larmes dans ses bras, que t'est-il arrivé?

— Rien de fâcheux, bobonne, essuie tes larmes, et rassure ta tendresse conjugale injustement alarmée. On peut comparer, reprit mon père, la destinée de l'homme à celle de la feuille dont les vents se jouent et qu'ils promènent au hasard dans toutes les directions. Plus j'y pense, plus cette comparaison me paraît juste. Que de fois n'avons-nous pas été détournés du but que nous poursuivions, par la démarche même que nous faisions pour l'atteindre.

J'étais sorti du café, ma partie de dominos achevée, pour me rendre ici, lorsque je m'aperçus que j'étais suivi non pas par des voleurs, mais par une levrette d'une tournure très-élégante.

Si je ralentissais le pas, elle modérait aussitôt le sien; si au contraire je marchais plus vite, on la voyait trotter menu et allonger ses pattes fines et nerveuses. Elle me suivit presque devant la porte, et comme je faisais le geste de la fermer, la levrette se mit à pousser de petits cris plaintifs.

Évidemment cette pauvre bête avait besoin de mon secours. Je l'appelai, elle courut à moi et se mit à me caresser en remuant la queue et en versant des larmes, car les chiens pleurent de joie et de chagrin, j'en suis sûr.

Je la pris dans mes bras, et je m'aperçus qu'elle portait un collier d'argent au cou. Sur ce collier étaient écrits ces mots :

Je m'appelle Fleurette, Beaumarchais m'appartient.

Il est sept heures, me dis-je, ta femme et ton fils t'attendent, et Beaumarchais demeure juste en face du lieu où s'élevait la Bastille, qu'il a vu démolir de sa fenêtre. J'hésitais donc à entreprendre cette course. Cependant, quand je vins à songer aux transes dans lesquelles devait se trouver le maître d'un chien si tendrement aimé, je me décidai à monter en fiacre et à me faire conduire chez l'auteur du *Mariage de Figaro*. Je dois dire que le désir que j'éprouvais depuis longtemps de voir cet homme célèbre n'a pas été étranger à ma résolution.

Tu te rappelles la maison de Beaumarchais, bobonne, nous l'avons visitée un soir ensemble, en l'absence du propriétaire ; elle nous parut d'une apparence fort simple à l'extérieur, tandis qu'elle était ornée à l'intérieur avec toutes les recherches du luxe et de l'élégance. Nous entrâmes d'abord dans une cour en forme de rotonde, dont le milieu était orné d'une copie du *Gladiateur combattant* des jardins de l'hôtel Soubise. Nous nous assîmes sur le banc d'un jardin en terrasse qui s'étendait du côté du boulevard, et réjouissait les promeneurs par l'éclat de sa verdure et de ses fleurs. De charmantes fabriques, des berceaux offraient à l'œil de longues échap-

pées sur Paris, dont on semblait éloigné de plusieurs lieues.

Des monuments ornaient ce jardin.

On voyait un cénotaphe élevé à la mémoire du président Dupaty, entre un temple à Comus et un temple à Voltaire. Une plume plantée dans un globe terrestre servait de girouette à cet édifice, sur le fronton duquel on lisait en lettres d'or :

A Voltaire!
Au défenseur de l'humanité,
Celui qui voulut l'imiter,
Beaumarchais.

Nous suivîmes ensuite une voûte souterraine qui servait de communication entre le boulevard et ce jardin; au-dessus de la porte d'entrée était gravée cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la liberté.

L'an second de la liberté, c'est-à-dire en 1792, la populace força la porte de cette maison, dont le propriétaire, incarcéré à l'Abbaye, en sortit avant le 2 septembre, grâce au procureur de la commune, Manuel. Je me trouvais là par hasard au moment de l'émeute, et j'entrai machinalement avec la foule. Je vois encore les

gamins pêchant les poissons rouges du lac du jardin, et les grenouilles que Beaumarchais avait sans doute fait venir d'Auteuil pour compléter la physionomie agreste de ces lieux aquatiques. Toutes les fleurs du jardin furent cueillies, on détruisit quelques fabriques, mais on respecta le temple de Voltaire et celui de Comus, en faisant croire aux envahisseurs que c'était un temple à Jean-Jacques Rousseau. Voilà pourtant ce que c'est que le peuple!

J'ai toujours eu une grande envie de voir le célèbre auteur du *Mariage de Figaro,* du *Barbier de Séville* et de *la Mère coupable*. Bien des fois, reprit l'auteur de mes jours, je t'ai raconté que mon père m'avait souvent parlé du père de Beaumarchais, qui était son horloger. La montre qu'il me donna le jour de ma première communion, et que je compte bien transmettre à mon fils qui la transmettra à mes petits-enfants, sortait de sa boutique et de ses mains, car il en avait changé les aiguilles.

Voilà, me dis-je en mettant la levrette sur mes genoux dans le fiacre, une excellente occasion de contempler les traits de cet homme célèbre, qui fut le fils de l'horloger de ton père. Il ne peut manquer de bien accueillir celui qui lui rend un animal auquel il est si profondément attaché, s'il en faut croire l'inscription gravée sur le collier de Fleurette.

Il était près de huit heures quand je sonnai à la porte de Beaumarchais. J'attendis assez longtemps qu'on vînt ouvrir le guichet. Enfin, à travers les barreaux, j'enten-

dis une voix de femme qui me demandait avec un accent étranger :

— Qui est là ?

— Un inconnu, répondis-je, mais un inconnu que monsieur de Beaumarchais recevra avec le plus grand plaisir, j'en suis sûr.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je lui apporte Fleurette.

— Fleurette !

En entendant prononcer son nom par cette voix, Fleurette voulut s'élancer de mes bras et poussa des aboiements joyeux.

— *Santa Virgen !* que monsieur va être content; entrez donc tout de suite, ajouta la vieille en ouvrant la porte.

Il fallait traverser le jardin pour arriver au pavillon d'habitation. Dans un salon du rez-de-chaussée, une voix faible et chevrotante, mais agréable et flexible encore, chantait, en s'accompagnant du clavecin, les couplets de la romance de Chérubin au second acte du *Mariage de Figaro,* cet air que tu aimes tant :

J'avais une marraine,
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !
J'avais une marraine
Que mon cœur adorait.

Fleurette, qui n'avait cessé d'aboyer jusqu'alors, se mit à lancer de petits cris joyeux et plaintifs à la fois qui

furent entendus du salon, car l'espagnolette grinça, la porte s'ouvrit, et un homme déjà vieux, quoique vigoureux encore, sauta lestement les quatre ou cinq marches du perron en criant : « Fleurette est ici, Fleurette ! Fleurette ! »

La chienne s'élança aussitôt dans les bras de son maître qui l'accablait de caresses, que l'intelligent animal lui rendait du reste avec usure. Quel tableau plus touchant!

La servante dit à Beaumarchais quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas. Il s'aperçut seulement alors de ma présence.

— Entrez chez moi, me dit-il, entrez chez moi, monsieur, que j'aie du moins le plaisir de vous remercier du service que vous venez de me rendre. Marceline, ajouta-t-il, apportez une bouteille d'Alicante et des biscuits; monsieur a peut-être fait une longue course, et il a besoin de prendre quelque chose.

Je protestai que je n'avais besoin de rien. Nous entrâmes dans le salon ou plutôt dans le cabinet de travail de Beaumarchais. Une superbe bibliothèque occupait le fond de cette pièce, assez vaste pour contenir quatre grands tableaux de Lebrun. Près d'une fenêtre était le clavecin que je venais d'entendre ; devant l'autre, donnant également sur le jardin, on voyait une table couverte de papiers et de livres.

Après m'avoir prié de m'asseoir sur une causeuse, Beaumarchais ouvrit le tiroir d'un *bonheur-du-jour* placé entre la cheminée, et y plongea la main. Un petit

bruit métallique me fit lever la tête. Beaumarchais était à mon côté.

— Monsieur, me dit-il, je n'oublierai jamais le service que je viens de recevoir de vous, ma reconnaissance vous est acquise. Si vous avez besoin de moi, venez me trouver. En attendant, veuillez accepter...

Je sentis en même temps sa main qui essayait de glisser un petit rouleau de louis dans la mienne.

Je me levai avec fierté.

— Gardez votre or, monsieur, je n'en veux pas. Ce n'est point pour cela que je suis venu.

— Expliquez-vous. Que vous faut-il?

— L'honneur de contempler un moment les traits de l'auteur du *Mariage de Figaro.*

Beaumarchais me prit la main et la secoua avec force.

— Pardonnez-moi, ajouta-t-il, et ne m'en veuillez pas de m'être trompé; je suis si peu accoutumé maintenant à recevoir des marques de sympathie; j'ai eu mon temps, et il est passé. Je vis seul avec cette servante que j'ai amenée d'Espagne, il y a trente ans, et qui ne m'a jamais quitté depuis. Je me console de l'oubli des hommes en caressant des chiens; je n'écris plus, je me contente de faire de la musique, cela me rappelle ma jeunesse, l'époque heureuse où je donnais des leçons de mandoline aux filles du roi. Voulez-vous que je vous chante la romance que j'ai apprise à Son Altesse royale Madame Victoire de France?

Encouragé par cette familiarité, je répondis à Beaumarchais :

— J'ai droit, il est vrai, à une récompense honnête, mais celle dont vous me parlez ne me suffit pas ; j'en veux une plus considérable encore.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai peur d'être indiscret.

— Ne craignez rien.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige.

— Eh bien donc, déclamez-moi céans, de votre propre bouche, le monologue de Figaro.

Beaumarchais me regarda pendant quelques instants d'un air passablement surpris de ma demande.

— L'idée est assez singulière, vouloir me faire jouer la comédie à mon âge ! Mais je n'ai rien à vous refuser, ajouta-t-il, et quand vous voudrez que je commence, je suis à vos ordres.

— N'avez-vous pas besoin de la pièce ?

— Elle est là, me dit-il en portant un doigt à son front.

Beaumarchais doit avoir quelque chose comme soixante-six ou soixante-huit ans. Sa taille un peu voûtée se redressa comme par enchantement ; son œil enfoncé et caché sous les rides brilla tout à coup du feu de la jeunesse ; drapé dans une veste à ramages, le bonnet sur l'oreille, il arpenta pendant deux ou trois fois l'appartement en long et en large puis il vint se poser

devant moi dans l'attitude de Figaro racontant sa vie au public.

J'avais ouï dire par des gens de la cour qui lui avaient entendu lire ses pièces, que Beaumarchais était le plus grand comédien de son siècle. Mon père, se trouvant par hasard chez le duc de Soubise, dont le fils était son élève, avait entendu, à travers une porte entre-bâillée, Beaumarchais lisant, à une réunion de ducs et pairs, son *Mariage de Figaro.* « Si Beaumarchais avait voulu débuter, disait toujours mon père à ce propos, il aurait éclipsé toutes les gloires du Théâtre-Français. » Je pus juger ce soir-là que mon père n'avait pas tort.

A la fin du monologue, Beaumarchais retomba épuisé sur un fauteuil. Un violent accès de toux le prit. Marceline accourut un verre d'eau sucrée à la main.

— Allons, mon pauvre Figaro, trouve donc quelque drogue pour te guérir, toi qui droguais si bien les autres.

Je voulus m'excuser d'être la cause involontaire de ses souffrances.

— Vous m'avez fait du bien, au contraire, reprit-il; vous m'avez rendu pour un moment ma jeunesse et mes illusions; mais j'ai chanté et déclamé ce soir; c'est trop de deux fatigues à la fois; il faut se ménager quand on est vieux. Adieu, monsieur. J'espère que vous viendrez me voir bientôt et souvent; nous causerons de vous, et si je puis vous servir en quelque chose, encore

une fois, comptez sur moi... En attendant, bonne nuit.

Appuyé sur le bras de Marceline et suivi de Fleurette qui semblait triste de voir son maître malade, Beaumarchais prit le chemin de sa chambre à coucher, en me faisant des signes de la main, qu'il accompagnait d'un sourire que je crois voir encore.

Pardonne-moi, bobonne, les inquiétudes que je t'ai causées; je viens de passer une soirée qui fera époque dans ma vie. Quant à toi, Joseph, ajouta mon père en me regardant, je veux te conduire dès demain chez Beaumarchais : « L'amitié d'un grand homme, a dit un grand poëte, est un bienfait des dieux ! »

Je ne sais quelles occupations retinrent mon père; mais, malgré toute son envie, il resta plus d'une semaine sans pouvoir faire avec moi une nouvelle visite au propriétaire de l'hôtel de la place de la Bastille. Il lui fut enfin permis de se donner ce plaisir.

Nous étions alors au milieu de mai. Les lilas du jardin de Beaumarchais répandaient leurs parfums à un quart de lieue à la ronde. Il était sept heures du soir. Le soleil tombant mêlait ses rayons doux à la verdure des arbres. Nous nous présentâmes au guichet, et je sonnai d'une main ferme.

J'entendis bientôt craquer le sable de l'allée. Ce fut encore Marceline qui vint ouvrir.

— Monsieur de Beaumarchais, demanda mon père, est-il visible ?

Elle le regarda fixement pendant quelques instants.

— Ah ! oui, reprit-elle d'une façon singulière, vous voulez voir Beaumarchais. Je vais vous conduire près de lui.

Nous la suivîmes en silence. Au bout d'une allée, elle s'arrêta, et nous fit voir un marbre sur lequel étaient gravés ces mots :

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS.

Pugnavit.

Elle dit à mon père que Beaumarchais était mort deux jours après sa première visite. — Il était donc écrit, répondit-il, que je ne devais le voir qu'une fois !

Mon père demanda à Marceline des nouvelles de Fleurette. Elle nous la montra assise à quelques pas de la pierre tumulaire, le museau dans les pattes, l'œil tristement fixé sur le marbre.

— Elle est comme moi, reprit-elle, nous ne lui survivrons pas.

La maison de Beaumarchais n'existe plus aujourd'hui : le canal Saint-Martin coule là où s'élevaient le temple de Voltaire et le cénotaphe du président Dupaty. Quelquefois, évoquant les souvenirs de ma jeunesse, assis sur les ruines du passé, comme Volney sur les ruines des empires, je me rends sur les rives du canal pour y pêcher à la ligne. S'il m'arrive alors par hasard d'entendre dans le lointain un orgue de Barbarie jouant l'air de *Malbrough*, je sens une larme inonder ma paupière ;

et si mon voisin de pêche, en arrangeant ses asticots, me demande la cause de cette larme, je lui réponds que je ne puis entendre cet air sans me rappeler que Beaumarchais l'a chanté devant mon père, et sans songer que j'aurais pu être la seule personne aujourd'hui vivante qui eût serré la main de l'auteur du *Mariage de Figaro*.

CHAPITRE IV

La pension. — Nicolas Durand. — Le prix de mythologie. — Les filles du Pinde. — Combien y a-t-il de naïades? — Rome et Athènes. — Un rapin. — Le marronnier de l'ancienne monarchie. — Les jardins de Paris. — L'école buissonnière. — *Fleuve du Tage* avec un quintal à la clef. — Potier, Tiercelin, Brunet, Bosquier-Gavaudan, Odry, Cazot, Lepeintre aîné. — Géricault. — L'Ossian moderne. — Grandeur et décadence de l'escamoteur. — La fin du voyage. — Le sieur Nicolet. — Bobèche et Galimafré. — Tumulte et solitude. — Des divers degrés de ressemblance dans la peinture de portrait. — Un petit écu pour un sou. — La vertu et les chaussons de pomme. — Monsieur de Montyon. — Paris la nuit. — Une victime de la Révolution.

— Je viens d'apprendre une singulière nouvelle, dit un jour mon père en entrant au logis : l'autorisation a été retirée aux époux Frépillon ; ils ont fermé leur école, et tous les deux ont quitté le quartier. Ceci me décide à mettre Joseph en pension.

J'aimais monsieur Frépillon, j'éprouvai un véritable chagrin de son départ, et je ne sais pourquoi, au seul mot de pension, mon cœur se serra. J'avais un pressentiment de l'ennui que je devais éprouver chez mon nouveau maître. Monsieur Massebeuf était, lui aussi, un moine défroqué; mais il ne pardonnait pas à la Révolution de l'avoir arraché à la vie plantureuse et vide de soucis de son ancienne abbaye, pour l'obliger à pren-

dre une profession ; il avait choisi précisément celle pour laquelle il était le moins fait. Sombre, taciturne, mécontent, il passait sa rage, comme on dit, sur les enfants confiés à ses soins. Je le vois encore frottant jusqu'au sang les oreilles de ses victimes, leur arrachant des poignées de cheveux, avec une férocité froide qui nous faisait frémir. Son souffre-douleur habituel était un pauvre enfant nommé Jérôme Nitard. « J'étais chez un maître qui m'assommait, j'ai voulu changer, et celui-ci me déchire ! disait-il en montrant ses oreilles saignantes. Décidément, rien ne me réussit. »

Au bout d'un mois de séjour dans cette lugubre maison, je tombai malade ; mes parents furent obligés de me reprendre. Il fut décidé, sur mes vives instances, que je ne retournerais chez monsieur Massebeuf qu'en qualité d'externe. Je serais mort, je crois, s'il m'avait fallu plus longtemps vivre constamment sous l'œil de cet homme.

Parmi mes camarades de pension, je ne dois pas oublier de mentionner Nicolas Durand, qui remportait tous les prix de mythologie.

A douze ans, Nicolas ne parlait que des Grecs et des Romains, et savait son histoire ancienne sur le bout du doigt ; mais c'est surtout pour les riantes fictions de la mythologie qu'il montrait un goût prononcé.

La généalogie si embrouillée des dieux et des déesses lui était aussi familière que celle de ses propres parents. Nul ne savait mieux que lui pourquoi Diane s'appelait quelquefois Limnatide, et pourquoi les Muses prenaient

le nom de filles du Pinde. Il vous aurait indiqué sans hésiter le lieu précis où s'élevait le platane qui abrita les amours de Jupiter et d'Europe. Il connaissait juste le nombre de stades qui séparait le temple de Delphes de l'antre des Dactyles. Mnémosyne l'avait comblé de ses plus heureux dons.

Souvent, quand nous nous promenions ensemble sur les rives de la Bièvre, il apostrophait les Héliades cachées, disait-il, sous la dure écorce des peupliers; il demandait toujours à faire une libation aux faunes protecteurs avant de commencer notre repas sur l'herbe, et si, le soir, en revenant le long de la rivière, je chantais un peu trop haut, il me priait de garder le silence de peur d'effaroucher les naïades timides.

Nicolas ne rêvait que Rome et Athènes. Il aurait voulu vivre au temps de Démosthène et des Gracques.

— Que fais-tu donc? lui dis-je un jour que je le vis se baisser pour ramasser un tas de petits cailloux, et les mettre ensuite dans sa bouche.

— Tu ne comprends pas?

— Non.

— Je fais comme Démosthène, et je remplis ma bouche de cailloux pour détruire mon bégayement en discutant avec les vagues courroucées de la Bièvre.

Malheureusement le bégayement persista et la France eut un grand orateur de moins. Ne pouvant, malgré tous les cailloux imaginables, se livrer à l'éloquence, Nicolas se voua aux beaux-arts. Un beau jour, il vint

en classe radieux, et il m'annonça que désormais ses parents se décidaient à ne plus contrarier la vocation qui l'entraînait vers la peinture romaine, et qu'il entrait le lendemain même en qualité de troisième rapin dans l'atelier de monsieur David.

C'est avec Nicolas Durand que j'ai fait pour la première fois l'école buissonnière dans Paris et hors de Paris.

Les nombreux visiteurs qui viennent chercher les primes du *Siècle*, ou renouveler leur abonnement au *Charivari*, peuvent admirer encore derrière la cour de l'hôtel Colbert un magnifique marronnier qui élève ses branches couvertes de feuilles à la hauteur d'un quatrième étage; c'est peut-être le dernier débris de ces allées de grands arbres, ornements séculaires des jardins qui, comme nous l'avons déjà dit, donnaient à cette époque une physionomie si gaie et si calme à la fois à la plupart des quartiers de la capitale.

Le public avait en outre à sa disposition une foule de jardins publics que nous avons vus peu à peu disparaître : le jardin de Tivoli, qui occupait l'emplacement de l'embarcadère du chemin de l'Ouest, et qui, partant de la rue Saint-Lazare, s'étendait jusqu'au parc de Monceaux; le jardin des Capucines, dont les derniers arbres viennent de tomber pour faire place à d'immenses maisons. C'était là que nous nous rendions de préférence les jours d'école buissonnière.

Quel magnifique spectacle présentait alors ce jardin, rendez-vous permanent de tous les saltimbanques de l'univers, foire perpétuelle où venaient s'étaler tous les

monstres, tous les prodiges contemporains. En voyant ce bruit, ce tumulte, cet empressement, cette foule, les étrangers croyaient assister à une fête : c'était la fête de tous les jours du peuple et des bourgeois de la bonne ville de Paris.

Singes savants, chiens calculateurs, poissons appelant leurs maîtres, on ne savait auquel donner la préférence. Là, les dames sauvages mordaient à belles dents dans des poules crues et avalaient des cailloux; ici, des sirènes à deux têtes et des cyclopes; plus loin, des danseuses de corde en plein vent, à côté d'une baraque où l'on voyait une femme dont le corps, suspendu sur une chaise par la nuque et par le tendon d'Achille, soutenait le poids de cinq ou six gaillards vigoureux qui venaient de grimper sur elle. Dans cette posture délicate, l'indomptable acrobate avait encore la force de chanter: *Fleuve du Tage*, avec un point d'orgue à la fin de chaque couplet.

C'est dans le jardin des Capucines que s'éleva le premier Cirque des frères Franconi; c'est là que le physicien Robertson jeta les fondements du grand art de la fantasmagorie et de la prestidigitation, presque inconnu à nos pères. C'est dans ce petit théâtre enfumé où Vernet débuta tout enfant, où brillèrent tour à tour et ensemble Potier, Tiercelin, Brunet, Bosquier-Gavaudan, Odry, Cazot, et le pauvre Lepeintre, que ses amis viennent d'accompagner à sa dernière demeure.

Je passais quelquefois de longues heures debout devant la baraque d'un prince sauvage dont le diadème à

plumes et la figure bariolée de signes de toutes les couleurs attiraient surtout mon admiration. A chaque exhibition, le cornac de Son Altesse ne manquait jamais d'adresser cette interrogation à la foule :

— Y a-t-il quelqu'un dans l'honorable société qui parle le caraïbe? Son Altesse est prête à répondre à toutes les questions dans le langage de ses pères.

Tout le monde, comme vous pensez bien, gardait le silence. Un jour, cependant, je vis se détacher d'un groupe d'enfants de quinze à seize ans, un jeune homme qui monta résolûment sur le tréteau.

Une chevelure abondante, des yeux vifs et perçants, un nez aquilin, je ne sais quoi d'aimable et de résolu répandu sur sa physionomie, distinguaient le nouvel arrivant.

— Que demandez-vous? lui dit le cornac.

— Je désire entretenir le prince et lui donner des nouvelles importantes de son pays.

— Vous savez donc le caraïbe?

— Parfaitement.

Le jeune homme se mit en même temps à lancer avec une volubilité prodigieuse des mots plus extraordinaires les uns que les autres.

Le prince sauvage, les yeux effarés, la bouche béante regardait alternativement son cornac et son interlocuteur.

La foule voyait son embarras et commençait à se moquer de lui, lorsque le cornac fit signe à la musique, qui commença son effroyable vacarme, et poussa der-

rière le rideau Son Altesse caraïbe, en annonçant que la représentation allait commencer.

— Bravo, Géricault! bravo! crièrent les camarades du jeune homme en ouvrant leurs rangs pour le recevoir; tu as gagné ton pari.

A partir de ce moment, les plumes d'autruche, le maillot de coton et les mocassins du sauvage perdirent tout leur prestige à mes yeux. Je vins moins souvent flâner au jardin des Capucines, et les hommes de cire du salon de Curtius, au boulevard du Temple, remplacèrent le sauvage dans mes affections.

Le jardin des Capucines, il faut l'avouer, n'était presque rien à côté du boulevard du Temple, rendez-vous universel de tous les saltimbanques du globe. Mais avant d'arriver à ce lieu privilégié, que d'individualités curieuses, bizarres, bouffonnes, sollicitaient votre attention!

Écoutez ces sons maigres qui s'échappent de la harpe d'un petit vieillard fluet, sec, ratatiné, vêtu d'une tunique abricot rapiécée, d'un maillot qui fut jadis blanc, et recouvrant une jambe maigre et vacillante qui va se perdre dans une énorme paire de bottes en chamois. Une toque en velours surmontée d'une plume ébarbée couvre ses cheveux blancs. Il chante d'une voix chevrotante une romance attribuée à un jeune poëte toulousain nommé Baour, qui fut depuis le fameux Baour de Lormian, et dont j'ai retenu le refrain:

Je descendrai, pour te revoir,
Du palais flottant des nuages.

La romance est terminée. Serrée dans un étroit spencer de velours blanchi aux coutures, enveloppée dans une jupe de gaze fripée, la fille du barde *fait la manche.* Elle promène sa sébile de fer-blanc devant les spectateurs en murmurant d'une voix lamentable : « N'oubliez pas l'*Ossian moderne,* messieurs et mesdames, n'oubliez pas l'*Ossian moderne.* »

Que de fois, touché par cette voix mélancolique, j'ai jeté involontairement mon dernier sou dans la sébile du fils de Fingal !

Un spectacle plus gai attendait le promeneur devant la table du célèbre monsieur Miette, dont les générations modernes ont pu entendre le dernier boniment sur le quai de la Vallée ou à l'angle du pont Neuf.

Simple prestidigitateur et acrobate en apparence, mais au fond marchand de poudre dentifrice et de savon à détacher, Miette commençait invariablement chaque séance par la danse des œufs, qu'il exécutait avec une rare perfection; après avoir escamoté quelques muscades, l'œil en feu, les cheveux en désordre, les bras nus sortant d'un habit de lancier rouge dont il avait coupé les manches, Miette passait à la partie sérieuse de son commerce.

« La propreté, s'écriait Miette, étant à la portée de toutes les nations en général, c'est à chacune d'elles que je m'adresse en particulier : Français, Anglais, Américains, Allemands, Chinois, Cochinchinois, Japonais, Russes, je décrasse tous les peuples.

» Je vends de plus une poudre dentifrice qui a eu l'hon-

neur de purifier les bouches des principales cours de l'Europe. Quelqu'un de la société veut-il en faire l'épreuve? Vous, monsieur? très-bien... Monsieur est magistrat?... non. Articulez, si vous voulez bien, je vous entends sans vous comprendre... Limousin? vous êtes Limousin? à merveille. Ouvrez encore la bouche, s'il vous plaît.

» Avez-vous entendu parler, messieurs et mesdames, car il se trouve des dames dans la société, des étables d'Augias? Regardez la bouche de monsieur: les voilà dans toute leur pureté. Jamais on ne vit bouche plus sale, plus infecte, plus dégoûtante. Emploirai-je ma salive pour l'assainir? non, messieurs, vous croiriez qu'elle est préparée; l'eau du ruisseau me suffira. Voyez déjà l'amélioration apportée dans cette bouche que je pourrais qualifier d'un autre nom. Il n'y a que l'amour de l'humanité qui puisse faire entreprendre une tâche aussi pénible; c'est l'amour de l'humanité qui m'a fait prendre la résolution de descendre sur la place publique, et de mettre ma poudre dentifrice à la portée de toutes les bourses. Cinquante centimes, messieurs et mesdames, il n'en coûte que cinquante centimes pour se procurer une haleine plus suave que celle des zéphyrs! Ceux qui désirent se faire assainir à domicile n'ont qu'à m'écrire, rue d'Anjou-Dauphine. Je demeure dans la maison du marchand de vin, c'est-à-dire c'est le marchand de vin qui demeure dans ma maison. »

Un jour Miette, n'ayant pas sans doute de Limousin

sous la main, s'empara de ma personne et me décrassa de la tête aux pieds de vive force. Depuis lors je cessai de m'arrêter devant lui.

Mais la foule se précipite sur les pas d'une grande femme vêtue fort coquettement à la mode des paysannes de Nanterre, et chantant :

La belle Madeleine
A vend des gâteaux ;
A vend des gâteaux
La belle Madeleine,
A vend des gâteaux
Qui sont tout chauds.

— Tiens ! disait l'un, c'est la belle Madeleine ; elle n'est donc pas morte ?

— On prétendait, reprenait l'autre, qu'on l'avait trouvée assassinée dans une des allées du bois de Boulogne.

La belle Madeleine avait inventé la réclame à l'assassinat bien avant qu'on sût ce que c'était qu'une réclame. Le bruit de sa mort tragique se répandait régulièrement quatre ou cinq fois par an. Elle disparaissait pendant quelques jours, et sa vogue augmentait à chaque rentrée.

A peine la belle Madeleine avait-elle terminé sa cantilène, qu'une voix, accompagnée d'un violon formé d'une corde de basse fixée sur deux vessies, se faisait entendre :

La belle Bourbonnaise
Elle est mal à son aise,

Elle est mal à son aise,
Elle est sur son grabat.
Ah! ah! ah! ah!

Et on voyait surgir le *grimacier* en habit de marquis, avec d'énormes besicles à califourchon sur la trogne. Une demi-douzaine de grelots ornait ces lunettes prodigieuses et faisaient un vacarme affreux pendant que le grimacier chantait en changeant dix-sept fois l'expression grotesque de sa physionomie ; oui, messieurs, dix-sept grimaces en cinq minutes, je les ai comptées bien souvent.

Place maintenant au *Grand Turc* avec son turban haut de trois pieds, son gilet rouge avec un immense soleil dans le dos, suivi de deux Auvergnats barbouillés en nègres et jouant de l'orgue de Barbarie pendant que Sa Hautesse lançait avec une adresse merveilleuse ses cahiers de chansons jusqu'aux fenêtres les plus élevées. Le Grand Turc était célèbre par sa ressemblance avec une noble dame du faubourg Saint-Germain, ressemblance tellement frappante qu'on ne désignait plus que sous le nom du *Grand Turc* l'infortunée qui en était affligée.

Coiffé d'un tricorne surmonté d'un plumet gigantesque, vêtu d'un vieil habit rouge de la maison du roi deux fois trop grand pour son corps sec et maigre, le marchand de vulnéraire suisse offrait aux passants les simples de l'Helvétie, avec accompagnement de noix dorées contenant les secrets du destin.

Puis venait l'Esprit, escamoteur de son métier, le propagateur de la poudre persane, le rival de monsieur Miette. « O mon père ! s'écriait l'Esprit, regarde tous ces badauds qui m'entourent ; pas un ne m'achètera une boîte de poudre persane, et pourtant ils savent bien que je ne vis pas de l'air ! »

Le propagateur de la poudre persane ne perdait pas une occasion d'invoquer le nom paternel ; il mettait son père à toutes les sauces.

A quelques pas plus loin, longeant timidement les arbres du boulevard, l'air mélancolique et souffrant, on rencontrait *l'homme à la perruche.*

C'était, racontait-on alors, un homme qui avait joui d'une grande fortune et d'une grande position. Il se nommait le marquis de R... et descendait d'une ancienne famille depuis longtemps établie à l'île Bourbon.

Notre voyage est presque terminé maintenant. Vous voyez que, pour un écolier faisant l'école buissonnière, il y avait sur la route amplement de quoi se distraire. Je ne parle pas de ce qu'il voyait sur le boulevard même du Temple; où se trouvaient réunis plus de plaisirs et de distractions encore, si c'est possible, qu'au jardin des Capucines. Admirez d'abord le théâtre du sieur Nicolet, les Grands-Danseurs du roi, devenus depuis le théâtre de la Gaîté ; le Petit-Lazari, l'Ambigu, le cabinet de figures en cire de Curtius, où les plus grands criminels des deux sexes étaient assis à table à côté des plus grands potentats de l'Europe ; puis enfin Bobèche et Galimafré, la joie et l'amusement de ma jeunesse ; Bobèche et Gali-

mafré que rien encore n'a pu me faire oublier. C'est sur ces tréteaux que j'ai vu les premiers débuts d'un jeune paillasse qui devait plus tard illustrer le nom de Bilboquet.

A chaque instant c'était comme un nouveau décor; non-seulement les choses changeaient, mais encore les hommes. Chaque quartier avait son caractère, ses mœurs, son langage, ses modes et jusqu'à ses tics. Il semblait que l'habitant du boulevard des Filles du Calvaire n'eût pu vivre au boulevard Bonne-Nouvelle; celui-ci à son tour ne pouvait être confondu avec son voisin du boulevard Montmartre. Les hommes ont en général la physionomie de leur profession particulière: regardez plutôt le gendarme, le frère de la Doctrine chrétienne, le bottier, l'épicier, ils semblent avoir été créés et mis au monde pour l'exercice de ces divers états. A l'époque dont je parle, chacun avait en outre la physionomie de son quartier. Un observateur d'une force médiocre aurait parfaitement distingué l'indigène du faubourg Saint-Martin du naturel du faubourg du Roule; il lui aurait été même impossible de confondre l'habitant de la rue Saint-Honoré et celui de la rue Saint-Martin.

Au delà du faubourg du Temple, tout était silence et solitude. Le bruit expirait au Jardin turc. Les grands arbres des pensionnats de la rue de Vendôme mêlaient leur feuillage à celui des arbres du boulevard et blanchissaient sous la même poussière. Quelques marchands de bric-à-brac dont les boutiques regorgeaient de trésors alors ignorés et dédaignés, occupaient l'un des coins de

la rue ; à l'autre on voyait l'atelier d'une vieille demoiselle qui faisait des portraits à prix fixe en une séance. Le tarif était affiché à la porte :

Ressemblance parfaite. . .	25 fr.
Demi-ressemblance	15
Air de famille	5

Les appartements de cette demoiselle étaient du haut en bas tapissés de portraits. Chaque chambre avait sa spécialité : dans l'une les nez aquilins, dans l'autre les nez épatés ; ici les nez à la Roxelane ; là les bruns, plus loin les blonds et les châtains. On pouvait lui faire faire un portrait sur signalement et le lui demander par la poste, on était sûr de le recevoir par le retour du courrier.

Le centre de la mode et du mouvement était envahi plutôt qu'occupé par les gens des rues et faubourgs du Temple et Saint-Antoine, auxquels se mêlaient des muscadins, des mirliflores, des merveilleux ; ils débitaient des galanteries aux marchandes de bouquets alors fort nombreuses et fort jolies, et aux contrefaçons de cette belle et charmante Fanchon la Vielleuse, qui fut un des grands événements parisiens de la fin du dix-huitième siècle, et qui eut les doubles honneurs de la scène et des marionnettes, comme Frédéric le Grand, Geneviève de Brabant, saint Vincent de Paul et monsieur de Voltaire.

De curieux échantillons du siècle passé se montraient au milieu de cette foule grouillante.

Un jour, je regardais d'un œil curieux de magnifi-

ques chaussons de pomme qui fumaient sur le four en plein vent d'une marchande installée devant le tréteau de Bobèche. Je ne possédais qu'un sou, mais l'objet de ma convoitise pouvait m'appartenir à ce prix, et j'avais une faim ou une gourmandise d'enragé.

J'allais étendre la main sur le chausson, lorsqu'une voix douce et enfantine me demanda : « Quelque chose, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu ! »

Une petite fille en haillons me regardait en même temps avec ses yeux bleus enfoncés sous ses tempes maigres et pâles. Je ne sais comment cela se fit, mais le sou passa de ma main dans celle de la petite fille.

Je m'éloignai de la corbeille aux chaussons.

Comme je me perdais dans les groupes, non pas précisément triste, mais un peu penaud de ma bonne action, je sentis qu'on me frappait sur l'épaule.

En me retournant, je me trouvai en face d'un vieillard vêtu d'un habit de velours noir à manchettes de malines. Un magnifique jabot, également en dentelle retombait sur sa veste en soie brodée; une culotte en drap de soie noire, des bas blancs en soie, des souliers à boucles d'acier bruni, complétaient sa toilette. Il portait un tricorne sous le bras et un long jonc à pomme d'or à la main.

— Mon enfant, me dit-il d'un air paternel, ce que vous avez fait tout à l'heure est très-bien. Continuez à préférer la vertu aux chaussons de pomme, et vous verrez que vous vous en trouverez à merveille.

Il s'éloigna en laissant un petit écu dans ma main,

qu'il venait de serrer en signe d'approbation et d'encouragement.

Je racontai cette histoire à mon père, qui reconnut l'homme au portrait que je lui en fis. C'était monsieur de Montyon, l'inventeur du prix de vertu, ce philanthrope que son testament devait rendre si célèbre.

Je crois que cette rencontre m'a porté bonheur, et que si plus tard, dans la vie, je me suis montré quelque peu vertueux, c'est à l'influence secrète de monsieur de Montyon que je le dois.

Il fallait voir le jardin des Capucines et le boulevard du Temple, la nuit, aux flambeaux, au bruit de vingt orchestres, aux cris de mille industriels, saltimbanques, marchands, chanteurs, spéculateurs de tous les genres.

Jamais les Champs-Élysées, dans leurs plus beaux jours, n'ont donné l'idée d'un pareil éclat, d'un semblable mouvement, d'un tel tumulte. C'était à en avoir le vertige.

Au sortir de cette espèce de Pandémonium, le Parisien regagnait sa demeure à la clarté douteuse des réverbères à huile. La grande ville, tout à l'heure si bruyante, si animée, était plongée de bonne heure dans la tranquillité et le repos. Chaque quartier avait ses pauvres : on les entendait implorer la charité publique, chacun à sa façon ; ils servaient, pour ainsi dire, d'horloge et de régulateur aux habitants. « La vieille aux quatre fils Aymon n'a pas encore passé, » disais-je à ma mère quand elle parlait de m'envoyer au lit et que je voulais rester au coin du feu à écouter la conversation. Mon père ne se

serait pas endormi s'il n'avait pas entendu la voix du vieillard qui passait tous les soirs devant nos fenêtres en psalmodiant la complainte des *Douze Voleurs de Bressuire.*

Quelquefois encore aujourd'hui, avant de clore ma paupière, je crois entendre la voix lamentable de la pauvresse, qui chantait à l'entrée de notre rue, avec un voile noir sur la tête, et s'arrêtant pour murmurer d'une voix lugubre : « N'oubliez pas une pauvre victime de la Révolution ! »

CHAPITRE V

Mon oncle Baviot. — Un bonnetier de l'île Saint-Louis. — Situation de la bonneterie à la fin du dix-huitième siècle. — Mon cousin Anténor. — La servante Colombe. — Coup d'œil sur l'île Saint-Louis en 1798. — Les lavandières. — Les grisettes. — Je retrouve un camarade de pension. — Ce qu'on lisait dans l'île Saint-Louis en l'an v de la République. — Une élégie au troisième étage. — Un enlèvement. — Un mariage d'aujourd'hui. — Le bouquet de rigueur et la livre d'oranges glacées. — Le frac noir. — Vous êtes un monstre! — Rendez-moi ma fille! — Le Grand Cerf — Quatre enlèvements. — Il n'y a plus de couvent. — Influence d'une rue sur le cœur humain. — L'île amoureuse.

Je glisserai rapidement sur la mort de mon père, qui eut lieu à cette époque, pour ne point attrister ces mémoires. A quoi bon d'ailleurs mettre le public dans la confidence de pareilles douleurs?

— Te voilà grand, me dit ma mère quelques jours après ce triste événement, nous ne sommes pas riches, il faut que tu songes à travailler.

— Je suis tout prêt, répondis-je bravement.

— Cette réponse ne m'étonne pas de ta part, tu as bon cœur, cela te portera bonheur. Sans la Révolution, reprit ma mère avec un soupir, tu aurais une carrière toute faite; mais il n'y a plus de pages, plus de grande ni de petite Écurie, il ne faut plus par conséquent songer à la

survivance de feu ton père. Si jamais les choses changent, j'ai là ton brevet de survivancier. En attendant, j'ai résolu de te mettre dans la bonneterie.

— Vous voulez faire de moi un bonnetier?

— Je sais que ce n'est pas une partie bien brillante, mais elle est sûre. Ton oncle Baviot y a fait sa fortune; c'est lui qui guidera tes premiers pas dans la carrière. Suis ses conseils et son exemple, il te poussera.

Je ne me sentais aucune vocation pour le bas de bourre et pour le bonnet de coton, mais pour rien au monde je n'aurais voulu désobéir à ma mère. On respectait encore ses parents à cette époque. Je me résignai donc.

Le frère de ma mère, Nicolas-Nestor Baviot, était un des plus gros bonnetiers de l'île Saint-Louis. Il fut décidé que je ferais chez lui mon apprentissage commercial, et que je logerais dans sa maison, pour être tout entier à mes études en bonneterie. Un samedi soir, après avoir fait mes adieux à ma mère, je quittai le quartier Saint-Eustache, suivi d'un commissionnaire portant ma malle, pour me diriger vers l'île Saint-Louis.

Le dîner était servi quand j'entrai chez mon oncle, qui m'accueillit à bras ouverts. Je me mis à table. En dix minutes, le repas fut terminé.

— J'ai le plus grand plaisir à te voir, me dit mon oncle; mais le commerce est comme la guerre, si l'on veut réussir, il ne faut pas perdre l'occasion. Allons, Anténor, vite au comptoir, tu sais que ton grand-livre n'est pas encore à jour? Quant à toi, mon neveu, tu es libre jusqu'à lundi. Je te laisse avec mademoiselle Colombe, qui va te

montrer ta chambre. Pour moi, je rejoins Anténor; le gaillard, si je ne le surveillais pas, serait capable de planter là ses écritures et d'aller courir la pretentaine dans les environs.

Anténor était mon cousin germain, le propre neveu de ma mère. Il s'était hâté d'obéir à son père et de descendre à la boutique en disant : — Au revoir, cousin.

Mademoiselle Colombe, grande et belle fille à la taille cambrée, à l'œil noir, aux bras robustes, remplissait dans la maison les doubles fonctions de bonne et de cuisinière. La Champagne l'avait vue naître, et comme à cette époque les femmes de la province tenaient encore fortement à leur costume national, je fus comme ébloui lorsque, le lendemain dimanche, je vis Colombe dans tout l'éclat de la toilette et de la coiffure champenoises. En montant à ma chambre, je la regardais; elle s'en aperçut, et je rougis quand ses yeux rencontrèrent les miens.

Après avoir mis tout en ordre chez moi, je voulus profiter de mon avant-dernière soirée de liberté; je sortis pour faire connaissance avec le quartier que j'allais habiter, et qui était tout à fait nouveau pour moi, car on me tenait de court à la maison, et dans ces temps reculés le bourgeois, essentiellement casanier, n'aimait guère à dépasser la frontière de son district.

Sept heures sonnaient à l'horloge du clocher de Saint-Louis en l'Ile lorsque je débouchai sur les quais. Le soleil couchant éclairait le rebord des toits; les chansons des lavandières montaient de la berge; les ouvrières et

les grisettes revenant de la couture, tantôt formant des groupes animés, tantôt deux à deux, se parlant à voix basse, rentraient dans leurs mansardes; les concierges prenaient le frais devant la porte des maisons; les enfants remplissaient l'air de leurs cris joyeux.

On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va, a dit un homme politique célèbre; jamais cet axiome ne me parut moins vrai. Je m'aperçus, au bout d'une demi-heure de marche, après avoir traversé une foule de rues, de places et de ruelles, que je me trouvais exactement à mon point de départ. J'entrai dans un cabinet de lecture pour demander quelques indications.

Un homme au fond de la boutique, assis devant un pot à colle, travaillait à refaire la couverture de quelques volumes en lambeaux. Au bruit que je fis en entrant, il se retourna. Nous nous reconnûmes, c'était mon ancien camarade de pension Jérôme Nitard.

— Toi dans l'île Saint-Louis, lui dis-je, toi qui nous parlais toujours de ton grand voyage en Amérique, où tu avais un oncle riche à millions!

— Je suis parti en effet, me répondit-il, mais j'ai fait naufrage en sortant du port; rien ne me réussit. Je n'ai plus voulu tenter la fortune sur mer, et je suis revenu. J'avais ici une femme que j'adorais, je ne pouvais vivre sans elle, je l'ai épousée en face de la nature; elle m'a apporté en dot ce cabinet de lecture. J'ai une petite place.

— Et les affaires vont bien?

— Je n'ai pas à me plaindre, la lecture donne assez ; on est très-sentimental dans l'île Saint-Louis ; nous n'avons pas grands frais d'achat, deux ou trois ouvrages nous suffisent.

— Lesquels ?

— *Estelle et Némorin, Gonzalve de Cordoue* et *Mathilde et Malek-Adhel.* Et toi, ajouta-t-il, que fais-tu en ces lieux ?

Je lui racontai mon histoire ; nous causâmes ainsi pendant une heure, et nous nous dîmes adieu en nous promettant bien de nous revoir souvent. Quand je quittai ce chaste cabinet de lecture, le crépuscule couvrait les rues de ses lueurs douces et tremblantes. Je traversai une rue formée de grands hôtels habités autrefois par la noblesse parlementaire. Toutes les fenêtres étaient fermées, hormis une seule, derrière laquelle brillaient des bougies ; deux jeunes filles causaient devant la porte de la maison.

— Pauvre demoiselle de Saint-Avon, disait l'une, comme elle était bonne !

— C'est une sainte, reprenait l'autre.

— J'ai vu qu'elle dépérissait depuis le moment où l'on apprit la triste nouvelle.

— Il y a aujourd'hui un an, jour pour jour, que son fiancé a été tué à l'armée d'Italie. Elle meurt à la même heure.

— Sainte Vierge, priez pour elle !

— Ainsi soit-il.

Les jeunes filles s'éloignèrent après avoir fait le signe

de la croix. La rue, redevenue déserte et silencieuse, ne fut plus troublée que par la voix lointaine d'un passant qui s'éloignait en chantant la romance.

Les deux cierges brillaient toujours derrière les rideaux.

Au bout de quelques pas, je me trouvai sur la place du Petit-Pont, qui était alors le quartier habité par les gens à la mode. J'entrai dans le *café d'Apollon*, fréquenté par l'élite des mirliflores de l'île. Je m'assis à une table, et, fier de ma première entrée dans un café, je demandai un orgeat créponné. Le Parisien a ordinairement le verbe assez haut dans les lieux publics, je fus bientôt dans la confidence de toutes les conversations.

A la première table, il était question d'un duel qui avait eu lieu le matin même entre un mari et l'amant de sa femme. Le mari avait été blessé.

A la seconde table, un mirliflore extrêmement échauffé offrait de parier vingt-cinq louis contre un écu de six livres, que personne ne pourrait montrer des lettres de Malvina.

Auprès de moi, deux jeunes gens causaient à voix basse. Je prêtai l'oreille; mais le vacarme qui régnait dans le café m'empêchait d'entendre autre chose que des phrases entrecoupées.

— C'est pour ce soir ?

— A minuit. La voiture est commandée.

— On frappera trois coups.

— Et l'échelle?

— Elle est prête.

Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un enlèvement.

Lorsque je sortis du café, la lune nouvelle venait de se lever ; on voyait des couples amoureux se glisser le long des trottoirs, protégés par l'ombre des balcons. A la faible clarté de l'astre des nuits, il me sembla reconnaître mademoiselle Colombe au bras d'un grenadier de la garde consulaire. J'allais poursuivre mon examen, lorsque je vis passer rapidement à mon côté un jeune homme qui n'était autre que le cousin Anténor. Je m'aperçus qu'il cachait quelque chose sous sa redingote.

— Anténor ! m'écriai-je.

— Silence ! me répondit-il.

— Où vas-tu donc ainsi ?

— Puisqu'il n'y a pas eu moyen de t'éviter, suis-moi et tu le sauras.

Nous enfilâmes une ruelle latérale, et au bout de quelques pas nous nous trouvâmes dans l'angle formé par les deux ailes d'un vieil hôtel.

L'objet qu'Anténor tenait caché sous sa redingote était une guitare. Il se mit à en tirer des sons mélodieux. Bientôt une fenêtre s'ouvrit discrètement, et je distinguai une main blanche qui s'allongeait derrière le volet.

— C'est elle ! fit Anténor.

Une tête charmante se montra au même instant, et la main blanche laissa tomber une lettre. Anténor s'élança pour la ramasser. Il la pressa contre son cœur et me fit signe de le suivre. Nous partîmes en courant, comme si nous eussions craint d'être poursuivis par le mari de la belle.

Anténor m'expliqua, quand nous fûmes seuls, qu'il était amoureux fou, depuis un an, de cette demoiselle.

— Je compte l'enlever un de ces jours. En attendant, ajouta-t-il, je lui fais la cour et je lui donne des sérénades.

Sous le Consulat on faisait encore la cour. Que se passe-t-il maintenant quand deux familles ont résolu d'unir leurs enfants? Le jeune homme est, comme on dit, admis dans la maison. Cela veut-il dire qu'il fasse partie de la famille? Pas du tout. Il a ses heures d'entrée, et pour rien au monde on ne voudrait retrancher une minute de durée à son privilége; mais on ne ferait rien non plus pour l'étendre. On mesure le temps à l'amour. Mademoiselle a travaillé dans la matinée avec son maître de dessin ou de piano; l'après-midi, elle a vu sa couturière, son marchand de meubles, son tapissier, son bijoutier. Elle a pressé tous ces gens-là de terminer ses commandes.

Monsieur, de son côté, est allé à la Bourse; il a discuté les termes du contrat avec son notaire et pris ses dispositions avec son agent de change. Le fiancé et la fiancée, en un mot, ont consacré la journée aux affaires.

Le soir, le promis endosse le frac noir, achète un bouquet et une livre d'oranges glacées au passage de l'Opéra, et se présente, la botte en pointe, le dos en rond, devant la promise. La maman travaille, le papa lit son journal. Les amis de la maison sont venus; il faut ranimer le whist et la conversation qui languissent. De quoi va-t-on

causer? De l'Opéra, du Vaudeville, de la question d'Orient? Mademoiselle Cruvelli était-elle en voix hier? Grassot est-il amusant dans son dernier rôle? A-t-on des nouvelles de Sébastopol?

Si les fiancés restent un moment seuls, ils s'entretiennent des préparatifs de leur mariage. Convient-il de prendre des rideaux en laine ou en soie? le salon sera-t-il tapissé en velours ou en damas? Monsieur le sénateur un tel consentira-t-il à être témoin? La noce se fera-t-elle à la campagne ou à la ville? Inviterons-nous madame Dervilly? D'amour, pas un traître mot. Cela dure des mois entiers. Enfin, après un échange aussi complet de pensées et de sentiments, on se marie. On ne s'aime pas, on se convient.

Les choses ne se passaient pas ainsi de mon temps. Dans l'île Saint-Louis, et dans beaucoup d'autres lieux, on ne se mariait pas sans être amoureux. Certes, une fiancée pouvait avouer son amour en public; mais il lui fallait encore le plaisir d'être aimée en secret, d'être aimée deux fois. Je voyais tous les jours librement celle qui devait être madame Prudhomme, et pourtant que de regards lancés à la dérobée! que de soupirs! que de serrements de main dans les coins! que de... Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je me mis au lit et j'invoquai en vain Morphée. Des sensations tout à fait champêtres et galantes s'étaient emparées de moi. Mademoiselle Colombe, la maîtresse de mon cousin, les grisettes, je revoyais tous les objets qui m'avaient frappé comme dans une espèce d'halluci-

nation. Je dormis à peine quelques heures. Je me levai et je descendis.

Toute la maison était bouleversée. Mon oncle était enfermé dans son salon avec une dame, et on entendait les éclats de leurs voix qui se mêlaient dans une conversation fort peu amicale.

— C'est une abomination! disait la dame.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondait mon oncle.

— Ils savaient bien pourtant que leur mariage était décidé!

— Parbleu!

— Il fallait tenir votre fils.

— Pourquoi n'avez-vous pas surveillé votre fille?

— Le mariage est rompu!

— Comme vous voudrez.

— Vous êtes un monstre!

— Et vous une folle!

— Rendez-moi ma fille!

— Où voulez-vous que je la prenne?

Je demandai à mademoiselle Colombe ce qu'il y avait.

— Il y a, me répondit-elle, que monsieur Anténor a enlevé mademoiselle Zélie.

— Et on n'a pas pu découvrir leurs traces?

— Cette lettre, que monsieur Anténor a laissée à votre adresse, vous mettra peut-être sur la voie.

Anténor, en effet, m'avait écrit la lettre suivante :

« Mon cher cousin,

» La vie m'est insupportable sans celle que j'aime. Puisque le hasard t'a rendu témoin de nos amours, instruis mon père de ma résolution inébranlable de vivre et de mourir pour ma Zélie. Qu'on n'essaye pas de nous séparer; nous irons, s'il le faut, jusqu'au bout du monde. Nous partons pour Pontoise. Adieu, mille fois adieu.

» Ton cousin pour la vie,

» ANTÉNOR. »

Je montrai cette lettre à mon oncle. Il fut convenu qu'on m'enverrait à Pontoise avec un vieux parent de la tendre Zélie, pour ramener les fugitifs.

Arrivés à Pontoise, nous descendîmes à l'auberge du *Grand Cerf*, la première de l'endroit. Mon compagnon de voyage prit l'aubergiste à part pour l'interroger discrètement.

— Vous avez dû recevoir ce matin deux jeunes...

— Je sais ce que vous voulez dire, s'écria l'hôte : un petit brun et une grande blonde. C'est le numéro 7.

— Ce n'est point cela.

— J'ai votre affaire : le numéro 10, une grande blonde et un petit brun.

— Vous n'y êtes pas.

— Que voulez-vous? nous avons tant d'enlèvements cette année, que je ne sais plus où donner de la tête. Il nous reste encore le numéro 12; mais c'est un enlève-

ment de trente ans. Le numéro 15, le numéro 16, le numéro 17... Ce doit être le numéro 20; j'ai entendu la jeune fille qui l'appelait : « Mon Anténor ! »

— Enfin, nous y sommes.

— Ils sont bien gentils tous les deux, et ils ont commandé un fameux déjeuner. Vous les trouverez au bout du jardin.

Nous nous dirigeâmes de ce côté. Le vieux parent ruminait le discours paternel et terrible à la fois qu'il était tenu d'adresser aux fugitifs. Nous marchions dans une allée de marronniers chargés de fleurs; je devinais à son air que l'orateur avait pas mal de peine à préparer son exorde, lorsque ce bruissement, ce souffle, ce murmure, cette inexplicable harmonie qu'on appelle un baiser, le tira de ses réflexions. Mes yeux se portèrent sur un massif de lilas : Anténor et Zélie étaient assis sur le gazon. La jeune fille avait la tête inclinée sur les genoux de son amant. Leurs bouches étaient muettes, mais leurs yeux se parlaient. Ils étaient heureux comme on ne l'est qu'une fois dans sa vie.

Les fugitifs se laissèrent ramener à Paris. Mon oncle déclara qu'il ne pardonnerait jamais à son fils, qu'il ne voulait plus le revoir, qu'il avait déjà pris un autre teneur de livres.

Quant à Zélie, elle se jeta aux pieds de sa mère, qui la repoussa en lui disant :

— Éloignez-vous, malheureuse, et préparez-vous à entrer au couvent.

— Il n'y a plus de couvent, répondit-elle doucement.

Aussi les deux amants furent-ils unis deux semaines après.

Telle était l'atmosphère qu'on respirait alors dans l'île Saint-Louis, l'île amoureuse par excellence. Je ne devais pas tarder à en subir la charmante et fatale influence.

CHAPITRE VI

Le théâtre — La comédie bourgeoise. — Célimène en journée. — La tragédie sous les toits. — La salle Doyen. — *Abufar, ou la Famille arabe.* — Le rôle de Khorasmin ou Pharasmin. — Le papa Doyen. — Madame Doyen dans la *Fille d'honneur.* — La tabatière de Préville. — La partie de dominos de Molé. — Hommage à Doyen. — *Les Victimes cloîtrées.* — J'entre dans l'intimité de la famille Doyen. — Madame Clytemnestre-Doyen. — Mort de Doyen. — Elleviou. — Un ténor à la première position. — Une émeute de femmes. — Ce que coûte une fenêtre pour voir passer un ténor. — La voiture de Talma. — Talma-camée. — Je veux me lancer dans la tragédie.

Après l'amour, la grande affaire d'alors c'était le théâtre.

On jouait la comédie partout, dans les salons, dans les mansardes, dans les ateliers, voire même dans la loge des concierges.

La petite bourgeoise étudiait devant son miroir le sourire et les minauderies de la grande coquette ; on faisait jouer à des enfants de douze ans le rôle de Célimène ; la modeste couturière, entre deux ourlets, apprenait des tirades de tragédie.

Les commis, les employés, les ouvriers, les rentiers eux-mêmes formaient des troupes et se réunissaient pour jouer la comédie. Le théâtre était composé de deux

paravents. Il y avait des salles de spectacle dans chaque rue et presque dans chaque maison. On en comptait une douzaine au moins dans l'île.

Mon oncle avait un commis auquel ces théâtres trop bourgeois ne suffisaient pas, et qui me parlait d'un théâtre où il allait tous les dimanches et où on voyait jouer des acteurs presque véritables. Népomucène Galuchet, tel était le nom de ce commis, qui nourrissait une passion effrénée pour les plancheset un secret désir de s'y montrer un jour. Je lui fis promettre de m'emmener une fois avec lui.

Un dimanche soir, Népomucène vint me chercher, et nous prîmes le chemin de la rue Transnonnain. Nous entrâmes dans une maison d'assez chétive apparence. Népomucène prit deux billets chez le concierge, et après avoir gravi trois étages au-dessus de l'entre-sol, nous nous trouvâmes devant une petite porte basse au-dessus de laquelle fumait un triste lumignon. Il fallait pour entrer ébranler un cordon auquel était suspendue une patte de biche usée par le frottement. Cette formalité remplie, une vieille servante entre-bâillait la porte, prenait vos billets, et vous guidant, une chandelle à la main, au milieu des ustensiles d'une cuisine étroite imprégnée encore des émanations du repas du soir, elle vous introduisait dans une salle assez vaste pour contenir quatre ou cinq rangs de chaises, et au fond une estrade de dix ou douze pieds. C'était le théâtre.

La lueur douteuse de quelques quinquets éclairait la salle et les acteurs. Les spectateurs étaient calmes et si-

lencieux. Plusieurs mères de famille tricotaient pendant les entr'actes, qu'on faisait du reste aussi courts que possible pour économiser le luminaire.

La première fois que j'assistai à ces représentations, on jouait *Abufar, ou la Famille arabe,* de ce bon Ducis, car tout le monde était bon à cette époque : le bon Andrieux, le bon Duval, le bon Bouilly, et une foule d'autres qu'il serait trop long de citer. L'acteur chargé du rôle de Khorasmin ou Pharasmin, le confident de la pièce, était un petit vieillard à peine haut de quatre pieds, légèrement bossu, cagneux, clignotant, grêlé, une espèce de monstre. Il venait de commencer sa grande tirade du second acte, lorsque après quelques minutes de silence, il se baissa d'un air furieux, prit la brochure des mains du souffleur, et se mit à chercher pendant cinq minutes la rime qu'il avait perdue. Les spectateurs profitèrent de cet intervalle pour se moucher.

Le petit homme, qui à tous ses avantages physiques joignait celui d'être myope, s'impatientait visiblement de ne pouvoir trouver le mot qu'il cherchait, quand tout à coup je vis sortir de la coulisse une femme d'un embonpoint prodigieux, vêtue d'une robe de gaze rose avec des fleurs et des plumes dans les cheveux. C'est dans ce costume que je lui vis jouer quelques instants plus tard le rôle de la *Fille d'honneur.*

La dame rose tenait entre ses mains un étui à lunettes qu'elle remit à l'infortuné confident. Armé de cet utile auxiliaire, Pharasmin ou Khorasmin put reprendre sa tirade, et la tragédie continua sans nouvel encombre.

Pendant cette longue interruption, pas un spectateur n'avait sourcillé.

Ne riez pas, messieurs, car ce théâtre c'était la salle Chantereine, l'école lyrique de cette époque; dans cet acteur si court de taille et de mémoire, saluez le célèbre Doyen.

Peintre en bâtiments de son métier, las d'orner de paysages, de palais et de bosquets fantastiques les murs des villas parisiennes, Doyen avait jeté la brosse aux orties et s'était fait comédien, et, qui pis est, instituteur de comédiens. Transformant son quatrième étage en conservatoire, Doyen apprenait aux futurs Dorantes de la Comédie-Française l'art de parler, d'accentuer, de marcher, de s'asseoir, de tenir son chapeau et de froisser son jabot sur la scène; en un mot, les grandes traditions. Son jeu laissait bien quelque chose à désirer relativement à ces divers points, mais il avait vécu dans l'intimité des premiers comédiens du temps, et cela seul suffit pour rendre un homme capable d'enseigner la comédie. Quel excellent professeur ne devait-on pas faire quand, pendant plusieurs années, on avait eu l'honneur de jouer aux dominos avec le grand Molé et de puiser chaque jour une prise de tabac dans la tabatière de l'illustre Préville !

Je devins par la suite un des habitués les plus assidus du théâtre Doyen. J'ai pu recueillir de la bouche même du directeur les plus sages préceptes sur l'art théâtral; il m'en a laissé, j'ose le dire, le précieux dépôt, et si quelquefois, par de judicieux avis, je puis être utile aux

jeunes comédiens de mon temps, c'est à Doyen que je le dois. Que son ombre du moins reçoive ici ce témoignage de ma reconnaissance.

Doyen m'avait pris en affection au point de rendre Népomucène jaloux, et sa confiance ne me cachait plus rien depuis un soir où l'on jouait *les Victimes cloîtrées* à son théâtre. Doyen, trop enrhumé pour remplir le personnage de Fénelon, s'était fait remplacer par un de ses élèves, ouvrier chapelier du voisinage. Sa femme était chargée du rôle d'Euphémie.

J'étais tout entier au charme de la diction de madame Doyen, lorsque j'entendis derrière moi une voix entrecoupée de sanglots s'écrier en s'emparant de mes mains qui venaient d'applaudir vigoureusement :

— N'est-ce pas qu'elle est sublime !

Je me retournai et je reconnus Doyen, qui me pressait dans ses bras et inondait mon gilet de ses larmes.

— Vous la comprenez, ajouta-t-il, oh oui ! vous la comprenez ! Il faut que vous fassiez sa connaissance.

Le soir même je fus présenté à madame Doyen.

Pendant plusieurs années j'ai vécu dans l'intimité de ce couple. Doyen brûlait pour sa femme d'une flamme que l'on peut appeler éternelle, puisqu'il en est mort. Son ingrate moitié, la vérité m'oblige à en convenir, ne le payait guère de retour.

A l'instar de Clytemnestre, madame Doyen avait un goût très-prononcé pour l'adultère ; je doute cependant que ce goût lui eût jamais fait commettre les mêmes inconséquences qu'à l'épouse d'Agamemnon. Je la crois

fort incapable d'avoir songé à assassiner son mari.

Mais elle l'abreuvait de chagrin, elle le tuait à petit feu par ses coquetteries, car elle commença par être coquette et elle finit par devenir criminelle. Le trop tendre Doyen lui pardonna plusieurs fois, jusqu'à ce qu'un beau jour, malgré son embonpoint, elle se fit enlever par un jeune premier de tragédie.

A partir de ce jour, Doyen ne fit plus que décliner et s'acheminer lentement vers la tombe.

— L'ingrate, me disait-il, m'a frappé d'un coup mortel; mes armes, mes coursiers, mon char, tout m'importune, je n'ai même plus de plaisir à jouer la tragédie.

Quelques jours auparavant, il avait reculé devant une occasion de remplir son rôle favori de Khorasmin ou Pharasmin. « Je me dis : Doyen n'en a pas pour longtemps à jouir de la lumière des cieux. » En effet, au bout d'une semaine, il était mort.

On ne se figure pas ce qu'était à cette époque la popularité d'un acteur comme Elleviou, par exemple.

Tout le monde se mêlait alors de politique, et Elleviou s'était permis je ne sais quel acte d'opposition contre le gouvernement.

Aussitôt le bruit se répand dans tout Paris que, pour se venger d'Elleviou, qui fait partie de la réquisition, le gouvernement lui a donné l'ordre de rejoindre immédiatement les drapeaux. Quatre gendarmes sont venus empoigner Elleviou chez lui et l'ont conduit à la caserne de l'Assomption, où il doit être incorporé dans le ba-

taillon qui se met en marche le lendemain pour se rendre à la frontière.

Aussitôt on se rend de tous les quartiers de Paris à la caserne, les femmes se mêlent à la foule, on s'approche des grilles pour tâcher d'apercevoir Elleviou, qui doit, dit-on, faire l'exercice et commencer dans l'après-midi même son apprentissage de soldat.

Pendant que cette manifestation avait lieu à la caserne, chargé d'une commission de mon oncle, je me trouvais justement chez une ex-marchande de l'île Saint-Louis, qui venait d'établir un atelier de modiste à un entre-sol du boulevard, entre la rue le Pelletier et la rue Céruti.

Une dame voilée se présente et demande à parler en particulier à la maîtresse de la maison. On l'introduit dans une pièce voisine du magasin, et au bout de cinq minutes de conversation elle s'éloigne. Cette dame mystérieuse m'intriguait fort, et je me hâtai d'interroger la marchande sur l'objet de la visite de l'inconnue.

— Vous ne le devinerez jamais, me répondit la modiste.

— Qu'est-ce donc?

— Elle est venue me prier de lui louer, pour demain lundi, les fenêtres de mon appartement qui donnent sur le boulevard, moyennant une somme assez ronde.

— Et vous avez accepté?

— Parbleu! la belle question.

— Et s'il s'agissait par hasard d'un complot ?

— Je sais qu'il n'est nullement question de politique dans cette affaire.

— De quoi donc s'agit-il ?

— De voir passer Elleviou partant pour l'armée, en vrai costume militaire.

Un grand nombre de fenêtres furent louées dans la journée pour le même objet. Le lendemain, lorsque le bataillon passa sur le boulevard, des milliers d'yeux féminins cherchaient dans les rangs Elleviou. Celles qui étaient assez heureuses pour l'apercevoir agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. On vit des femmes qui n'avaient pu se procurer des fenêtres, monter sur des bornes; un grand nombre d'autres accompagnèrent l'heureux réquisitionnaire et suivirent en voiture le bataillon jusqu'à la première étape.

Heureusement Elleviou ne tarda pas à être rendu à ses succès d'opéra-comique. Le gouvernement ne put résister aux sollicitations qui pleuvaient de tous côtés sur sa tête. Au bout de huit jours, le jeune et brillant ténor reparut sur la scène de l'Opéra-Comique, et plusieurs spectatrices s'évanouirent dans leur loge en le revoyant.

Talma excitait le même enthousiasme dans un autre genre.

Talma avait des fanatiques, des séides, des dévots, qui l'attendaient tous les soirs à sa sortie du théâtre, et qui couraient autour de sa voiture en criant : Vive Talma !

Des groupes stationnaient toute la journée devant son petit hôtel de la rue la Rochefoucauld, pour voir Talma

à son entrée ou à sa sortie. Il ne pouvait se montrer à pied sans être aussitôt suivi par la foule.

S'il entrait dans un magasin quelconque, aussitôt le public de se réunir devant la porte afin d'apercevoir le grand homme. On se pressait, on se bousculait, on s'assommait pour se faire jour à travers la masse des curieux.

J'ai vu des rassemblements, formés par la présence de Talma, interrompre la circulation des voitures. Il fallait envoyer chercher une compagnie à l'état-major de la place pour les dissiper, pendant que l'objet de cette curiosité enthousiaste était obligé de s'esquiver par une porte de derrière.

Tous les bourgeois de Paris avaient un buste ou un portrait de Talma dans leur cabinet ou dans leur salon.

Les femmes portaient Talma en camée.

Pendant assez longtemps, la popularité de Talma dans Paris a égalé, sinon surpassé, celle du général Bonaparte.

La fréquentation de Doyen avait éveillé sans doute en moi tout un monde de sensations inconnues; il me prit un subit dégoût pour la bonneterie, et je me sentis saisi tout à coup d'une vocation irrésistible pour le théâtre. Je voulus débuter dans la tragédie.

Népomucène fut le confident de mes projets. Mais comment faire pour commencer mon éducation et aborder ensuite la scène? Mon camarade se chargea de faire cesser mon embarras à ce sujet.

— J'ai un parent, me dit-il, qui, après avoir longtemps

joué les rôles de confidents en province, est venu se fixer sur ses vieux jours à Paris, où, grâce à la protection de Molé, il a obtenu au Théâtre-Français l'emploi de chef des gardes. C'est un homme qui connaît le théâtre sur le bout des doigts, et qui verra tout de suite si tu as des dispositions véritables pour jouer la tragédie ; nous irons chez lui la semaine prochaine, apprends un morceau, tu le lui réciteras, et il te dira au juste si tu dois persévérer à entrer dans la carrière dramatique, où nous nous retrouverons frères et non rivaux, car pendant que tu feras les rois, moi je jouerai les Crispins. Nous attendîmes le dimanche pour nous rendre chez le chef des gardes. Au jour fixé, je fus exact au rendez-vous; nous nous dirigeâmes vers la rue Jeannisson, où demeurait l'ancien Théramène. Il était neuf heures du matin, nous le trouvâmes devant sa cheminée, occupé à surveiller lui-même les préparatifs de son déjeuner, qui se composait tout simplement de deux œufs sur le plat. Un casque romain en carton, dont il avait coupé la visière, lui servait de coiffure. Il s'était fait une robe de chambre avec une vieille tunique de confident, débris de sa garde-robe de comédien. Il avait la voix lente et sonore, et je n'oublierai jamais la majestueuse gravité avec laquelle il saupoudrait de poivre et de sel les deux œufs qui grésillaient devant l'âtre.

Prends un siége, Cinna, c'est moi qui t'en convie...

En même temps, il nous fit un signe qui indiquait que

cette invitation s'adressait à mon ami et à moi, puis il reprit :

— C'est donc vous, jeune homme, qui désirez vous ranger parmi les interprètes de Melpomène?

— Oui, seigneur, répondis-je, non sans une vive émotion.

— Comment vous appelez-vous?

— Joseph Prudhomme.

— C'est un nom qui sonne mal en tragédie, il faut en changer. Quelle est votre profession?

— Bonnetier.

— Jusqu'ici la bonneterie n'a fourni aucune gloire au théâtre. Vous êtes le premier bonnetier, je crois, qui ait chaussé le cothurne. Comment l'idée de vous faire comédien vous est-elle venue?

— En voyant jouer Talma!

Je croyais avoir fait une réponse sublime et dans le genre cornellien. Le chef des gardes prit une physionomie dédaigneuse et se jeta dans son fauteuil. Un silence que je n'osais rompre suspendit la conversation.

— Talma! s'écria-t-il en se levant tout à coup et en marchant à grands pas dans l'appartement, toujours Talma! les jeunes gens n'ont plus que ce nom à la bouche. Où es-tu, Lekain!

— Est-ce que vous ne trouvez pas, demandai-je timidement, que Talma est un grand tragédien ?

Théramène m'écrasa d'un regard de colère et de mépris.

— Talma est un polisson !

Ces mots me firent sauter sur ma chaise.

— Cet homme, monsieur, a tué la tragédie ; il s'est permis d'être simple : comme si les héros, les rois et les tyrans pouvaient s'exprimer à la façon des autres hommes ! La tragédie ne se parle pas, elle se déclame, que dis-je ? elle se chante ; où serait, autrement, la différence entre la comédie et la tragédie ? Votre monsieur Talma, en inventant la nature, a détruit l'art. Depuis qu'Achille parle comme un général de brigade de l'armée du Rhin, il n'y a plus de tragédie. O Lekain ! qu'aurais-tu dit si tu avais assisté à une telle profanation ? Mais, ajouta le chef des gardes, je m'aperçois que je vous dis là des choses que vous ne pouvez comprendre ; songeons plutôt à nous rendre compte de vos dispositions, nous verrons ensuite à vous mettre dans la bonne voie. Connaissez-vous *Tancrède ?*

— Un chef-d'œuvre immortel ! qui ne le connaît pas ?

— Prenez la brochure sur ces rayons, et dites-nous le défi à Orbassan. C'est là où on peut juger un tragédien.

Armé de la brochure, je me mis en posture au milieu de l'appartement.

— Attendez un instant, que je retire mes œufs. Voilà qui est fait. Maintenant je vous écoute, vous pouvez commencer.

Je déclamai la scène d'un bout à l'autre, sans que le chef des gardes donnât le moindre signe d'approbation

ou d'improbation. A la fin, pourtant, il essuya une larme du revers de manche de sa tunique.

— Pardonnez-moi une émotion, jeune homme, qui n'est nullement due à votre talent; mais je ne puis entendre ces beaux vers sans me rappeler le grand Lekain. Ah! monsieur, qu'il était beau dans ce rôle! Il fallait l'entendre s'écrier:

Oui, superbe Orbassan, c'est toi que je défie!

La salle en tremblait sur ses fondements, c'était le tonnerre en personne qui déclamait. Quant à vous, jeune homme, vous êtes de l'école de la décadence, vous donnez dans la voie funeste de la simplicité. Il est impossible de vous refuser certaines parties: vos traits sont réguliers et majestueux, vous avez de l'organe, le hoquet dramatique est soutenu; mais votre accentuation au point de vue de l'*r* manque de noblesse et de roulement: or c'est là un défaut grave en tragédie.

J'ignore, reprit-il, si vous parviendrez à vous défaire de ce défaut, mais j'en doute; on naît avec le roulement, on ne l'acquiert pas. A votre place, je n'hésiterais pas à renoncer à la tragédie et à m'essayer dans l'opéra-comique; vous avez tout ce qu'il faut pour réussir dans les *basses-tailles à tablier*.

Vous ferez ce que vous voudrez, cela vous regarde, mais ma conscience m'oblige à vous donner un dernier conseil.

— Et ce conseil?

— Est de ne jamais voir monsieur Talma, si vous persistez à entrer dans la tragédie ; cet homme vous perdrait comme il a perdu tous les jeunes interprètes de Melpomène.

Là-dessus nous quittâmes le représentant de la vieille tragédie, qui se mit à manger ses œufs en les assaisonnant d'imprécations contre monsieur Talma.

CHAPITRE VII

Une rage littéraire. — Epître à Dervincourt. — *Macte animo.* — Une soirée littéraire. — Une aimable folie. — A Iris. — L'*Hoc erat.* — *Zéliskar.* — La tragédie et les droits réunis. — Deux songes et trois récits. — Le récit de la fin. — Le sang de Pizarre. — Une dixième Muse. — La prochaine valse. — Sirop d'orgeat et gâteau de Savoie. — *Lycanor et Zéleuxie.* — Monsieur Nichon et son rhume. — La bluette de Malvina. — Le gâteau de Tantale. — L'heure de la harpe. — Après Euterpe, Terpsichore. — L'ami Niboyet. — La gavote à une heure du matin. — Guitare et chorégraphie. — Coup d'œil sur l'art de la danse. — *L'anglaise.* — Pas de jeux innocents. — Un regret de jeune fille. — Ce que c'est qu'un *Hoc erat.*

La bonneterie m'ennuyait chaque jour davantage, et ma maladresse à séduire le client faisait le désespoir de mon oncle. Une sorte de rage de littérature s'était emparée de moi, je ne songeais plus qu'à la poésie. L'île Saint-Louis était honorée alors par la présence d'un poëte nommé Dervincourt, dont j'avais vu des vers signés à la fin de la *Décade*. J'eus l'audace de lui adresser une épître qui commençait ainsi :

Illustre Dervincourt, pardonne à mon audace,
O toi qui. . . . .

Dervincourt trouva l'épître de son goût, car il m'en-

voya une invitation à la soirée littéraire qu'il devait donner le dimanche suivant. J'avais eu soin de mettre mon nom, mon adresse au bas de mon épître, et de l'affranchir.

L'idée de me trouver à une soirée littéraire m'empêcha de dormir pendant tout le reste de la semaine. Enfin le grand jour arriva. Comme le cœur me battait quand j'agitai le cordon de la sonnette de Dervincourt! Je manquai m'évanouir en me trouvant devant lui. J'étais arrivé le premier ; il me reçut avec une bonté touchante, en me disant : *Macte animo*. J'allai m'asseoir dans un coin d'où je ne perdis aucun des incidents de cette mémorable soirée, dont le souvenir est aussi vivant dans ma tête que si j'avais sténographié et appris par cœur tout ce qui y fut dit et récité par les convives. Il me semble les voir entrer tous les uns après les autres.

DERVINCOURT.

Eh! bonjour, cher Florville, comment vous portez-vous?

FLORVILLE.

On ne peut mieux.

DERVINCOURT.

Prenez donc la peine de vous asseoir; nous attendons Dorinval.

FLORVILLE.

Il n'est pas encore arrivé?

DERVINCOURT.

C'est jour de signature au ministère, il aura dîné tard.

FLORVILLE.

Probablement; mais si je ne me trompe, vous lisiez quelque chose à ces messieurs et à ces dames, lorsque je suis entré. *Odi profanum vulgus*, a dit Horace; me traiteriez-vous comme un profane?

DERVINCOURT.

Vous, Florville, un des habitués du sacré vallon! vous l'auteur...

FLORVILLE.

Recommencez donc votre lecture, je vous en prie.

DERVINCOURT.

Oh! c'est si peu de chose, que je craindrais de vous ennuyer; il n'est pas donné à tout le monde de planer au sommet de l'Hélicon; il s'agit tout simplement d'une aimable folie... d'un ballon perdu... Le voici.

A IRIS.

Je ne vous dirai pas le nom véritable de la personne.

FLORVILLE, bas.

Je le devine, scélérat.

(Je m'aperçois en ce moment qu'une grosse dame assise près de Dervincourt baisse la tête et rougit.)

DERVINCOURT.

Je reprends donc, puisque vous le voulez.

A IRIS.

Flore, vraiment, n'est pas plus belle ;
De fleurs elle a paré son front.
A ma vue, hélas ! la cruelle
S'enfuit dans le fond du vallon.
Je veux, dans mon ardeur extrême,
Quand le jour est à son déclin,
Lui tresser noble diadème
De roses et de tamarin.
Au plus aimable des sourires
Joignant la grâce et la bonté,
Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

(En terminant, Dervincourt jette un regard sur la grosse dame, qui rougit de plus belle.)

FLORVILLE.

Délicieux ! charmant ! plein de coloris et de fraîcheur.

DERVINCOURT.

J'ai cherché à être vrai.

FLORVILLE.

Vous avez atteint le but sans le dépasser, ce qui est la grande difficulté dans la poésie.

DERVINCOURT.

Vous êtes vraiment trop bon.

FLORVILLE.

Du tout, du tout, je ne dis que la moitié de la vérité.

Je veux, dans mon ardeur extrême,
Quand le jour est à son déclin,
Lui tresser noble diadème
De roses et de tamarin.

C'est ravissant, et comme *tamarin* fait bien dans un vers! Un autre aurait mis romarin; tamarin est plus noble.

Au plus aimable des sourires
Joignant la grâce et la bonté..

Quel charmant portrait!

Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

Cette chute est adorable. Ce morceau est plein d'un

tendre sentiment et d'une douce mélancolie; c'est du Girodet tout pur.

DERVINCOURT.

Vous allez trop loin.

FLORVILLE.

Jamais je n'ai flatté personne, rendez-moi cette justice.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

Encore sous l'impression de la dernière page de Girodet, son *Endymion*, vous me faites rêver à ce tableau, vous me transportez devant lui; je vois la lune écartant les fleurs encore humides des larmes de la rosée, et se glissant à travers le feuillage pour commettre son amoureux larcin sur les lèvres du berger que ferment les pavots de Morphée. Voyons, avouez-le, vous vous êtes inspiré de Girodet?

DERVINCOURT.

Il est constant que cette ingénieuse pensée de l'artiste m'a fait délicieusement battre le cœur.

FLORVILLE.

Vous devez aimer Grétry et Dalayrac, mais cependant préférer Dalayrac à Grétry?

DERVINCOURT.

Je conviens que la romance de *Nina* m'arrache toujours de douces larmes.

(Nouveau regard sur la grosse dame.)

FLORVILLE.

J'en étais sûr. Vous deviendrez notre Tibulle et notre Anacréon.

DERVINCOURT.

Vous êtes déjà notre Horace.

FLORVILLE.

Moi!

DERVINCOURT.

Vous-même! et vous allez nous réciter...

FLORVILLE.

Non, non, non, pas de ça, Lisette; après vous je resterai tranquille.

DERVINCOURT.

Rien que votre *Hoc erat.*

FLORVILLE.

Ça n'en vaut pas la peine, une bluette.

DERVINCOURT.

Toute la société vous en prie... n'est-ce pas, mesdames et messieurs?

(Tous les assistants, hommes et femmes, font entendre ce cri unanime : L'*Hoc erat!* l'*Hoc erat!*)

FLORVILLE.

Puisque vous le voulez, et au risque d'ennuyer la société...

DERVINCOURT.

Allons, mon cher ami, pas de fausse modestie, votre *Hoc erat* est un chef-d'œuvre ; je le sais par cœur, tel que vous me voyez :

> Je veux un jour avoir une chaumière
> Dont un verger ombrage le contour.

FLORVILLE.

Vous vous trompez d'*Hoc erat.*

DERVINCOURT.

Comment, je me trompe !

FLORVILLE.

Ce n'est point mon *Hoc erat.*

DERVINCOURT.

Et de qui est cet *Hocerat?*

FLORVILLE.

De Demoustiers.

DERVINCOURT.

Vous êtes sûr?

FLORVILLE.

Comment voulez-vous que je ne connaisse pas mon *Hoc erat?* Du reste, le voici :

Hoc erat in votis.

Je veux un jour, au gré de mon envie...

DERVINCOURT.

C'est cela, j'y suis maintenant; j'avais effectivement confondu les deux *Hoc erat,* quoiqu'il y ait entre eux une fière différence.

FLORVILLE.

Je recommence.

Je veux un jour, au gré de mon envie,
Me retirer loin du bruit des cités,
Avec Tibulle, Horace et mon amie,
Fuir des méchants les animosités.

DERVINCOURT.

Pardon si je vous interromps, n'aimeriez-vous pas mieux les *inimitiés?*

FLORVILLE.

J'y ai bien pensé, mais, toute réflexion faite, j'ai vu qu'*animosités* rendait mieux ma pensée.

DERVINCOURT.

Je ne prétends nullement vous imposer ma manière de voir; ce que je vous en dis est une simple observation. Je sais d'ailleurs que la poésie a ses licences, comme

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Veuillez donc ne pas prendre mon observation en mauvaise part.

FLORVILLE.

Je vous en rends mille grâces, au contraire.

DERVINCOURT.

Mais continuez, je vous prie, le ravissant *Hoc erat* dont vous nous avez donné un échantillon.

FLORVILLE.

J'obéis.

Petit réduit, une table, deux chaises,
Comme Socrate, et qui s'emplisse enfin
De vrais amis, et nous serons bien aises,
Tout en sablant le vin du cru voisin.

DERVINCOURT.

Voilà un *Hoc erat!* N'est-ce pas, mesdames, que cet *Hoc erat* est la chose la plus ravissante du monde?

TOUS et TOUTES.

Oh oui! oh oui!

Au milieu de cet enthousiasme, un coup de sonnette se fait entendre. La servante de Dervincourt entr'ouvre la porte.

— Monsieur, êtes-vous chez vous?

Dervincourt, occupé à féliciter, ne répond pas. La bonne reprend :

— Monsieur!

— Quoi donc? que voulez-vous?

— Je vous demande si c'est que vous y êtes?

— Plaît-il?

— Êtes-vous chez vous?

— Il me semble que oui.

— C'est monsieur Saint-Raffin, vous savez bien, ce monsieur qui salit tant le parquet en découpant, et qui a son petit qui louche?

— Faites-le entrer tout de suite, sotte que vous êtes... Monsieur Saint-Raffin, comment donc!

Entre monsieur Saint-Raffin. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, coiffé d'une énorme perruque blonde à petites boucles, vêtu d'un habit tabac d'Es-

pagne dont la queue vient battre sur ses talons; son cou est emprisonné dans une cravate blanche très-haute et très-empesée; on aperçoit sous son gilet un transparent abricot. Il a des bagues aux doigts, et il regarde les dames avec un lorgnon d'acier à deux branches suspendu à un énorme cordon en cheveux.

Monsieur Saint-Raffin est artiste peintre en miniature; il fait également le portrait silhouette et des paysages découpés aux ciseaux comme on en trouve encore quelques-uns encadrés dans les loges des concierges du Marais.

Quoique ayant un enfant, Saint-Raffin ne conduit jamais sa femme dans le monde. Les mauvaises langues prétendent qu'il n'est point marié, et cela n'étonne personne, vu que les artistes et les comédiens n'ont jamais pu mener une vie régulière. Saint-Raffin a fait le portrait de Dervincourt, de madame Dervincourt et de mademoiselle Dervincourt, leur fille; le salon est orné de paysages découpés par lui : l'un d'eux représente une chasse dans laquelle on distingue très-bien sur le premier plan des chiens qui courent et un chasseur qui tire un coup de fusil à un cerf. Saint-Raffin a l'accent gascon très-prononcé.

DERVINCOURT.

Vous venez bien tard, mon cher Saint-Raffin.

SAINT-RAFFIN.

Je dînais chez Lainez; nous mangions des champi-

gnons de notre pays, et quand on mange des champignons chez Lainez, on les arrose longtemps.

DERVINCOURT.

Vous avez manqué le plus délicieux *Hoc erat !* mais j'espère que Florville consentira à nous le relire une seconde fois.

FLORVILLE.

A condition que vous répéterez votre *Épître à Iris...* Du Girodet, mon cher monsieur Saint-Raffin, du Girodet !

SAINT-RAFFIN.

Du Girodet !

FLORVILLE.

Tout pur.

SAINT-RAFFIN.

Girodet n'est pas mon homme.

FLORVILLE.

C'est pourtant un grand maître.

SAINT-RAFFIN.

Pas si grand que David.

FLORVILLE.

David est un peu sec.

SAINT-RAFFIN.

Pas si sec que Girodet.

FLORVILLE.

David manque peut-être de grâce.

SAINT-RAFFIN.

Il en a trois fois plus que Girodet.

FLORVILLE.

Vous ne nierez cependant pas qu'*Endymion*...

SAINT-RAFFIN.

Vous ne prétendrez sans doute pas que *les Sabines*...

FLORVILLE.

Toujours du nu!

SAINT-RAFFIN.

Qu'est-ce que la peinture sans le nu? Voyez les anciens.

FLORVILLE.

Sans doute, j'admire les anciens, et je soutiens que Girodet...

SAINT-RAFFIN.

Girodet n'entend rien aux anciens.

FLORVILLE.

Pourtant la tête d'Endymion...

SAINT-RAFFIN.

Ne rappelle pas les anciens. Il n'y a que David qui

comprenne les anciens. Pourquoi, en voyant mes miniatures, les passants disent-ils : « Voilà des miniatures qui rappellent les anciens? » c'est que je suis élève de David : aussi on reconnaît ma manière. J'ai étudié les anciens, je les étudie encore, je les étudierai toujours. Si je voyais Girodet, je lui dirais : Vous ne manquez pas de talent, mon cher; mais croyez-moi, étudiez les anciens.

A cette époque, tout le monde voulait être élève de David. J'ai connu un artiste qui fabriquait des espèces de profils en cire qu'on mettait sous verre et dont on ornait le dessus des tabatières. Il mettait sur ses cartes : *Élève de David.*

Probablement il avait passé huit jours dans son atelier.

La dispute s'échauffait, lorsque heureusement le bruit de la sonnette se fit entendre une seconde fois.

—Je reconnais Dorinval rien qu'à sa manière de sonner; ce gaillard a un coup de sonnette qui sent son Corneille d'une lieue; ce relindindin me rappelle involontairement Talma et le vieil Horace. Nous serions au grand complet, ajouta Dervincourt, si madame de la Jollifière était arrivée ; qui donc peut la retenir, elle qui est ordinairement un modèle d'exactitude ?

Je crois encore assister à l'entrée de Dorinval.

Assis dans mon coin, je vis s'avancer un homme de cinq pieds, enveloppé dans une immense redingote en drap café-au-lait; son col de chemise rabattu retombait sur une cravate en taffetas noir ; il portait des pantalons collants et des bottes à la Suwaroff. Des rouleaux de pa-

pier sortaient de ses deux poches. Il passait à chaque instant sa main dans la chevelure abondante qui ombrageait son front et semblait fatiguer le siége de ses pensées.

On a eu la bonté de vanter quelquefois la force et la puissance de mon creux ; il n'était rien à côté de celui de Dorinval ; je n'ai jamais entendu déclamer les vers et rouler les *r* avec ce fracas.

Dervincourt courut au-devant de lui.

DERVINCOURT.

Entrez donc, cher Dorinval; je commençais à craindre que vous ne fussiez malade ou que vous ne m'eussiez oublié.

DORINVAL.

M'en préservent les dieux ! C'est jour de signature, et vous savez que la besogne donne ces jours-là.

DERVINCOURT.

C'est bien aussi ce que j'ai pensé. A propos de ministère, le bruit court que vous quittez les domaines et que vous entrez comme sous-chef aux droits réunis.

DORINVAL.

Cela dépend de ma tragédie.

DERVINCOURT.

Comment, de votre tragédie

DORINVAL.

Le premier consul a déclaré qu'il exigeait dorénavant, pour être admis dans les droits réunis, qu'on eût fait une tragédie.

DERVINCOURT.

Vous en avez déjà fait trois.

DORINVAL.

Mais elles n'ont pas été représentées. Or le premier consul impose aux tragiques des droits réunis la formalité de se faire jouer. J'ai demandé une lecture à l'Odéon, et j'espère connaître bientôt mon sort.

DERVINCOURT.

Comment s'appelle votre tragédie?

DORINVAL.

Zéliskar.

DERVINCOURT.

Beau sujet !

DORINVAL.

Magnifique !

DERVINCOURT.

Il y a là de quoi joliment exciter la terreur.

DORINVAL.

Et la pitié ! Tous les éléments de la tragédie y sont.

DERVINCOURT.

Avez-vous un songe ?

DORINVAL.

Deux songes !

DERVINCOURT.

Et un récit ?

DORINVAL.

Trois récits ! un au commencement, l'autre au milieu, le troisième et dernier à la fin.

DERVINCOURT.

Mon cher ami, il faut que vous me fassiez un plaisir.

DORINVAL.

Lequel ?

DERVINCOURT.

Lisez-nous un de vos deux songes ou un de vos trois récits, à votre choix.

DORINVAL.

Il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable : je vous déclamerai le récit de la fin.

DERVINCOURT.

On n'est pas plus complaisant! Je prie la société de vouloir bien faire silence. Monsieur Dorinval va nous dire le troisième et dernier récit d'une tragédie qui sera prochainement représentée à l'Odéon, et qui doit le faire entrer dans les *droits réunis*.

— Tout bien considéré, dit Dorinval en dénouant les faveurs roses de son manuscrit, il vaut mieux que je vous lise la grande scène du quatrième acte entre Zéliskar et Pizarre; on y apercevra plus facilement le jeu des passions et le caractère des deux principaux personnages. Voici, en deux mots, le sujet de cette tragédie que j'ai intitulée *Zéliskar :*

Zuma, veuve d'un Inca, dépossédée de ses États par Pizarre, s'est retirée dans une grotte au fond des forêts, avec sa fille Azélie et Zéliskar, jeune Espagnol qu'elle a sauvé des flots. Zéliskar et Azélie s'adorent, on va les marier; lorsque survient Pizarre, fils du conquérant du Pérou, jeté par la tempête sur les bords qu'habite Zuma. Pizarre, d'après les ordres de son père, s'est mis à la recherche d'un frère qu'il a perdu. Voir Azélie, l'aimer, vouloir l'épouser, tout cela est pour le bouillant Pizarre l'affaire d'un moment. Mais Zéliskar n'est pas homme à se laisser ravir sa fiancée : Pizarre est à la tête d'une troupe d'Espagnols armés du tonnerre; Zéliskar appelle les Péruviens cachés dans la forêt à la défense de leurs foyers. Zéliskar, cependant, et Pizarre sont frères. Vous comprenez toutes les péripéties que cette situation en-

traîne lorsque les deux rivaux connaissent ce fatal secret. Je les prends à l'instant le plus pathétique, au moment où, après avoir été sur le point de s'égorger, ils se réconcilient.

La scène se passe sur les bords de la mer.

Je ne réciterai de cette scène que la fin, c'est-à-dire le moment où les deux frères se reconnaissent.

ZÉLISKAR, faisant de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.

Laisse-moi...

PIZARRE, la dégageant de ses mains et la jetant loin de lui.

Cruel! qu'oses-tu faire?
Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frere?

ZÉLISKAR.

De mon frère! Ah! ce nom pour moi plein de douceur,
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

PIZARRE.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flamme?
Nature, ah! je sens trop à mes émotions
Que tes droits sont plus forts que ceux des passions!
Remplace un sentiment que je te sacrifie,
Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie,
Un frère!... Oui, je me rends, mais sans vouloir penser
Que jamais tant d'erreurs se puissent effacer.
Quoi! tes regards sur moi s'arrêtent sans colère?

Tu presses de tes mains cette main meurtrière
Qui cent fois, si le ciel n'eût trompé mon dessein,
Prête à t'assassiner...

ZÉLISKAR.

Jette-toi dans mon sein !
Embrassons-nous, mon frère, oublions tant d'alarmes ;
Que ton crime et nos maux se perdent dans nos larmes!

PIZARRE.

Ils seront réparés. Je cours dans ces forêts
Donner de toutes parts le signal de la paix.
Toi, cherche ici Zuma, désarme sa colère;
Ce cœur qui se déchire enfin pourra lui plaire;
L'ombre de son époux, satisfaite à ce prix,
Perdra la soif d'un sang qui m'attache à son fils.

La scène était terminée ; Dorinval s'assit, au milieu des applaudissements.

— Que cette fin est touchante! s'écriait Dervincourt; de douces larmes inondent mon visage.

— Girodet n'est pas plus attendrissant, reprenait Florville.

Une demoiselle maigre essuyait les pleurs qui mouillaient ses yeux. Moi-même, je l'avoue, j'étais ému, et je ne rougis pas de mon émotion. Il m'a été donné de relire plus tard cette tragédie, que les intrigues des rivaux de Dorinval firent refuser à l'Odéon, et qu'il livra à l'impression. Elle me fit autant d'effet à la lecture qu'à l'audition. Je crois qu'il est difficile de trouver un échantil-

lon plus complet de la poésie de l'époque, que cette réconciliation entre deux frères ennemis.

Cependant la société tout entière manifestait le désir de connaître le dénoûment de cette tragédie. Que devenaient Zéliskar et Azélie? c'est ce que tout le monde brûlait de savoir. Interprète du vœu unanime de ses invités, Dervincourt, après l'avoir épongé lui-même avec son mouchoir, pria Dorinval de nous lire la dernière scène.

Le poëte reprit donc :

— Vous vous souvenez que Zéliskar sort pour avertir Zuma que la réconciliation est complète entre lui et son frère.

Malheureusement Zéliskar n'a pu rencontrer sa belle-mère, qui, du haut d'un rocher, perce le sein de Pizarre d'une flèche empoisonnée.

SCÈNE DERNIÈRE.

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PÉRUVIENS, ESPAGNOLS.

PIZARRE.

Mère cruelle, approche et connais ton erreur !
Le ciel, dont mes forfaits ont lassé l'indulgence,
Sur mon lent repentir a porté sa vengeance.
Je fléchis sous sa loi. Le murmure et l'orgueil
N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
S'il eût sauvé mes jours (c'est le ciel que j'atteste),
J'allais à ton repos en employer le reste.

Vaincu par la nature et de l'amour vainqueur,
Je volais dans tes bras quand tu perças mon cœur.
Zéliskar, c'est à toi d'adoucir ma misère:
Viens à ses yeux encor, viens reconnaître un frère.

ZUMA.

Dieu! son frère?...

PIZARRE.

Oui, lui-même... oui, le chef de ces lieux
Dans un jour de terreur, l'éloigna de nos yeux.

ZUMA, à Zéliskar.

Ah! de quels yeux, mon fils, dois-tu revoir ta mère!

PIZARRE, à Zéliskar.

Pardonne-lui les coups dont va mourir ton frère.

A sa suite.

Vous qui serviez ma rage et voyez mon trépas,
Espagnols, loin d'ici précipitez vos pas;
Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces asiles;
Le ciel y veut des cœurs innocents et tranquilles.

A Zéliskar.

Toi, près de ces objets si bienfaisants, si chers,
Coule des jours heureux au fond de ces déserts,
Ne les quitte jamais. C'est là que la nature
Ose élever encore une voix libre et pure,
Et de ses premiers traits conservant la candeur,
Aux limites du monde a placé le bonheur.
J'expire, heureux du moins dans le sort qui m'opprime,
Que mon dernier soupir ne soit pas pour le crime.

Il tombe.

Dorinval retomba accablé sur son fauteuil, au milieu des applaudissements de la salle entière. « Que d'âme! criait-on de toutes parts; j'en frissonne encore; il m'a semblé entendre Talma. » Le plus ardent de tous était sans contredit Florville, qui allait gesticulant et criant de groupe en groupe : — Voilà le vrai style de la tragédie! ces vers m'ont rappelé la peinture de Girodet.

Cependant Dorinval semblait anéanti sur sa chaise, on entendait le souffle inégal et précipité de sa respiration. La bonne accourait tenant un verre sur le plateau : au bruit de la sonnette violemment ébranlée du dehors, elle tressaillit et laissa tomber l'eau sur la nuque du malheureux tragique.

Il bondit sur sa chaise en poussant un cri de colère et de désespoir, emprunté aux plus terribles situations de son répertoire. Pendant qu'on était allé chercher des serviettes pour sécher le poëte, et qu'en attendant on l'étanchait avec le mouchoir des gens dévoués de la société, un nouveau personnage avait fait son entrée dans le salon.

C'était la célèbre madame Malvina de la Jollifière, auteur d'une foule de poésies fugitives et inédites qu'elle récitait dans les salons. C'était la dixième Muse de son temps.

Malvina et Dorinval avaient été en concurrence auprès d'un éditeur de la Galerie de bois : l'une pour un volume de vers, l'autre pour une tragédie. L'éditeur avait refusé le volume de vers et imprimé la tragédie, résultat que la Muse éconduite attribuait aux odieuses menées de Dorinval; de là, entre ces deux beaux génies, une de

ces luttes tantôt sourdes, tantôt éclatantes, qui ne peuvent finir que par la mort de l'un des rivaux.

En arrivant, le premier objet qui s'offrit à la vue de Malvina fut Dorinval dans la fatale situation dans laquelle l'aspersion qu'il venait de recevoir l'avait jeté. Il se hâta de déclarer qu'il était parfaitement sec et que toute serviette devenait superflue; il ramena en même temps les boucles de ses cheveux couchées sur son crâne comme les épis après l'orage, et vint se camper devant la cheminée, le coude appuyé sur le marbre. Malvina poussait des éclats de rire dans un coin, où plusieurs personnes chuchotaient autour d'elle. On lui racontait la mésaventure. Dorinval n'en faisait pas moins bonne contenance, et paraissait complétement indifférent aux rires et aux regards triomphants et moqueurs que de temps en temps Malvina lançait à son ancien concurrent.

Malvina était coiffée d'un turban en gaze ponceau surmonté d'une toufte de plumes jaunes; une robe de gaze blanche, avec une sous-jupe en satin rose tendre, enveloppait son corps, qui pouvait bien avoir un ou deux mètres de circonférence; des bracelets de corail ornaient ses gros bras, des pendants de corail se balançaient à ses oreilles, une ceinture nouée par derrière serrait sa taille. Malvina avait eu de beaux yeux noirs, mais ils disparaissaient pour le moment sous l'abondance des tissus adipeux qui composaient ses joues; quarante printemps formaient son âge, mais son embonpoint et la couperose déjà attachée à son tissu cutané lui en auraient fait donner aisément cinquante. Dorinval,

quand il voulait l'humilier et se venger de ses persécutions, s'approchait d'elle et l'invitait pour la prochaine valse. Malvina était furieuse d'être obligée non-seulement de refuser, mais encore de faire suivre son refus d'un remercîment plein de grâce et de politesse.

Je causais depuis deux minutes avec Dervincourt, qui me demandait comment j'avais trouvé le récit final de Dorinval, lorsque la bonne, s'approchant sur la pointe du pied, lui dit à voix basse :

— Monsieur...

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

— C'est-y le temps d'apporter le gâteau de Savoie et de servir le sirop d'orgeat?

— On vous le dira quand il en sera temps; ne vous inquiétez pas de ça. Retournez à votre cuisine.

— J'y vais. Ah! j'oubliais de vous dire...

— Quoi donc?

— Qu'il y a là quelqu'un qui vous demande dans l'antichambre.

— Et qui est donc ce quelqu'un?

— Un monsieur qui m'a dit qu'il s'appelait Nichon.

— Nichon! et vous lui faites faire antichambre!... Décidément vous n'êtes bonne à rien. Ce cher Nichon, je cours le chercher!

— Encore une bonne tête, allez, notr' bourgeois.

Nichon complétait le personnel des invités de Dervincourt. On n'attendait plus que lui. C'était un petit homme de quarante-cinq ans environ, maigre, pâle, l'air mala-

dif et timide. Il était neveu du chef de bureau de l'amphitryon.

DERVINCOURT.

Je suis vraiment désolé, mon cher monsieur Nichon, qu'on vous ait fait attendre si longtemps.

NICHON.

Le malheur n'est pas grand ; ma bonne m'en fait bien d'autres !

DERVINCOURT.

Et cette santé ?

NICHON.

Toujours la même chose ; voyez comme je tousse.

DERVINCOURT.

Oh ! ce n'est rien, j'ai toussé comme ça pendant longtemps, et je me suis guéri avec de la réglisse. Je suis fâché que vous ne soyez pas venu plus tôt, vous auriez entendu un délicieux *Hoc erat* de Florville, mais nous le lui ferons redire.

FLORVILLE.

A condition que vous nous ferez entendre une seconde fois votre charmant couplet à Iris.

Ces messieurs se rapprochent du côté des dames. Malvina est le centre du groupe et tient le dé de la conversation.

MALVINA.

Je vous ai aperçu l'autre jour à *Lycanor et Zéleuxie,* mon cher Dervincourt, et vous vous êtes bien gardé de me rien dire.

DERVINCOURT.

Comment, belle dame! c'est que je n'ai pas eu le bonheur de vous voir; mais que dites-vous de cette tragédie?

MALVINA.

Je déteste la tragédie, vous le savez, c'est le plus insipide de tous les genres (regard à Dorinval). Après Racine et Corneille, comment aborder la tragédie? Ceux qui l'osent mériteraient d'être mis aux Petites-Maisons... (nouveau regard à Dorinval); et puis je n'aime pas Talma: il est trop laid, trop petit; parlez-moi de Larive, voilà un bel homme! Or comment jouer la tragédie si on n'est pas bel homme? Mais laissons là cette ennuyeuse tragédie (troisième regard à Dorinval), et parlons un peu de vos travaux. Y a-t-il longtemps que vous n'avez rien produit, monsieur Nichon?

NICHON.

Et vous, belle dame?

MALVINA.

Toujours la plus grande paresseuse que vous ayez vue.

NICHON.

Ce n'est pas ce que l'on dit.

MALVINA.

Ah! on vous a parlé d'une petite bluette...

NICHON.

Précisément, et nous espérons que vous voudrez nous la dire.

TOUS.

Oh! oui, nous vous en prions!

MALVINA.

Puisque vous le voulez, écoutez-moi.

Ah! que je fuis du bal le prestige enchanteur!
Pourquoi? — Comment, voilà bientôt trois nuits entières
Que le sommeil sur tes paupières
N'a versé sa douce liqueur!
Ménage ton printemps, tu n'en auras pas d'autre.
Couche-toi, je t'en prie, et ferme tes rideaux:
Si ce n'est point pour ton repos,
Que ce soit au moins pour le nôtre.

DERVINCOURT.

Ah! vous appelez cela une bluette?

MALVINA.

Mon Dieu, oui! une simple ébauche.

NICHON.

Dites plutôt un tableau complet.

MALVINA.

Nichon, je ne vous tiens pas quitte ; mais avant, je veux absolument entendre le couplet à Iris de notre amphitryon, ces dames m'ont assuré que c'était quelque chose de ravissant.

DERVINCOURT.

Je m'empresse de vous obéir, belle dame.

Flore, vraiment, n'est pas plus belle ;
De fleurs elle a paré son front.
A ma vue, hélas! la cruelle
S'enfuit au delà du vallon.

NICHON.

Fugit ad salices...

FLORVILLE.

Et se cupit ante videri.

DERVINCOURT.

Je veux, pour la beauté que j'aime,
Quand du jour viendra le déclin,
Tresser un noble diadème
De roses et de tamarin.

Dans le plus charmant des sourires,
Tu joins la grâce à la bonté:
Naïve Iris, c'est la gaieté
Qui consolide les empires.

MALVINA.

Cher frère en Apollon, votre couplet est tout bonnement adorable; je suis sûre que si vous l'envoyiez au *Mercure de France*, ou à l'*Almanach des Muses*, il l'insérerait immédiatement. A votre tour, Nichon, à votre tour.

NICHON.

Je n'ai rien à vous refuser, belle dame. (Il commence par tousser deux ou trois fois, puis d'une voix qu'il essaye de rendre tonnante, mais qui ne parvient pas à s'élever au-dessus du fausset le plus aigre, il déclame les couplets suivants:)

J'aime le vin et la bouteille,
J'aime les chants et la gaieté,
J'aime aussi le jus de la treille
Qui change l'hiver en été.

(Il s'arrête un instant pour tousser.)

J'ai vu Mondor en brillant équipage.
Semant partout de l'or et des rubis.
Est-il heureux? Point ne le crois; je gage
Qu'auprès de lui siégent les noirs soucis.

FLORVILLE.

Post equitem sedet atra cura.

MALVINA.

Plein d'entrain !

(Nichon s'arrête pour reprendre haleine.)

Amis, fêtons, aimons la gloire ;
Buvons, sablons le vin clairet !
On n'a jamais vécu sans boire :
Enterrons-nous au cabaret.

MALVINA.

Du Panard tout pur !

FLORVILLE.

Pur comme Girodet !

Nichon retombe affaissé sur sa chaise, et essuie avec son mouchoir la sueur qui perle sur son front.

La bonne entra en ce moment, un plateau dans les deux mains, et criant comme si elle avait été dans la rue : — Qui veut de l'orgeat ? voilà de l'orgeat !

C'est Dervincourt qui s'était chargé galamment de faire les honneurs du gâteau de Savoie aux dames. Quant aux messieurs, je m'aperçus qu'on les négligeait fort. L'assiette de Tantale passa sous mes yeux trois ou quatre fois, et jamais je ne fus assez heureux pour mettre la

main sur l'objet de mes violents désirs ; car, je dois le dire, j'avais dîné en l'air pour me rendre plus tôt à l'invitation de monsieur Dervincourt, et je commençais à avoir faim.

Jusqu'alors, assis tranquillement dans mon coin comme il convient à un jeune homme modeste et bien élevé, je m'étais livré à mes observations et à l'audition des divers morceaux que je viens de transcrire ; le temps ne m'avait donc point paru excessivement long ; mais lorsque la vue du gâteau de Savoie eut ravivé en moi l'ardeur d'un appétit endormi, je commençai à désirer la fin de cette soirée. Je n'osais pas partir le premier, de peur de m'attirer l'animadversion de monsieur Dervincourt, et pourtant j'aurais bien voulu trouver un moyen de m'esquiver. Malheureusement les invités n'étaient pas assez nombreux pour me permettre de fuir sans être vu. Je me résignai donc à rester paisiblement à mon poste.

Je me disais pour me consoler que sans doute la société ne tarderait pas à se séparer : il n'y a plus de vers à réciter, chacun a dit les siens; plus de tranches de gâteau de Savoie à manger, chacun a eu la sienne, excepté moi, hélas ! Évidemment la soirée touche à sa fin.

Comme je me livrais à cette flatteuse espérance, je vis la bonne qui apportait de la cuisine une immense boîte qu'on plaça au milieu du salon. De cette boîte, il sortit une immense harpe.

Dervincourt s'avança vers la grosse dame dont j'ai déjà parlé, et, la prenant par la main, il la conduisit sur une chaise préparée pour la recevoir à côté de la harpe.

Quand je parle de chaise, c'est tabouret qu'il aurait fallu dire. Les préludes de l'instrument harmonieux se firent entendre. Tout le monde regagna sa place, le silence s'établit, et nous entrâmes en plein dans l'intermède musical.

Pour le coup, je crus en être quitte.

Une heure du matin venait de sonner à la pendule. Pour cette époque, c'était une heure indue. Les soirées bourgeoises se prolongeaient rarement au delà de minuit.

Deux romances, un grand air, trois duos et un air varié, en voilà bien assez, j'imagine, pour satisfaire les mélomanes les plus forcenés. En effet, Dervincourt, après les grandes variations, revint pour reconduire avec le même cérémonial la virtuose à sa place. La bonne rentra et remporta la harpe. Tout était donc terminé.

Mettant cette fois toute fausse honte de côté, je me dirigeai du côté de la porte. Comme j'allais l'ouvrir, je sentis quelqu'un qui me retenait par le bras : je me retournai, c'était Dervincourt.

— Où allez-vous donc?

— Je crois, répondis-je, que j'ai oublié mon chapeau dans la pièce voisine, et j'allais le chercher.

— Votre chapeau?

— Lui-même.

— Vous l'avez à la main. Vous êtes distrait comme un poëte. Retournez à votre place, tout n'est pas fini.

— Il y a encore quelque chose ?

— Parbleu !

— Quoi donc ?

— Une surprise. Vous allez voir.

Je regagnai lentement ma chaise, n'ayant plus même assez de force pour chercher à deviner en quoi pouvait consister la surprise que nous ménageait Dervincourt, lorsqu'il présenta à la société un invité qui venait d'arriver à l'instant même.

— Messieurs et mesdames, ou plutôt mesdames et messieurs, s'écria-t-il, la poésie et la musique se sont partagé nos courts instants; nous avons fêté tour à tour Apollon, Melpomène et Euterpe. Terpsichore aurait le droit de se plaindre d'être oubliée ; voici mon ami Niboyet qui a bien voulu quitter la soirée du chef de division pour venir nous danser la gavotte.

On parlait beaucoup de cette danse, et je ne l'avais pas encore vue ; mais j'avoue qu'en ce moment je me serais fort bien passé de la voir. Impossible, cependant, de se soustraire à cette obligation.

L'ami Niboyet, en habit à queue de morue, en culottes courtes, en fins escarpins, s'avança au milieu du salon, juste à la place où se trouvait tout à l'heure la harpe. Il commença par battre deux ou trois entrechats pour se faire la jambe; à chacun de ses mouvements on voyait sauter sur son ventre, dont la pointe naissante se dessinait déjà à l'horizon, deux énormes noix d'Amérique qui lui servaient de breloques.

Dervincourt prit une guitare et accompagna le danseur.

Vous n'attendez probablement pas de moi que je vous

donne une description exacte de la gavotte? Qui ne connaît pas cette danse, entrée à la suite de nos armées dans toutes les capitales de l'Europe, que nous avons dansée à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Madrid, à Stuttgard, à Varsovie, à Naples, à Moscou!

J'ai moi-même plus tard appris la gavotte, et j'ose dire que cette danse n'a pas peu contribué aux faibles succès que j'ai obtenus dans le monde.

Au bout de dix minutes, la gavotte fut terminée; le danseur se rafraîchit pendant quelques instants avec son mouchoir, en guise d'éventail; et, après avoir essuyé son front ruisselant de sueur, il partit tout de suite pour se rendre dans une autre maison où on l'attendait avec impatience.

A cette époque, on accordait à la danse autant d'importance qu'à la poésie et à la musique. On voyait des amateurs aller de salon en salon, pour y danser la *gavotte* ou l'*anglaise*, comme on voit aujourd'hui des virtuoses chanter trois ou quatre fois la même romance dans la même soirée et dans des maisons différentes.

Nous sortîmes de chez Dervincourt, et je pus enfin prendre le chemin du logis; les invités s'étaient dispersés dans diverses directions. A quelques pas de moi seulement cheminait la jeune demoiselle maigre et osseuse que j'avais remarquée en arrivant. Elle donnait le bras à son brave homme de père.

— Eh bien, ma fille, t'es-tu bien amusée pour ta première entrée dans le monde?

— Pas tant que chez ma tante Gorenflot; on n'a pas joué aux jeux innocents!

— Ah! c'est que nous étions aujourd'hui dans une soirée littéraire.

— Eh bien, je préfère les autres soirées. A propos, papa, reprit la demoiselle, savez-vous ce que c'est qu'un *Hoc erat?*

Le papa réfléchit pendant quelques instants.

— Nous le demanderons à ta mère; ç'a été une femme du monde en son temps, elle doit le savoir.

CHAPITRE VIII

Et moi aussi je suis tragique. — Cornélie. — Les visites de rigueur. — L'examinateur du Théâtre-Français. — Le coude de Népomucène. — Monsieur de Laporte, souffleur ordinaire du roi.—Mademoiselle Raucourt.— Deux dames au masculin. — La couleur locale. — Lekain et mademoiselle Clairon. — Vanhove. — Le tragique et le tailleur. — La cuirasse d'Horace. — La tabatière d'un vieux Romain. — La particule de rigueur. — Monsieur de Larive. — Nourrice et confidente. — Mademoiselle Suin. — Les chats de la tradition. — Faites des bonnets. — Le *Vis comica.* — *Cornélie*, comédie de mœurs. — *Cosroès* succombe avant d'avoir vu le jour. — Ce qu'un vieux souffleur a fait perdre à la littérature française.

Je revis souvent Dervincourt; et comme la tragédie est essentiellement contagieuse, je me sentis peu à peu devenir tragique à son contact.

J'avais renoncé, d'après les conseils du chef des gardes, à jouer la tragédie. Grâce à Dervincourt, il me prit un désir immense d'en composer une. Tout le monde faisait alors sa petite tragédie. J'agis comme tout le monde, et j'accouchai d'une *Cornélie.*

L'usage était alors que les auteurs qui voulaient présenter une pièce au Théâtre-Français fissent une visite à chacun des sociétaires des deux sexes. Je me soumis à cette formalité. Le chevalier m'avait donné un mot

pour mademoiselle Raucourt; mais je devais me présenter à tous les autres, réduit à mes propres forces.

Il fallut commencer par le commencement, c'est-à-dire par déposer mon manuscrit chez l'examinateur du Théâtre-Français.

Il s'appelait monsieur de Laporte, et demeurait au sixième étage d'une vieille et sale maison de la rue des Boucheries Saint-Germain.

Il n'y avait pas de cordon de sonnette à la porte de l'appartement. Je fus obligé de frapper avec mon poing.

On fut longtemps à me répondre. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que j'entendis des pas lents et traînants se diriger de mon côté.

Enfin la porte s'entr'ouvrit, et je vis un petit vieillard grêlé, ridé, ratatiné, montrer le bout de son crâne pelé.

— Qui demandez-vous? me dit-il d'une voix cassée.

— Monsieur de Laporte, examinateur du Théâtre-Français.

— C'est moi. Que lui voulez-vous?

— Lui remettre un manuscrit.

— Donnez.

Je tirai mon rouleau de ma poche, et je le remis au vieillard, en lui demandant quel jour il voulait bien me fixer pour venir chercher la réponse.

— Vous êtes pressé?

— Non, sans doute, repris-je. Pourtant, je désirerais savoir...

— Repassez dans huit jours.

Le petit homme retira sa tête de marionnette, et me ferma sa porte au nez.

Le soir même, je me pressais avec la foule autour du bureau de location du Théâtre-Français, luttant pour conquérir un billet de parterre pour la première représentation d'une tragédie de M. Arnault, *Oscar*, dans laquelle Talma devait remplir le rôle principal. J'étais avec mon ami Népomucène, et nous avions été assez heureux pour arriver des premiers auprès du buraliste. Sortis de la bagarre, nous nous amusions du haut du trottoir à regarder les efforts de nos rivaux, lorsque Népomucène me donna un coup de coude, et se recula pour livrer passage à un vieillard vêtu d'un habit de velours mordoré, coiffé d'une perruque à bourse, et marchant sur la pointe du pied de peur de salir ses souliers cirés à l'œuf et ornés chacun d'une énorme boucle d'argent.

— Il me semble, dis-je à mon ami, que je connais ce vieillard ; où donc l'ai-je vu?

— Dans un trou, me répondit-il, car ce petit homme n'est autre que le souffleur ordinaire du Théâtre-Français, le célèbre de Laporte.

— Celui qui examine les pièces?

— Précisément.

— Quel rapport peut-il y avoir entre les fonctions de souffleur et celles de juge littéraire?

— Aucun, en apparence. Mais de Laporte n'est pas un souffleur ordinaire : quand on a eu l'honneur de souffler Lekain, on sort de la ligne ordinaire. Ce grand ac-

teur avait pris pour confident l'homme utile et modeste qui réparait la défaillance de sa mémoire, et qui lui soufflait juste au moment décisif une réplique absente. Laporte s'est formé à l'école de Lekain, et est le dépositaire de toutes les idées, de toutes les traditions du Roscius du dix-huitième siècle. Il a entendu monsieur de Voltaire développer ses théories sur l'art difficile de la tragédie : aussi, les acteurs et les auteurs s'empressent-ils de le consulter aux répétitions. Son opinion sur le succès d'une pièce nouvelle se réalise presque toujours. Il a pour lui l'habitude et l'expérience. Aussi, le comité du théâtre a-t-il fini par lui confier l'examen des pièces pour lesquelles on demande une lecture : tâche délicate dont il s'acquitte, du reste, avec beaucoup de zèle et d'impartialité.

Je regrettai vivement alors de n'avoir pas salué mon juge jusqu'à terre; il m'aura reconnu peut-être, et il me taxera d'impolitesse et de grossièreté. Cette crainte m'occupait encore le lendemain, lorsque je me mis en route pour faire mes visites aux comédiens.

Je me dirigeai d'abord vers le logis de mademoiselle Raucourt, qui demeurait alors rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme.

Je sonnai en tremblant à une grande porte, et un domestique vêtu d'une livrée jaune à passementerie coquelicot vint m'ouvrir.

— Mademoiselle Raucourt est-elle visible?

— Non, monsieur, me répondit brusquement le laquais.

— Remettez-lui cette lettre; j'aurai l'honneur de revenir la voir demain.

Comme je redescendais lentement l'escalier, j'entendis une voix qui me criait : « Monsieur ! monsieur ! » C'était le domestique de mademoiselle Raucourt.

— Madame a dit qu'elle recevrait monsieur ; j'ai l'ordre de l'annoncer.

En trois sauts j'eus remonté mon étage, et en trois minutes je me trouvai en présence de la grande prêtresse de Melpomène.

Mademoiselle Raucourt portait une robe de chambre en molleton, des pantalons à pied également en molleton, et un bonnet de coton incliné sur l'oreille.

On venait de servir le déjeuner, et elle était assise à table entre une jeune fille fort jolie et un petit garçon.

— Prendras-tu du chocolat ou du café au lait ce matin? demanda mademoiselle Raucourt à sa voisine.

— Du chocolat, *mon cher ami ;* le café au lait me fait mal.

— Et toi, mon petit, veux-tu encore du beurre ?

— Merci, papa, j'en ai assez.

Ce costume, ces habitudes masculines me donnèrent la clef de bien des propos que j'entendais circuler au sujet des mœurs de mademoiselle Raucourt. Elle m'accueillit du reste avec bonté, et m'invita à lui laisser le manuscrit de ma tragédie.

Je n'en avais point sur moi, et je lui promis de venir moi-même lui en apporter un. Je me gardai bien d'en rien faire, et je ne remis plus les pieds chez mademoi-

selle Raucourt. Évidemment elle n'avait rien des qualités nécessaires pour représenter la chaste héroïne de ma tragédie.

Sapho ne devait rien comprendre au rôle de Cornélie.

Vers 1760, Lekain et mademoiselle Clairon avaient opéré une révolution dans le costume, révolution incomplète dans son principe et dans son application. Le costume de cour des héros de Racine et de Corneille avait fait place à un habillement de fantaisie qui choquait pour le moins autant la couleur locale et la vérité historique.

Ces costumes de fantaisie coûtaient fort cher; ils devaient être faits en étoffes magnifiques, velours, satin, brocart, damas, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus riche. C'était l'époque des garde-robes. Tous les acteurs se ruinaient en costumes.

Talma, suivant l'impulsion de David, venait de compléter la révolution commencée par Lekain et mademoiselle Clairon, et d'inaugurer définitivement le règne de la couleur locale au second Théâtre-Français.

Les comédiens du Théâtre-Français nº 1 s'étaient piqués d'honneur, et ne voulaient pas rester en arrière de leurs rivaux dans l'importante question du costume.

Vanhove jouait alors les rois; j'avais besoin de sa protection comme de celle de tous ses confrères : je lui fis donc une visite en sortant de chez mademoiselle Raucourt.

Je fus accueilli par lui avec une bonté toute paternelle.

Vanhove essayait, lorsque j'entrai dans son cabinet,

une cuirasse en velours vert parsemée d'écailles d'or, et ornée sur le devant, en guise de plastron, d'un trophée formé de deux canons en croix sur un tambour, entre deux faisceaux de fusils.

— J'espère, monsieur Vanhove, disait le tailleur, que cette cuirasse vous va à merveille, et que j'ai parfaitement saisi vos intentions?

— Vous avez cependant, répondait Vanhove, oublié deux choses.

— Lesquelles?

— Une poche à droite pour mettre mon mouchoir.

— C'est vrai...

— Et une poche à gauche pour ma tabatière.

— Vous avez raison.

Et le tailleur partit pour aller mettre des poches à la cuirasse du vieil Horace, de Mithridate ou d'Agamemnon, car elle servait indifféremment à tous les rôles militaires de Vanhove.

Il me restait à rendre mes devoirs à monsieur Larive ou plutôt monsieur de Larive, comme il se faisait appeler. Malheur à qui eût oublié de lui donner la particule!

Monsieur de Larive avait jugé à propos, depuis deux ou trois ans, de se dérober aux émotions brûlantes de la scène, qui usaient, disait-il, sa vie, et de se retirer un peu, mais pas tout à fait, du Théâtre-Français.

Il donnait quelques représentations de temps en temps, s'il fallait l'en croire, quand le besoin le prenait de répandre l'ardeur dont il était animé, et en réalité lorsque

le théâtre croyait ces représentations utiles à ses intérêts.

Monsieur de Larive faisait encore recette une fois tous les mois, ce qui lui donnait une certaine influence.

Il s'était fait construire au Gros-Caillou un petit hôtel où j'eus l'honneur d'être mis en sa présence.

Il me reçut dans sa chambre à coucher, au milieu de laquelle était dressé son lit, sous un dais en forme de tente.

— Cornélie! me dit-il quand je lui eus dit le sujet de ma tragédie, magnifique sujet; mais j'aime mieux Gengis-Khan; m'avez-vous vu dans cette pièce? Tenez, voilà mon portrait dans ce rôle.

Il me montra successivement son portrait dans le rôle de Bayard, de Tancrède, de Spartacus, d'Hormisdas, de Cosroès, d'Antipater, de Pompée, et d'une foule d'autres personnages non moins héroïques, auxquels il avait bien voulu faire l'honneur de les représenter sur la scène du Théâtre-Français.

Monsieur de Larive ne se contentait pas de jouer des tragédies, il en faisait. *Pyrame et Thisbé* étaient là pour témoigner de son savoir-faire en ce genre de littérature. Toutes les fois que je parlais des Gracques et de Cornélie, monsieur de Larive me répondait par Pyrame et par Thisbé; il daigna me réciter diverses tirades de cette magnifique tragédie. Je crus devoir, par politesse, l'écouter avec une attention soutenue.

— Monsieur, me dit-il, je vois que vous êtes connaisseur, et je voudrais bien pouvoir vous donner quelques

conseils sur votre tragédie, mais le temps me manque pour cela. Je vous engage cependant à aller voir de ma part mademoiselle Suin. C'est une femme pleine de sens, et dont la conversation vous sera extrêmement profitable.

Monsieur de Larive me reconduisit jusqu'au seuil de son appartement, et voulut à toute force me fourrer un exemplaire de *Pyrame et Thisbé* dans la poche.

J'acceptai cette politesse, et me confondis en remercîments, après quoi je lui tirai ma révérence et sortis.

Vous me demanderez sans doute maintenant ce que c'était que cette demoiselle Suin, dont monsieur de Larive m'avait recommandé la conversation.

Charlotte-Denise-Adélaïde Suin remplissait depuis quinze ou vingt ans, au Théâtre-Français, l'emploi de nourrice et de confidente dans la tragédie. Quelquefois, mais rarement, elle se permettait une légère excursion dans la comédie. C'est tout au plus si, dans sa longue carrière théâtrale, elle a créé trois ou quatre rôles de duègne.

Mademoiselle Suin était née nourrice et confidente. Il était impossible de s'acquitter de cet emploi, plus difficile que le vulgaire ne se l'imagine, avec une telle supériorité. Jamais, au grand jamais, je n'ai vu une pareille Œnone. Elle était, on peut le dire, d'une perfection désespérante. On lui a succédé, mais on ne l'a pas remplacée.

En sa qualité de confidente, mademoiselle Suin aimait à donner des conseils. Aussi accueillait-elle avec bonté

tous les auteurs qui réclamaient l'appui de son expérience.

Elle prit un lorgnon à deux branches pour m'examiner (mademoiselle Suin approchait de la cinquantaine), et sans doute ma physionomie lui parut intéressante, car elle me fit signe de m'asseoir et m'adressa la parole avec bonté.

— Vous avez fait une tragédie?

— Oui, madame.

— Intitulée *Cornélie?*

— Oui, madame.

— Et c'est monsieur de Larive qui vous a adressé à moi?

— Oui, madame.

Mademoiselle Suin s'exprimait avec une extrême volubilité, et je répondis à ces interrogations avec autant de rapidité qu'elle en mit à me les faire.

— Avez-vous votre manuscrit sur vous?

—Non, madame, je l'ai laissé chez moi, ne croyant pas qu'il fût nécessaire...

— Un auteur doit toujours avoir son manuscrit dans sa poche, on ne sait pas ce qui peut arriver. Aujourd'hui, par exemple, j'aurais entendu volontiers une tirade de votre tragédie.

— Qu'à cela ne tienne, je puis...

— Réciter de mémoire! cela ne vaut rien. Il faut voir l'auteur le manuscrit à la main. Envoyez-moi le vôtre demain, je le lirai avec attention. Vous arrivez dans un

bon moment, monsieur; l'art périclite, nous avons besoin de jeunes gens.

Je quittai mademoiselle Suin et je rentrai chez moi assez satisfait du résultat de mes courses. J'avais vu le premier rôle, le roi et la confidente qui devaient jouer dans ma tragédie. Résolu de ne point donner mon rôle de Cornélie à mademoiselle Raucourt, je jetai les yeux sur mademoiselle Desgarcins, lorsque j'appris le soir même qu'elle renonçait au théâtre. Je cherchai parmi les actrices du Théâtre-Français celle qui conviendrait le mieux à mon personnage.

Cependant mon sort était entre les mains du confident des traditions de Lekain : un mot de de Laporte, et mes espérances s'évanouissaient comme une légère fumée. Ce ne fut pas sans trembler que je vis arriver le jour fatal qui devait décider de mon avenir.

Mon cœur battait lorsque je frappai à la porte de mon juge. Il vint m'ouvrir lui-même, comme la première fois, et me fit entrer chez lui.

Au bout d'un couloir étroit et obscur, nous nous trouvâmes dans l'unique pièce qui composait le logement du souffleur de la Comédie-Française. Il avait pour tous meubles un lit de sangle, deux étagères de planches soutenant les œuvres complètes de monsieur de Voltaire, une table servant à la fois à manger et à écrire, et un buste de Lekain sur la cheminée.

Cette chambre exhalait un parfum dont une demi-douzaine de chats étendus les uns sur la table, les autres sur le lit, me fit bientôt deviner l'origine.

— Vous êtes l'auteur d'une tragédie en cinq actes et en vers intitulée *Cornélie?* me dit le souffleur en me faisant signe de m'asseoir sur une chaise délabrée.

— Oui, monsieur, répondis-je en tremblant.

— J'ai lu votre manuscrit avec tout le soin qu'il mérite.

— Eh bien?

— Je vous le rends.

En effet il me remit entre les mains un rouleau de papier.

— Vous ne le jugez donc pas digne d'une lecture?

— Jeune homme, me dit-il, ne seriez-vous point perruquier, par hasard?

— Non.

— Tant pis!

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que je vous aurais dit comme feu monsieur de Voltaire : « Faites des perruques, faites des perruques! » Mais vous avez probablement un état, jeune homme?

— Sans doute, monsieur.

— Lequel?

— Je suis bonnetier.

— Eh bien, faites des bonnets, faites des bonnets!

Voyant ma contenance piteuse, mon juge finit cependant par s'humaniser. Il me dit qu'il y avait bien çà et là dans ma pièce quelques traits de génie, mais que cela ne suffisait pas à une tragédie. Vous manquez absolument de *vis tragica*, mais je ne vous crois pas entièrement

dépourvu de *vis comica*. Essayez-vous dans la comédie de mœurs, la façon dont vous avez compris le caractère de Cornélie me fait croire que vous pourrez réussir dans ce genre.

Je remerciai le souffleur de ses conseils paternels, et je pris le chemin du logis dans un état profond d'abattement et de désespoir. Je me voyais exilé définitivement de la carrière des arts que j'aurais aimé à parcourir, et je pris la résolution de m'exécuter. A peine dans ma chambre, j'allumai du feu et je brûlai le manuscrit de *Cornélie*.

Plus tard, je doit l'avouer, je me repentis d'avoir souscrit si facilement à l'arrêt d'un simple souffleur. Peut-être se trompait-il, peut-être aussi une seconde tentative eût-elle été couronnée de succès. J'avais justement un *Cosroès* qui aurait pu relever le théâtre, à demi composé dans ma tête ; il n'en est jamais sorti, et grâce à de Laporte, qui sait si la France n'a pas perdu un chef-d'œuvre !

Il m'est impossible de terminer ce chapitre sans jeter un coup d'œil sur l'orchestre et sur le foyer de la Comédie-Française, où je fus plus tard admis et accueilli avec bienveillance.

J'aime à me reporter par la pensée à ces temps où Talma faisait l'ornement du Théâtre-Français et de la société parisienne ; car Talma, comme tous les comédiens de la vieille roche, était un homme du meilleur ton. Il me semble que j'entre dans le foyer du théâtre, et que j'entends causer Fleury et Saint-Fal, avec leur tête encore

ornée de la poudre de l'ancien régime, avec les deux Baptiste et Saint-Prix coiffés à la Titus. Les deux premiers marchaient toujours avec leurs chapeaux sous le bras, comme les grands seigneurs d'autrefois, dont ils avaient toutes les manières. Mais quel est ce vieillard qui s'approche de madame Thénard, l'ancienne amie de Lekain, et qui lui parle sur ce ton de galanterie familière qui rappelle la conversation des Fronsac et des Lauzun? C'est le marquis de Ximénès, dont les arrêts sont sans appel en matière de littérature dramatique.

Le marquis de Ximénès est le guide suprême des habitués de l'orchestre, qui ne jurent que par lui. Il pousse la critique jusqu'à l'impertinence, et on l'a entendu dire, en plein foyer, à un chef d'emploi dont je veux taire le nom :

« Sais-tu, mon cher, que tu as été détestable ce soir, et que si un autre avait joué comme toi, le parterre lui aurait lancé des pommes cuites! »

Ximénès était le type du grand seigneur débraillé de la Régence. Bien que d'une grande sobriété, il avait toujours l'air entre deux vins. On était fait à ses boutades et on les supportait sans rien dire. Un fait suffira pour donner une idée de l'influence dont jouissait le marquis de Ximénès : il tutoyait tous les acteurs, y compris Talma lui-même.

Son voisin habituel à l'orchestre était un vieillard dont le crâne dénudé laissait voir les lignes d'un des cerveaux les plus heureusement développés qu'on puisse rêver. Son œil plein de douceur et de finesse, quoique un peu

éteint, semblait retrouver tout le feu de la jeunesse en suivant le jeu des acteurs; le rideau tombé, ce regard devenait terne tout à coup, et on eût dit que l'intelligence s'en allait comme une lampe qu'on retire.

Après le second acte, l'employé de l'orchestre venait le prendre par le bras et le conduisait jusque sous le péristyle intérieur, où il le remettait aux mains d'une gouvernante. Si vous eussiez suivi cet homme dans la rue, vous l'auriez vu s'arrêter à toutes les bornes et ramasser les tessons de bouteilles et d'assiettes, dont il remplissait le tablier de son guide. Ils allaient ainsi jusqu'au palais des Quatre-Nations, où le concierge les attendait sur la porte. Il fallait monter soigneusement les débris ramassés dans l'atelier du vieillard, et attendre jusqu'au lendemain matin pour les faire disparaître.

Ce vieillard, c'était Houdon le sculpteur, l'ami de Voltaire, qui avait posé devant lui, de Jean-Jacques Rousseau et de Mirabeau.

Houdon survivait à lui-même; on racontait que depuis vingt ans il ne s'était pas mis dans un lit, il ne dormait plus et passait les nuits sur un fauteuil. Il jouait encore au billard, et c'était à ce jeu seulement et au Théâtre-Français qu'il retrouvait quelques lueurs de son ancienne intelligence.

Geoffroy, le feuilletoniste du *Journal de l'Empire,* plus redouté encore que le marquis de Ximénès, mécontent de tout le monde, désespérait déjà de l'avenir du théâtre et s'écriait : « Il n'y a plus d'acteurs ! »

Mais finissons-en enfin avec mes souvenirs dramati-

ques ; ils n'occupent déjà que trop de place dans ces mémoires. Je hausse vraiment les épaules de pitié quand j'entends parler des théâtres et des acteurs d'aujourd'hui. Qui voit-on dans les foyers de nos théâtres? Quelques vaudevillistes qui viennent faire leur cour, non pas aux actrices, mais au directeur ; deux ou trois actionnaires du théâtre, quelques cinquièmes d'agent de change, et un vieux journaliste endormi dans un coin. Où est le temps où Hofmann, le spirituel Hofmann, venait tous les jours après son dîner, de Passy, à pied, par tous les temps imaginables, pour passer sa soirée au foyer de l'Opéra-Comique !

CHAPITRE IX

Adieux à la bonneterie. — Je retrouve Nicolas Durand. — La réforme du costume. — Pitt et Cobourg. — Un Romain à la Seine. — Rome et Athènes. — Le quadrige de Pasiphaé. — Grecque et cuisinière. — Au revoir, Polyphonte. — Le crédit d'un fournisseur. — Retour à l'elbeuf. — Fin tragique d'une tunique. — *Robert, chef de brigands.* — Le péplum de Talma et le brigand de l'avant-scène droite. — Ce qu'on trouverait en cherchant bien dans le magasin de costumes de l'Odéon. — Le démon de la peinture s'empare de moi. — Une plume contre des pinceaux. — Je me fais rapin. — *Entrée triomphale d'un* nouveau *à l'atelier*, comédie-vaudeville en cinq actes, ornée de couplets.

Un beau jour, mon oncle Baviot trouva le matin, en se levant, une lettre de Népomucène Galuchet, qui le prévenait d'avoir à se munir d'un autre commis, attendu que lui Népomucène, cédant à la vocation qui le poussait irrésistiblement vers les Crispins, s'était engagé dans une troupe de province qu'il allait rejoindre le lendemain.

Je me trouvai donc seul à la boutique. Cette solitude n'était point faite pour augmenter mon goût pour la bonneterie. Avec Népomucène, du moins, nous pouvions échanger quelques mots sur le théâtre en pliant et dépliant nos marchandises ; il ne me restait plus que la conversation de mon oncle, car mon cousin et sa femme

s'étaient établis sur un autre point de Paris; Colombe, la belle servante, nous avait quittés brusquement sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. Mon oncle grognait souvent, le logis était triste, aussi je le fuyais autant que possible. L'oncle Baviot se plaignait de mon peu d'assiduité; mais ma pauvre mère avait rejoint son époux, je ne craignais plus de l'affliger, et les remontrances de mon vieux parent ne produisaient pas grand effet sur moi. Je ne paraissais presque plus dans la boutique et je passais presque toutes mes journées à flâner paresseusement dans Paris.

Depuis qu'il était entré en qualité de rapin dans l'atelier de David, je n'avais pas rencontré mon ami Nicolas, lorsqu'une après-midi je me trouvai face à face avec un individu qui traversait le pont Neuf, entouré d'une foule nombreuse.

Quel changement, grand Dieu! dans son costume. Par-dessus un pantalon collant jaune il portait une tunique bleue, ou jaquette croisant sur les jambes. Un manteau rouge flottait sur ses épaules; ses pieds étaient emprisonnés dans des bottines lacées en forme de cothurne. Une toque à aigrette tricolore lui servait de coiffure.

— Où vas-tu donc, lui dis-je, dans cet accoutrement?

— Je ne vais pas, répondit-il, je me promène.

— Nous sommes donc en carnaval?

— Profane! Apprends que ce que tu appelles un déguisement est le costume des hommes de l'avenir. Re-

nonce, crois-moi, au préjugé du frac et de la lévite, et endosse le péplum.

— Tu appelles cette jaquette, ce pet-en-l'air un péplum !

— Dessiné par David, cela seul suffirait à le rendre classique et à le faire adopter par tout Paris, alors même que Talma et Baptiste cadet ne le porteraient pas.

Pendant que nous causions ainsi, une foule de plus en plus nombreuse se ramassait autour de nous.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? demandait l'un.

— C'est un Turc, répondait l'autre ; tu ne vois pas qu'il a un turban ?

— Je te dis que ce n'est pas un Turc !

— Qu'est-ce donc ?

— Un Autrichien ; je le reconnais à ses bottines.

— A bas l'Autrichien !

— A bas l'agent de *Pitt et Cobourg!*

— A la Seine ! à la Seine !

A cette époque, tous les étrangers étaient des ennemis, et tous les ennemis étaient des agents de Pitt et Cobourg.

On allait nous faire un mauvais parti, lorsque survint heureusement un bataillon commandé par un jeune officier que Nicolas voyait souvent dans l'atelier de David. Nicolas, dans notre détresse, s'adressa à lui :

— Sauvez-nous ! lui cria-t-il ; on nous prend pour des agents de Pitt et Cobourg.

— Ce sont des espions déguisés, reprenait le peuple, il faut les noyer ! A l'eau ! à la Seine !

Le commandant eut beaucoup de peine à faire entendre raison à ces forcenés.

— Si ces gens-là sont des espions, il faut les interroger ; mes soldats vont donc les conduire chez le commissaire, qui les fouillera, et les tiendra à la disposition du gouvernement.

De gré ou de force, les enragés durent se soumettre à ce raisonnement, car le commandant ne leur donna pas le temps de réfléchir. Sur un mot de lui, nous fûmes entourés par un peloton de grenadiers qui nous firent franchir le pont au pas de course, et nous déposèrent chez le commissaire, qui, bientôt au courant de notre mésaventure, envoya chercher un fiacre dans lequel je m'esquivai avec le Romain de David.

Les commencements d'une réforme sont toujours orageux. En 1792, il n'y avait que deux ou trois Romains à Paris; six ans plus tard, non-seulement les Romains, mais encore les Grecs, foisonnaient dans la capitale.

Séduit par l'idée de montrer au public les formes imposantes dont m'avait doué la nature, je donnai en plein dans la réforme du costume... Ayant à choisir entre l'Italie et la Grèce, entre Athènes et Rome, j'optai pour Athènes : je préférais et je préfère encore la grâce à la force, Alcibiade à Sylla, Anacréon à Brutus.

Mes longs cheveux blonds flottant sur mes épaules, le front ceint d'une couronne de fleurs, vêtu d'une tunique blanche nouée par une ceinture bleu de ciel dont les deux bouts venaient se réunir sur mon ventre

alors à peine ébauché, on me comparait, malgré mes lunettes, à Adonis et à Endymion.

Le rendez-vous ordinaire des réformés du costume était sous le portique du Louvre. D'un côté se tenaient les Romains, de l'autre les Grecs. Les premiers, toujours graves et sombres, se promenaient en se tenant le menton dans la main, et s'arrêtaient de temps en temps pour causer des affaires de l'État; les Grecs, plus frivoles, fredonnaient les couplets chantés la veille à l'Opéra-Comique, répétaient des calembours, genre de divertissement alors fort à la mode, et échangeaient des propos spirituels avec Laïs ou Aspasie.

La réforme du costume avait fait de nombreux prosélytes parmi les femmes. Les Romaines et les Grecques affluaient sous les arceaux du Louvre, les Grecques surtout. En général, les Romaines, matrones pudiques, ne se montraient guère que dans les salons.

Nicolas était resté Romain dans l'âme; moi je figurais au premier rang des jeunes Grecs. Il me reprochait sans cesse ma légèreté; moi je le raillais sur sa férocité. Il passait à côté des courtisanes sans daigner les honorer d'un regard. Un jour, cependant, nous entendîmes nos deux noms sortir de la bouche d'une superbe Grecque qui traversait la promenade à demi couchée sur les coussins de son char, qui était une calèche. Nicolas détourna la tête en philosophe stoïcien; je m'approchai seul. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant dans mon Athénienne la Champenoise qui faisait la cuisine de mon oncle!

— Vous ne vous attendiez pas à me retrouver ici et dans cet équipage? me dit-elle sans quitter sa posture nonchalante.

— Je l'avoue, lui répondis-je; par quelle étrange métamorphose?...

— J'ai envie de faire quelques pas au soleil; donnez-moi votre bras, vous me conduirez jusqu'aux Tuileries.

Aussitôt j'ouvris la portière, et je lui donnai la main pour sortir de son quadrige.

Rien d'éblouissant comme la toilette de l'ancienne cuisinière de mon oncle.

Ses cheveux, retenus sur le front par un diadème d'or enrichi de camées, étaient enfermés par derrière dans un réseau de pourpre. Des sandales, également de pourpre, maintenues par des ligatures de la même couleur, laissaient apercevoir à travers leurs losanges les mailles d'un tricot couleur de chair dessinant les doigts de ses pieds auxquels brillaient des bagues magnifiques et des anneaux.

Les épaules découvertes, le sein et les bras nus, une tunique de mousseline, dont la ceinture venait s'agrafer au-dessous de la poitrine au moyen d'un camée, révélait à chaque mouvement du corps la beauté de ses formes. Un long manteau de pourpre flottait derrière ses épaules ou cachait sa taille sous ses plis.

J'ai entendu des jeunes gens se moquer des modes du Directoire. Ah! messieurs, si vous les aviez vues!

Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes du côté des Tuileries.

— Vous avez donc quitté la bonneterie? me dit-elle quand nous eûmes fait quelques pas sur la place du Carrousel.

— Et vous le pot-au-feu? lui répondis-je.

— Heureusement. Que faites-vous en ce moment ?

— Je cherche une place. Et vous ?

— Moi, je fais le bonheur d'un homme.

— D'un seul?

— Parole d'honneur !

— Et comment nommez-vous cet heureux mortel ?

— Durloubier.

Elle venait de prononcer le nom d'un des fournisseurs les plus riches et les plus généreux de l'époque. Durloubier était de plus un homme très-influent, et on parlait beaucoup de lui pour un poste important au ministère de la guerre ou bien des finances.

Comme nous allions entrer aux Tuileries, elle aperçut la voiture de son fournisseur.

— Je veux qu'il me voie seule, me dit-elle, mais je vous attends chez moi. Venez, je vous raconterai mon histoire, et puisque vous cherchez une place, je vous promets ma protection, qui n'est pas à dédaigner.

Je la remerciai à la hâte et j'allais m'éloigner.

— A propos, reprit-elle, quel est votre nouveau nom?

— Polyphonte. Et vous?

— Pasiphaé.

— A bientôt donc, divine Pasiphaé.

— Aimable Polyphonte, au revoir.

J'ai porté la tunique presque aussi longtemps qu'il m'a

été possible de protester contre le prosaïsme de mon siècle. Enfin, je dus avouer que la cause de la réforme du costume était tout à fait perdue, et qu'il fallait revenir purement et simplement au sedan et à l'elbeuf.

Je m'exécutai donc.

Un beau jour, je déposai ma tunique et ma couronne au fond d'un tiroir, et je repris mon ancienne défroque. Quelquefois, pour me consoler, je revêtais mon costume grec pour recevoir le dimanche quelques amis; mais, vers 1806, madame Prudhomme parvint à me dérober ma tunique, et elle en fit faire une paire de rideaux.

Vers la même époque, me trouvant un jour chez Talma, qui m'honorait de ses bontés et de sa familiarité, je demandai au grand homme :

— Vous souvient-il de la réforme du costume?

— Parbleu ! me répondit-il avec sa bonté ordinaire.

— Oserai-je vous demander si vous savez ce qu'est devenu votre habit de Romain?

— Je le cédai à la direction de l'Odéon.

— Qui en a fait sans doute un vêtement de confident?

— Non, mais un justaucorps de brigand pour un des comparses qui figurent dans *Robert, chef de brigands*. Vous pouvez le voir tous les soirs sur le dos du dernier brigand de droite, près de l'avant-scène.

Si on cherchait bien, on trouverait peut-être dans le magasin de l'Odéon le costume de Romain dessiné par David et porté par Talma. Auguste relique!

Je ne mis pas tout de suite à l'épreuve, comme on pourrait le croire, le crédit de Pasiphaé. Nicolas parvint

à me persuader que j'étais né pour être peintre. J'abdiquai solennellement le bonnet de coton entre les mains de mon oncle, et j'entrai à l'atelier. Lisez les scènes suivantes que j'ai notées plus tard, si vous voulez vous faire une idée de ce que c'était alors que la réception d'un *nouveau*.

LES ATELIERS.

C'était un lundi, on commençait la semaine ; tous les élèves, à leur poste, attendaient le modèle ; on avait signalé un *nouveau*, on méditait les charges auxquelles on allait se livrer à son égard.

NICOLAS.

Depuis trois mois que ce modèle s'est présenté et qu'on lui a donné sa semaine, si on ne l'a pas vu, il est probable qu'il nous aura oubliés.

MAUBRÉE.

Derain a dû passer chez lui.

NICOLAS.

Où est-il, Derain?

BORDET.

Il est mort.

DERAIN.

Si je suis mort, pourquoi a-t-on oublié de m'enterrer

NICOLAS.

Tiens! te voilà! d'où sors-tu?

DERAIN.

J'ai eu des travaux.

BORDET.

Une chapelle à décorer?

DERAIN.

Non, trois voitures à blasonner. Vous badinez... c'est autrement mieux payé que vos tableaux de commande.

MAUBRÉE.

Et plus amusant.

NICOLAS.

Tout ça ne nous dit pas si tu es allé chez ce modèle.

DERAIN.

Oui, j'y suis allé.

NICOLAS.

Eh bien?

DERAIN.

Je ne l'ai pas trouvé.

CREVETTE.

As-tu laissé ta carte?

DERAIN.

A qui?

NICOLAS.

A son portier.

DERAIN.

La maison n'en comporte pas. Une drôle de propriété, allez; les locataires ferment leur appartement avec un pavé.

BORDET.

Dans la Chaussée-d'Antin?

DERAIN.

Rue aux Fèves.

CREVETTE.

Quartier du Palais de justice.

MABLY.

Nous avons donc un nouveau?

MAUBRÉE.

Un jeune homme très-bien, dit-on.

BORDET.

Issu d'une des premières familles du Poitou...

CREVETTE.

Famille de cape et d'épée.

MABLY.

Non du tout, de robe.

BORDET.

Dès l'âge le plus tendre, la passion de l'art se déclara...

CREVETTE.

Sa noble famille s'en émut.

MABLY.

Raison de plus pour l'élever à notre niveau.

BORDET.

Ce nouveau ?...

NICOLAS.

Que se propose-t-on de lui faire ?

DERAIN.

On doit le tuer.

CREVETTE.

J'en nourris l'espoir.

BORDET.

On le fera cuire.

MAUBRÉE.

Après ou avant?

DERAIN.

Avant, pendant et après.

PAPRAT.

Le mangera-t-on?

BORDET.

On le mangera.

CREVETTE.

En prévenant sa famille.

MAUBRÉE.

Bien entendu; sans ça...

DERAIN.

S'il en a.

BORDET.

Puisqu'on l'a dit : Issu d'une des premières familles du Poitou.

CREVETTE.

De l'Aunis...

DERAIN.

Et de la Saintonge.

MAUBRÉE.

On ira aux renseignements.

PAPRAT.

Crevette !

CREVETTE.

Présent !

NICOLAS.

Fais la charge de Frédéric.

CREVETTE.

Non, messieurs; je veux travailler, je suis las d'être, à mon âge, à charge à ma famille; c'est au prix des plus nobles sacrifices qu'elle entretient chez moi ce feu qu'elle croyait sacré et qui s'évapore en vaine fumée. Malheureux ! elle rêvait pour toi un bel avenir, une jeune fille, l'exemple de celles de son âge... pure et belle...

MAUBRÉE.

Tu vendras de la chandelle.

NICOLAS.

Ton père en vendait.

CREVETTE.

Mon pauvre père vous croit encore mes frères et mes amis ; il espère, dans son aveuglement, que vous me ramènerez dans le droit chemin ; il se trompe.

DERAIN.

Il divague.

NICOLAS.

Il est père.

BORDET.

Et quand arrive ce nouveau ?

DERAIN.

Dans quelques instants.

MAUBRÉE.

Il n'y a pas de place.

CREVETTE.

En chœur, messieurs, si vous voulez bien. Avec accompagnement.

TOUS.

Y a pas d'place!
Y a pas d'place!

CREVETTE.

Pardon, messieurs, je n'entends pas les appuis-main. Les chevalets couvrent trop le chant. Feu!

CHŒUR.

Y a pas d'place!
Y a pas d'place!
Y a pas d'place!

LES MÊMES, LE MODÈLE.

UN RAPIN.

Le modèle.

CHŒUR.

Nous n'en voulons plus !
Nous n'en voulons plus !
Nous n'en voulons plus !
Qu'il file !

UN PIOCHEUR.

Non, messieurs, nous avons déjà perdu deux heures; en voilà bien assez.

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Que ceux qui en veulent lèvent la main.

PREMIER PIOCHEUR.

Adjugé !

MABLY.

Qu'il se déshabille.

MAUBRÉE.

Crevette !

DERAIN.

Il est mort.

MABLY.

La charge de Frédéric...

CREVETTE.

Non, messieurs. Je dois, je veux me rendre utile à mes concitoyens ; je ne veux plus être à la charge de ma famille, qui, au prix des plus nobles sacrifices...

LES PIOCHEURS.

A la porte !

NICOLAS.

La pose ! la pose !

MAUBRÉE.

Posons le modèle.

CREVETTE.

Des plus nobles sacrifices...

DERAIN.

Crevette !

CREVETTE.

Présent !

DERAIN.

Tu nous embêtes.

CREVETTE.

Hébètes, si vous voulez bien.

NICOLAS.

Embêtes n'est pas français.

BORDET, *chantant.*

Français et militaire...

CREVETTE.

Dans l'âge des plaisirs...

DERAIN.

Aimer combattre et plaire...

BORDET.

Voilà mes seuls désirs.

CREVETTE.

Voilà, voilà...

DERAIN.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Voilà, voilà...

CREVETTE.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

DERAIN.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls désirs.

DERAIN.

Nos seuls désirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

PLUSIEURS VOIX.

A la porte!

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Non, c'est vrai, que ceux qui ne veulent pas travailler n'empêchent pas les autres.

MAUBRÉE.

C'est embêtant, à la fin!

CREVETTE.

Embêtant n'est pas français.

BORDET, chantant.

Français et militaire...

CREVETTE.

Dans l'âge des plaisirs...

BORDET.

Aimer, combattre et plaire...

CREVETTE.

Voilà nos seuls désirs.

BORDET.

Voilà...

CREVETTE.

Voilà...

BORDET.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls plaisirs.

BORDET.

Nos seuls désirs.

CREVETTE.

Nos seuls plaisirs.

NICOLAS.

Quelle pose allons-nous lui donner?

PAPRAT.

Une pose de dos.

MABLY.

Non, il a une jolie tête.

PAPRAT.

Le torse est beau.

MAUBRÉE.

Et les jambes!

NICOLAS.

Bien élégantes.

UN PIOCHEUR.

Le *Germanicus*, alors.

DEUXIÈME PIOCHEUR.

Non, le *Discobole*.

NICOLAS.

Le *Léonidas*.

PREMIER PIOCHEUR.

Voyons, entendons-nous.

CREVETTE, chantant.

Peuples, formons une sainte alliance...

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

BORDET.

Peuples, formons...

CREVETTE.

Une sainte alliance...

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

NICOLAS.

Que ceux qui veulent le *Germanicus* lèvent la main.

BORDET.

Et donnons-nous la main.

CREVETTE.

Et donnons-nous la main.

MABLY.

Adjugé le *Germanicus*.

BORDET.

Au premier jour de mai
Que donn'rai-je à ma mie?...

EN CHŒUR.

A la porte!

CREVETTE.

Si on ne peut plus chanter...

BORDET.

Crevette !

CREVETTE.

Monsieur ?

BORDET.

Couvrons-nous la tête d'un cilice.

CREVETTE.

Je l'ai toujours rêvé.

BORDET.

Roulons-nous dans les cendres.

CREVETTE.

Oh oui ! oh oui ! oh oui !

BORDET.

Invoquons le trépas.

CREVETTE.

Le verre à la main...

BORDET.

Perdu. . tondu..

CREVETTE.

Prends-tu ça pour des prunes de mirabelle ? ..

DERAIN.

Vous altérez le texte !

BORDET.

Le verre à la main...

NICOLAS.

On nous avait annoncé un nouveau.

BORDET.

Y a pas d' place !

CREVETTE.

Y a pas d' place !

PAPRAT.

Dieu ! que ces deux êtres-là sont tannants !

LES MÊMES, UN RAPIN, puis LE NOUVEAU, assisté de MONSIEUR SON PÈRE.

LE RAPIN, annonçant.

Le nouveau ! le nouveau !

CREVETTE.

Faites entrer.

LE CHOEUR.

Célébrons ce jour de fête!
Que chacun ici s'apprête
A fêter un jour si beau.
C'est un ami, un nouveau,
Pas un rival, mais un frère
Car notre maître c'est un père.
Aimons-le d'un amour sincère.
Célébrons, etc., etc.

LE PÈRE.

Nous étions loin, messieurs, mon fils et moi, de penser à une telle réception.

LE CHOEUR.

Vous la méritez, messieurs.

LE PÈRE.

Trop bons, mille fois. J'ai tenu à vous présenter moi-même mon fils, ou plutôt mon ami, qui bientôt, messieurs, sera le vôtre, j'ose l'espérer et le croire.

LE CHOEUR.

Nous l'espérons.

LE PÈRE.

C'est une belle carrière que celle dans laquelle vous êtes entrés; c'est également une noble et belle mission que la vôtre; mais que de difficultés à vaincre!

LE CHŒUR.

Nous les vaincrons.

LE PÈRE.

Que d'obstacles à surmonter!

LE CHŒUR.

Nous les surmonterons.

LE PÈRE.

Que de mauvaises années à subir!

LE CHŒUR.

Nous les subirons.

LE PÈRE.

Avec les conseils d'un maître tel que le vôtre, et l'assistance de camarades comme vous, nous ne doutons pas, sa mère et moi...

BORDET.

Madame va bien?

LE PÈRE.

Vous êtes trop bon... Du succès de son entreprise. Comme toutes les mères, elle est inquiète.

CREVETTE.

Elle n'a que lui?

LE PÈRE.

Dont deux demoiselles.

DERAIN.

Ses sœurs?

LE PÈRE.

Oui, monsieur.

MAUPRÉE.

Il trouvera, monsieur, votre fils...

LE PÈRE.

Oui, monsieur.

MAUBRÉE.

Dans notre professeur...

MABLY.

Un second père.

LE PÈRE.

On me l'a dit.

MAUBRÉE.

Dans son épouse...

LE PÈRE.

Une seconde mère... oui, monsieur, on me l'a dit aussi.

CREVETTE.

On a eu tort.

LE PÈRE.

Comment, monsieur ?...

MAUBRÉE.

Permettez-nous de ne pas nous étendre davantage sur ce chapitre.

LE PÈRE.

Pardon, messieurs, si je suis allé trop loin... Croyez-bien...

CREVETTE.

Nous aimons à le croire.

LE PÈRE.

Que jamais...

CREVETTE, chantant.

Ni toujours...

NICOLAS.

C'est la devise des amours.

LE PÈRE.

Oui, messieurs, j'entends aussi très-bien la plaisanterie, croyez-le bien. Adieu, messieurs.

MAUBRÉE.

Monsieur... certainement...

LE PÈRE.

Adieu, cher ami... Messieurs, je vous le confie.

CREVETTE.

Nous en ferons bon usage, monsieur...

LE PÈRE.

Je l'espère et j'y compte.

CREVETTE.

Monsieur, veuillez, je vous prie, être notre interprète...

LE PÈRE.

Comment donc, messieurs...

MAUBRÉE.

Auprès de votre dame.

LE PÈRE.

Avec le plus grand plaisir. Veuillez, monsieur, par réciprocité, me permettre de vous serrer la main, comme je serre celle de tous ces messieurs, veuillez bien le croire, Messieurs...

NICOLAS.

Monsieur...

LE PÈRE.

De tout mon cœur.

DERAIN.

Permettez-moi, monsieur, de vous accompagner...

LE PÈRE.

Je ne le souffrirai pas.

DERAIN.

Vous voulez me mettre mal avec mes amis...

LE PÈRE.

Ce n'est, monsieur, qu'à cette condition...

LES MÊMES, puis CREVETTE.

NICOLAS.

Qu'un jeune rapin conduise monsieur à la place qu'il doit occuper, nous procéderons plus tard à son interrogatoire.

DERAIN.

Ce père me paraît très-convenable.

CREVETTE.

Il le fut.

MAUBRÉE.

Ses manières ne manquaient pas d'une certaine distinction.

MABLY.

Le nouveau est-il installé?

UNE VOIX.

Il est installé.

CREVETTE, *entrant.*

Il est impossible d'être à la fois plus aimable et plus distingué que ce père ; il est charmant. Il adore son fils. Je lui ai demandé vingt sous...

BORNET.

C'est à son fils qu'il est réservé de se montrer digne d'un tel père.

CREVETTE.

Il se montrera.

MABLY.

Nous l'espérons.

PAPRAT.

Non, messieurs, je ne veux pas le voir.

NICOLAS.

Il est trop laid.

DERAIN.

Non !

MAUBRÉE.

Si !

MABLY.

Non !

BORNET.

Si !

NICOLAS.

Il n'est pas précisément laid.

UN RAPIN.

Il est commun.

DEUXIÈME RAPIN.

Le père aussi.

PREMIER RAPIN.

Moins.

DEUXIÈME RAPIN.

Plus.

PREMIER RAPIN.

Moins.

TROISIÈME RAPIN, *s'approchant du nouveau.*

Faites pas attention, c'est tous des farceurs.

LE NOUVEAU.

J'ai bien peur de ces messieurs...

TROISIÈME RAPIN.

Ils ne sont pas méchants.

DERAIN.

Je crois que le nouveau a parlé.

MABLY.

Pourrait-on recueillir ses paroles?

PAPRAT.

Non.

UNE VOIX.

Pourquoi?

NICOLAS.

Non.

MAUBRÉE.

Pourquoi?

CREVETTE.

Non.

UNE BASSE.

Nous allons procéder bientôt à son interrogatoire.

PAPRAT.

Goupi n'est pas venu?

MABLY.

Il est mort.

LE NOUVEAU, bas à son voisin.

Quel est ce monsieur?

TROISIÈME RAPIN.

Un très-bon garçon, c'est lui qui interroge les nouveaux.

LE NOUVEAU.

Il est méchant?

TROISIÈME RAPIN.

Non, mais il a une manie. Il est bon de vous dire que tout jeune il a été mordu.

LE NOUVEAU.

Il l'est encore?

TROISIÈME RAPIN.

Il le sera toujours.

LA BASSE.

Nous allons procéder à l'interrogatoire du nouveau.

LE NOUVEAU.

On va m'interroger?

TROISIÈME RAPIN.

Non, on appelle ça la scie du nouveau. Il a donc été

mordu, tout jeune, par un chien, un petit chien, qu'on a cru enragé. Lorsqu'il voit un nouveau... non, n'ayez pas peur, il est bon enfant, laissez-moi vous dire... lorsqu'il voit un nouveau, si le nouveau ne lui sourit pas... comme ça, tenez, regardez-moi, tirez les deux coins de votre bouche, plus que ça, ouvrez bien... ouvrez toujours... vous y viendrez.

LE NOUVEAU.

Comme ça?

TROISIEME RAPIN.

Plus encore, vous étudierez ça chez vous. Lorsque vous aurez bien souri, ça lui fera plaisir; si, au contraire, vous avez l'air de l'éviter, d'en avoir peur, il prendra votre air froid pour de l'indifférence, il se piquera, puis il cherchera à vous mordre... n'ayez pas peur, ce n'est plus dangereux. A une certaine époque, oui; mais aujourd'hui, non.

LE NOUVEAU.

J'ai toujours entendu dire...

TROISIEME RAPIN.

Qu'on en mourait? Non, avec lui vous en êtes quitte pour être huit ou quinze jours à garder la chambre, vous ne vous en portez que mieux après; c'est une grosse cloche à la suite de sa morsure que vous prévenez en lui souriant.

LE NOUVEAU.

Je vous remercie.

LA BASSE.

Nous allons procéder à l'interrogatoire du nouveau.

NICOLAS.

Pendant le repos du modèle.

MABLY, au modèle.

Reposez-vous.

CREVETTE.

Qu'on le traduise, ce nouveau... Eh bien?

DERAIN.

On l'amène.

CREVETTE.

Il manque d'assurance. Ce monsieur qu'il croit son père est persuadé, sans doute, qu'il est son fils; laissons-les dans cette erreur. Jeune néophyte, votre nom?... Plaît-il?... je n'entends pas... Claude-Eustache?... Très-bien.

BORNET.

Votre âge?

LE NOUVEAU.

Dix-neuf ans.

CREVETTE.

Votre profession?

LE NOUVEAU.

Je ne sais pas.

CREVETTE.

Très-bien, nous savons à quoi nous en tenir. Nous avons encore papa et maman?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Et deux jeunes sœurs?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

L'aimez-vous, madame votre mère?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Comment l'aimez-vous?

LE NOUVEAU.

De tout mon cœur.

MABLY.

Très-bien. Il a de la naïveté.

NICOLAS.

Et de la candeur.

CREVETTE.

Aimez-vous la danse?

LE NOUVEAU.

Oui, monsieur.

CREVETTE.

Dansez-nous quelque chose... Nous n'avons pas de piano?...

DERAIN.

Nous n'en avons jamais eu.

BORNET.

Mais nous vous accompagnerons...

DAUBRÉE.

De nos vœux.

PAPRAT.

Voyons...

CREVETTE.

Monsieur Derain va faire votre dame.

BORNET.

Tra la la la, la la, etc.

CREVETTE.

Vous dansez comme une huître. En voilà assez.

BORNET.

Le modèle va reprendre sa pose; qu'on reconduise monsieur à la place qu'il occupait. Au prochain repos, nous reprendrons notre interrogatoire.

Les Mêmes, BOUJU.

UNE VOIX INTERIEURE.

Tiens! Bouju!

BOUJU.

Comment que ça fût? Vous avez un nouveau modèle?

MAUBRÉE.

Comme tu vois.

BOUJU.

Dans la nature de Fichon?

MABLY.

Plus fin que Fichon.

DERAIN.

Tu ne viens pas cette semaine?

BOUJU.

La semaine prochaine. J'ai ma copie à finir.

NICOLAS.

Elle est avancée?

BOUJU.

Je l'aurai terminée samedi.

UNE VOIX.

Alors, lundi...

BOUJU.

Je serai des vôtres; j'ai besoin de m'y remettre, à la nature. Vous êtes beaucoup?

MABLY.

Nous avons des nouveaux.

TROISÈIME RAPIN, bas au nouveau.

N'ayez pas peur; s'il vient, souriez-lui.

BOUJU.

Voyons tout ce monde-là.

TROISIÈME RAPIN, bas.

Souriez! souriez!

LE NOUVEAU, bas à son voisin.

Je ne peux pas sourire davantage.

BOUJU.

Oh! qu'en voilà un qui est laid!

TROISIÈME RAPIN.

Souriez...

BOUJU.

Quelle bouche! est-ce qu'il rit toujours?

TROISIÈME RAPIN.

Toujours.

BOUJU.

Que lui prend-il?

BORNET.

Il est fou.

(A l'approche de Bouju, qui se place sur un tabouret près de lui et le regarde fixement, le nouveau sourit et sa figure s'illumine d'un vif incarnat.)

UN PIOCHEUR.

Sont-ils bêtes, avec leur nouveau!

(Bouju se lève, s'avance vers le nouveau souriant toujours; en reculant, il heurte son voisin qui, à son tour, renverse le chevalet d'un camarade. Confusion générale. Les portes s'ouvrent, Bouju poursuit sa victime qui descend quatre

à quatre l'escalier qui donne dans la cour, occupée par un essaim de blanchisseuses près des baquets desquelles il va se réfugier. Effrayées de la figure pâle et renversée de la victime de ces messieurs, ces dames le reçoivent avec leur linge mouillé. Saisis par ses camarades, il est ramené à l'atelier.)

L'ATELIER, LE MODÈLE, BOUJU, LE NOUVEAU.

(Le nouveau est placé près du poêle, non loin du modèle. Les élèves se remettent à leurs places.)

CREVETTE.

Je demande la parole.

MAUBRÉE.

Vous l'avez.

LES PIOCHEURS.

Nous demandons la pose.

UNE VOIX.

A la porte!

CREVETTE.

Messieurs...

PLUSIEURS VOIX.

A la porte!

CREVETTE.

Pénétré d'estime et de vénération...

LES MÊMES VOIX.

A la porte!

CREVETTE.

Pour les nobles, belles et sages institutions qui nous régissent...

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

Il est utile et nécessaire que les nouveaux venus aient à subir les épreuves et les tortures qu'à notre avénement nous avons subies.

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

Cependant...

LES PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

J'aurai l'honneur de vous faire observer...

DERAIN.

Je demande la parole.

CREVETTE.

De vous faire observer...

UNE VOIX.

Ç'a déjà été dit.

CREVETTE.

De vous faire observer...

LA MÊME VOIX.

Ç'a déjà été dit.

UNE AUTRE VOIX.

Un gage.

TROISIÈME VOIX.

Deux gages.

MAINTES VOIX.

A la porte!

PIOCHEURS.

La pose! la pose!

CREVETTE.

De vous faire observer qu'il n'a nullement été prévu que le nouveau serait mordu par un des nôtres, atteint d'une affection hydrophobique.

PIOCHEURS.

La pose! la pose! la pose!

CREVETTE.

Les blessures, me direz-vous à cela, ne sont pas mortelles...

MAUBRÉE.

Elles pourraient le devenir.

UNE VOIX.

Espérons-le.

AUTRE VOIX.

Aimons à le croire.

CREVETTE.

Cependant, nous venons de promettre à son malheureux père de lui en servir de second.

MAUBRÉE.

Pas moi.

BORDET.

Ni moi.

VOIX INTIMES.

A la porte!

DERAIN.

D'abord, a-t-il été mordu?

UN RAPIN.

Qu'on le voie.

DEUXIÈME RAPIN.

Qu'on le déshabille.

UN VOISIN.

Qu'on le rende à sa famille.

DEUXIÈME VOISIN.

Et pourquoi ?

BORNET.

Rien dans son physique ne décèle un homme appelé à de nobles destinées.

DERAIN.

Sait-il chanter ?

CREVETTE.

Qu'on le lui demande.

UNE PARTIE DE L'ATELIER.

En chœur !

DEUXIÈME PARTIE.

Adopté !

CHŒUR.

Chantez-vous ?
Chantez-vous ?
Chantez-vous ?

LE NOUVEAU.

Un peu.

VOIX EXTÉRIEURES.

Silence !

PIOCHEURS.

La pose ! la pose ! la pose !

CREVETTE.

Invitons le modèle à reprendre la pose.

LES PIOCHEURS.

Oui ! oui ! oui !

(Le modèle remonte sur sa table.)

DERAIN.

Ce qui donnera à monsieur plus de facilité pour nous en chanter.

MAUBREE.

C'est un calembour !

BORNET.

Un franc dans les mains du massier.

DERAIN.

Des navets !

MERLIN.

Qu'il commence.

MAUBRÉE.

Nous écoutons.

CREVETTE.

Monsieur, si vous voulez bien...

MERLIN.

Nous sommes tout oreilles.

LE NOUVEAU.

Gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère;
Gai, gai, marions-nous!
Oui, toujours l'exemple est doux.

CREVETTE.

En chœur!

LE CHŒUR.

Gai, gai, faisons tous
Ce qu'ont fait nos père
Et mère;
Gai, gai, marions-nous!
Oui, toujours l'exemple est doux.

LE NOUVEAU.

In nomine Domini...

UNE VOIX.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DEUXIÈME VOIX.

De l'anglais.

PREMIÈRE VOIX.

Pas d'anglais.

DEUXIÈME VOIX.

Du polonais.

CHŒUR.

Vive la Pologne! vive la Pologne

VOIX INTIMES.

La chanson! la chanson!

CREVETTE.

Monsieur, si vous voulez bien?

LE NOUVEAU.

In nomine Domini...

PREMIÈRE VOIX.

Du français!

LE NOUVEAU.

Suivant la loi de nature,
Crescite, dit l'Écriture,
Et multiplicamini.
Gai, gai...

CREVETTE.

Un instant, si vous voulez bien. En chœur!

LE CHOEUR.

Gai, gai, marions-nous! etc.

CREVETTE.

Monsieur ayant fait preuve de bonne volonté. .

PIOCHEURS.

Assez! assez...

UNE VOIX.

Il chante comme une huître.

AUTRE VOIX.

Second couplet!

LE NOUVEAU.

Jadis, Adam, dégoûté
De vivre seul sur la terre,
Se maria sans notaire
Ni municipalité.

CREVETTE.

Pardon! pardon! n'allons pas plus loin.

UNE VOIX.

Et pourquoi?

DERAIN.

J'ai demandé la parole.

DES VOIX.

Parlez !

DERAIN.

Je m'oppose, messieurs, et cela de toutes les forces que la nature m'a départies, à ce que cette chanson poursuive son cours.

UNE VOIX.

Elle est très-décolletée

DEUXIÈME VOIX.

Antireligieuse.

TROISIÈME VOIX.

Immorale.

QUATRIÈME VOIX.

Et mérite une punition...

PREMIÈRE VOIX.

Exemplaire.

MAINTES VOIX.

A l'échelle !

DERAIN.

Je ne sais même pas si le supplice de l'échelle ne sera pas trop doux encore pour le châtiment que nous sommes appelés à infliger à celui qui vient d'apporter une

infamie de cette espèce... Impertinente, d'abord, comme l'a très-bien fait remarquer l'un de nos membres.

UNE VOIX.

Un calembour !

DERAIN.

Je prie, au besoin, je supplie la société de vouloir bien rappeler à l'ordre celui des nôtres qui joue sur les mots d'une façon aussi pitoyable.

VOIX DIVERSES.

A la porte !

DERAIN.

D'autant plus impertinente, cette chanson, qu'il est à la connaissance de tout le monde que peu d'entre nous ont reçu de l'éducation ; que par conséquent tous, plus ou moins, ignorons les premiers éléments de la belle et sublime langue que parlait Virgile.

UNE VOIX.

Il a tourné le notariat en ridicule.

DERAIN.

Encore une remarque que je me proposais de vous faire.

DEUXIÈME VOIX.

J'en rirai longtemps.

TROISIÈME VOIX.

J'en rirai toujours.

PREMIÈRE VOIX.

Chantons!

DEUXIÈME VOIX.

Dansons!

PREMIÈRE VOIX.

Chantons!

DEUXIÈME VOIX.

Dansons!

BORNET.

La suite des couplets!

MAUBRÉE.

Non!

UN RAPIN.

Si!

DEUXIÈME RAPIN.

Non!

TROISIÈME RAPIN.

Si!

QUATRIÈME RAPIN.

Non !

LES PIOCHEURS.

A la porte, le nouveau !

VOIX INTÉRIEURES.

Oui ! oui !

VOIX EXTÉRIEURES.

Non ! non !

CHŒUR.

Y a pas d' place !
Y a pas d' place !
Y a pas d' place !

(Chorus général, avec accompagnement de tabourets, appuis-main, chevalets, etc., etc.)

DERAIN.

Messieurs, la réception de notre nouveau camarade, ainsi que la continuation des épreuves et tortures, est remise à demain et jours suivants. La séance est levée.

CHAPITRE X

Girodet. — La traductomanie. — Junons de la flûte. — Une ode d'Horace. — Le travail de Girodet. — Peintre et musicien. — Musicien avant tout. — Un modèle malade. — Une idée de rapin. — Le beau et le laid. — Romulus Auvergnat. — Le jardin de Girodet. — A quoi servent les murs de sa maison. — La charge de Jacquemin. — Le type de Jocrisse. — Une réponse de Jacquemin. — Le violoniste Boucher. — Les attendrissements de ce virtuose. — Boucher à pied et à cheval. — Boucher Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la république helvétique, etc., etc., etc., etc. — Une ressemblance. — La postérité mystifiée.

Pour en finir avec ma vie d'artiste, je joins ici mes souvenirs sur les peintres célèbres qui ont bien voulu m'honorer de leur amitié, alors même que j'eus renoncé à la peinture.

Dans ce nombre, je placerai Girodet et David. Quand j'allais chez Girodet, j'étais presque toujours sûr de le trouver jouant du violon ou traduisant quelque ouvrage ancien. C'était son domestique Jacquemin qui venait m'ouvrir et m'introduisait chez le maître.

— Eh! bonjour, Prudhomme; il y a vinq-cinq mille ans et six mois qu'on ne vous a vu (c'était la phrase dont il saluait habituellement les gens qu'il voyait avec plai-

sir); çà, puisque vous voilà, prenez votre flûte, et déchiffrons un peu ce duo.

Mon talent sur la flûte ne dépassait pas de beaucoup celui d'un aveugle du pont Royal, et je crois (puisse son ombre me pardonner ce blasphème!) que Girodet n'était guère plus fort que moi, sur le violon. On peut penser quels duos nous devions faire ensemble.

Après la musique, il ouvrait son tiroir.

— Maintenant, mon cher Prudhomme, comment trouvez-vous cette ode d'Horace que je viens de traduire?

— Admirable! On n'est pas plus pur, plus net, plus latin.

— Vous me flattez, Prudhomme.

— J'en suis incapable, maître, vous le savez.

De peinture il n'en était jamais question avec Girodet. On ne voyait pas ses tableaux ou ses études; il travaillait à la lampe, la nuit. Il souffrait qu'on le critiquât comme peintre, mais ceux qui doutaient de son talent de musicien s'attiraient sa haine irréconciliable.

Ses élèves l'adoraient; il les guidait de ses conseils et de sa bourse; plus d'un parmi eux a été, grâce à lui, arraché à la conscription à l'époque où un remplaçant coûtait des sommes fabuleuses. Il ouvrait à toute heure du jour son atelier à ceux de ses élèves qui venaient lui demander conseil, mais ses visites à l'atelier commun étaient plus rares.

Une fois, nous étions tous réunis dans notre local habituel, attendant le modèle qui ne venait pas. Enfin, nous voyons arriver un commissionnaire qui nous an-

nonce en pur auvergnat que notre homme est malade et que nous ne devons pas compter sur lui.

L'un de nous s'élance sur la table.

— Messieurs, s'écrie-t-il, j'ai une idée !

— Laquelle ?

— L'artiste ne doit pas se contenter de dessiner le beau, il faut aussi qu'il étudie le laid ; nous pouvons être appelés les uns comme les autres à faire des portraits de bourgeois. Rendons-nous donc capables, par de fortes études, de remplir cette haute mission. Vous venez de voir ce singe auvergnat qui s'intitule commissionnaire ; il est bossu, bancal, brèche-dent, caliborgnon, horrible en un mot ; eh bien ! je demande qu'on le fasse poser à la place du modèle habituel. Étudions le laid, messieurs ! étudions le laid !

L'orateur quitta la table et parcourut tous les bancs, recueillant dans sa casquette les souscriptions patriotiques pour payer l'Auvergnat.

On réalisa une somme de trois francs cinquante centimes.

Fasciné par cet or, l'Auvergnat consentit à se mettre tout nu, dans la pose de Romulus dans le tableau de l'*Enlèvement des Sabines.*

Jamais on ne vit rien de grotesque comme cet Auvergnat lançant le trait contre Tatius. Les élèves s'amusaient à dessiner cette charge, lorsque tout à coup entre Girodet, qu'on attendait ce jour-là.

Il jette un regard lent et sérieux sur le modèle, commence sa tournée avec sa gravité habituelle, corrige

chaque élève comme aux autres séances, et se retire sans avoir l'air de s'apercevoir de rien.

Nous nous regardâmes tous, après son départ, d'un air qui voulait dire : C'est nous qui sommes les mystifiés.

Girodet habitait tantôt sa terre de Montargis, tantôt sa maison de la rue Neuve-Saint-Augustin, au fond d'un jardin étroit et humide où ne pénétrait jamais un rayon de soleil et où les plantes grimpantes, les herbes parasites, les arbres, les buissons croissaient pêle-mêle dans un désordre qui défiait l'art du jardinier le plus habile. Les murs extérieurs de la maison étaient couverts de la charge du pauvre Jacquemin. Pas d'élève de l'atelier qui ne se crût obligé de déposer, en passant, le profil de l'infortuné domestique le long de ce mur.

Jacquemin mériterait, à lui tout seul, d'avoir un historien. C'est lui bien certainement qui a servi de type à tous les Jocrisses qui ont inondé le théâtre pendant plus de vingt-cinq ans.

Tantôt il entrait brusquement chez son maître.

— Monsieur, lui criait-il, il y a là un monsieur auquel j'ai dit que j'allais vous demander si vous y étiez.

Tantôt il répondait à un visiteur :

— Mon maître m'a chargé de vous dire qu'il n'y était pas.

J'ai été témoin d'une scène bien curieuse entre le maître et le valet.

Jacquemin, chargé d'une pile d'assiettes, traversait en chantonnant l'atelier de Girodet, que le chant et le cli-

quetis importunent, et qui prie son domestique de prendre un autre chemin.

Jacquemin passe une seconde fois; nouvelle recommandation.

Une troisième fois, Jacquemin revient encore en fredonnant et en agitant ses assiettes; puis une quatrième fois.

Girodet, furieux, se lève et le pousse vers la porte à coups de pied, absolument comme au théâtre de la foire.

Jacquemin se retourne sans se déconcerter.

— Ah! monsieur, si j'étais aussi méchant que vous, comme je casserais mes assiettes! Allez, allez, ajouta-t-il, ne vous gênez pas.

Et il continua, poursuivi de la même façon, jusqu'à sa destination.

Le célèbre violoniste Boucher se trouvait là en même temps que moi; jamais nous n'avons oublié cette scène.

Pauvre Boucher! il est mort il y a quelques années seulement; il assistait à tous les concerts avec sa vieille houppelande grise, et pleurait en embrassant les exécutants. On avait fini par le consigner à la porte de toutes les salles de concert : son attendrissement perpétuel fatiguait tout le monde.

A cette époque, il était jeune et superbe, et posait pour tous les tableaux dans lesquels devait figurer l'empereur Napoléon, avec lequel il offrait une certaine ressemblance. Presque tous les artistes de l'Empire ont peint Boucher. A pied, à cheval, sur le trône, sur le champ de bataille, en habit vert, en redingote grise, Boucher, on

peut le dire, a passé un tiers peut-être de son existence à jouer le rôle d'un autre, à contrefaire l'empereur, à mystifier la postérité.

David, le grand David, m'honorait aussi de sa familiarité ; David, que ses élèves ont toujours appelé monsieur David !

On parle de la popularité ! Jamais artiste n'en connut mieux les enivrantes douceurs que David ; c'est à peine si la popularité de Béranger peut être comparée à la sienne.

Il n'y a eu que cinq hommes, dont une femme, de vraiment populaires sous l'Empire : Napoléon, Talma, le prince Eugène, David et Joséphine.

Je pourrais ajouter madame Saqui, si j'ose m'exprimer ainsi.

J'ai déjà parlé, dans un chapitre de ces mémoires, de la popularité de Talma ; je n'ai rien à ajouter à ce sujet.

Pour David, il me suffira de dire que les dames de la halle elles-mêmes s'intéressaient à ses ouvrages. On les voyait arriver par groupes de cinq ou six à l'exposition. Elles appelaient cela *aller aux tableaux*.

C'était le beau temps des expositions !

Les théâtres leur consacraient une revue spéciale ; un tableau, pour peu qu'il eût du succès, était sûr d'inspirer une centaine d'odes, d'épîtres, de quatrains, aux versificateurs de cette époque.

Quel est le peintre à qui on adresse des vers aujourd'hui ? Personne ne le loue, c'est à peine si ses élèves le défendent.

Autrefois, les élèves chérissaient et vénéraient leur maître. Pas un élève de David qui ne se fût battu vingt fois pour *les Sabines* ou *Léonidas*.

Ma femme ayant voulu voir la Suisse après l'Italie, je me trouvais à Lausanne, sur la terrasse où Gibbon écrivit, dit-on, sa fameuse histoire. Je contemplais la cime nuageuse des montagnes lointaines après mon dîner, et saisi par la beauté du paysage, j'allais porter une prise de tabac à mes narines enthousiasmées, lorsqu'une main étrangère arrêta brusquement mon bras, et j'entendis une voix qui me disait :

— N'est-ce pas à monsieur Joseph Prudhomme que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Je l'avoue, monsieur, la vérité m'en fait un devoir.

— Je suis Arlaud.

— Arlaud! est-il possible!

J'ouvris mes bras, il s'y précipita, et je pressai un vieil ami sur mon sein. O amitié! que les anciens ont eu raison de t'élever des autels.

J'avais connu Arlaud dans l'atelier de monsieur David. Retiré à Lausanne, sa ville natale, il y avait fondé de ses propres deniers un musée où l'on voyait les copies de tous les tableaux du maître.

Il vint me voir à l'hôtel où j'étais descendu. En entrant dans ma chambre, il jeta un regard mélancolique autour de lui, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Excusez ma douleur, s'écria-t-il d'une voix entre-

coupée par les sanglots, vous la comprendrez quand vous en connaîtrez la cause. C'est ici que je serrai pour la dernière fois la main à monsieur David. Quarante ans se sont écoulés depuis ce jour néfaste, et il me semble le voir encore là, sur cette chaise, et se levant pour me dire : « Arlaud, aidez-moi donc à serrer ma valise. » Il a fallu tout le désir que j'avais de revoir un ancien ami pour m'engager à franchir ce seuil ; mais ne restons pas ici plus longtemps, l'aspect de ces lieux me fait trop de mal.

Nous sortîmes en effet, et nous passâmes toute la soirée à nous promener en parlant du grand homme expiré.

Plus heureux qu'Arlaud, j'avais pu voir David quelque temps avant sa mort. Appelé à Bruxelles pour une expertise en matière d'écritures privées, mon premier soin fut d'aller rendre mes devoirs à David, exilé par la Restauration. Il m'accueillit avec sa bonté ordinaire et m'engagea à l'accompagner à la promenade qu'il faisait tous les jours autour de la ville.

En chemin nous fûmes rejoints par Cambon, célèbre financier de la révolution, et par deux ou trois autres conventionnels proscrits dont j'ai oublié les noms.

Le prince d'Orange, qui aimait à aller à pied dans la ville, traversa le boulevard et salua le groupe dont je faisais partie. David mit la main à son chapeau.

— Tu salues ces gens-là ? dit Cambon avec un accent méridional des plus prononcés.

— Un coup de chapeau, répondit David, n'en vaut-il pas un autre ?

Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire, elles ont été la règle invariable de ma conduite privée et politique, et personne, j'ose le dire, ne m'a salué sans que je lui aie immédiatement rendu son salut.

CHAPITRE XI

Le chapitre des premières amours. — J'entre par hasard dans une église. — Ma profession de foi religieuse. — Une messe basse. — Dialogue entre un bedeau et une grisette. — Joseph ! Nanette ! — Le pont Neuf. — Un premier rendez-vous. — Que l'attente est cruelle! — M. X... de l'Institut. — La langue kurde. — La poésie orientale et la bise de l'occident. — Un auditoire absent. — Une place de nouvelle création. — Les appointements d'un auditeur. — La table, le logement et une stalle à l'Opéra. — L'apprentissage vient en dormant. — La logique du destin. — Un homme content de son sort. — Amour et jalousie. — Suite du chapitre des premières amours. — Le coucou et le parachute. — Montmorency. — Une grisette d'autrefois.

Il faut pourtant bien que j'entame le chapitre des premières amours.

L'amour, a dit un ancien, est le souverain maître de la nature ; nul mortel ne peut se soustraire à ses lois. J'avais pourtant dépassé les bornes de ma majorité, et je méconnaissais encore son empire. L'objet qui devait me charmer ne s'était pas encore offert à ma vue, et je me croyais à l'abri des traits du dieu malin. Il m'a bien chèrement fait payer plus tard mon fol orgueil.

Les églises étaient rouvertes depuis quelques mois. Un jour, en venant rendre visite à mon oncle, j'entrai machinalement dans l'église de Saint-Louis en l'Ile.

C'était dans l'après-midi, il n'y avait personne dans la nef. Dans une des chapelles latérales, une jeune fille, habillée comme les grisettes de l'époque, priait au pied de l'autel de la Vierge. Certes je ne suis point l'ennemi du culte catholique, j'ai toujours pensé et je pense encore qu'une religion est indispensable aux masses; mais l'homme éclairé trouve un aliment suffisant dans la sublime philosophie de Socrate, de Jean-Jacques Rousseau, de Platon et de monsieur de Voltaire. C'est en face de la nature que j'aime à adresser mes vœux au souverain Architecte de l'univers. Aussi, n'étant point entré dans l'église pour prier, je reportai toute mon attention sur la grisette agenouillée dans la chapelle. Elle était coiffée d'un petit bonnet à la Charlotte Corday, orné de rubans bleus; un fichu blanc venait se nouer derrière sa taille emprisonnée dans une robe d'indienne à petits bouquets, cachée sur le devant par un mignon tablier de soie noire. Je ne pouvais voir sa figure, mais quelque chose me disait qu'elle devait être charmante.

Au bout de plusieurs minutes elle se leva et se dirigea vers la sacristie; un bedeau vint au-devant d'elle. Caché derrière un pilier, je pus entendre quelques mots de leur conversation.

— Combien voulez-vous y mettre?

— Je n'ai que trois francs.

— Cela suffit.

— Il aura sa messe?

— Une messe basse, s'entend; mais elles sont aussi bonnes que les autres.

— Vous en êtes sûr?

— Parbleu!

— Voilà.

La jeune fille mit en même temps un petit écu dans la main du sacristain, et elle se dirigea vers la porte. Il me semble que je reconnais ses traits, me disais-je en la suivant involontairement; mais où donc l'ai-je vue?

Elle se croyait probablement seule dans l'église, car, en entendant fermer la porte sur ses pas, elle se retourna avec vivacité. A peine m'eût-elle regardé qu'elle s'écria :

— Joseph!

— Nanette!

A sa voix je venais de la reconnaître; c'était elle en effet, c'était Nanette, ma camarade d'école, mon amie d'enfance, que je venais de retrouver fraîche et jolie comme les amours.

Nous eûmes à peine le temps d'échanger quelques paroles.

— Il ne faut pas, me dit-elle, qu'on me voie en plein jour causer avec un jeune homme dans les rues : on me prendrait pour une désœuvrée, et je n'entends point cela; le soir, c'est différent, on peut faire tout ce qu'on veut. Trouve-toi à huit heures au bas du pont Neuf, sur la berge de la Seine; nous causerons. Elle me quitta en me lançant un sourire dont je me souviens encore. O jeune homme qui me lis en ce moment, tu dois comprendre si je fus exact au rendez-vous!

Que faire pourtant jusqu'à huit heures? L'idée me

vint d'aller voir l'ami Jérôme Nitard. Je me mis en route et me voilà bientôt arrivé devant le cabinet de lecture. Je le trouve fermé. Je demande des nouvelles de Jérôme au concierge ; il demeure encore dans la maison, au sixième ; j'y monte et je me trouve enfin dans les bras de mon ami, qui me raconte ses infortunes. Sa cousine adorée, sa femme devant la nature, s'était enfuie avec un commis aux vivres, emportant le bonheur de Jérôme et le fonds de son cabinet de lecture.

— Pendant un mois, me dit-il, je restai comme fou. Je passais ma journée sur les bords de la Seine à songer à l'infidèle. Mes dernières ressources étaient épuisées, car la volage avait enlevé non-seulement les livres, mais encore l'argent de la communauté. Je voulus pourtant réagir contre la destinée, continua-t-il ; mais que faire ? que devenir ? Je me disais cela en regardant couler l'eau pour me distraire, en attendant de m'y jeter. Au bout d'une demi-heure, aucun moyen pour sortir d'embarras ne s'était présenté à mon cerveau. Je me mis à faire des ricochets sur la Seine. Cette distraction, plus agréable que la première, ne m'inspirait cependant guère mieux. Rien ne s'offrait à mon imagination, lorsque, en levant les yeux, j'aperçus contre le parapet du quai une affiche ainsi conçue :

« Monsieur X..., de l'Institut, ouvrira son cours de langue kurde le mardi 17 octobre, et le continuera les mardis, jeudis et samedis suivants, dans le local de l'École spéciale des langues orientales. »

Parbleu ! pensai-je, voilà mon affaire. Je cherche une

occupation, apprenons le parler du Kurdistan; c'est sans doute une langue pure, sonore, harmonieuse comme toutes les langues orientales, et dans laquelle il doit être fort agréable de composer des élégies et des sonnets. J'aurai ainsi pendant trois jours de la semaine une bonne place autour d'un poêle bien chauffé. Chantons donc les amours de Bulbul avec la rose: « Ma bien-aimée ressemble à deux palmiers, et son sourcil gauche est comme le croissant de la jeune lune. »

Nous étions aux premières gelées de novembre; une bise froide rougissait mon nez; le poêle de tout à l'heure me revint à la mémoire: c'était justement un jeudi, je me dirigeai vers l'École spéciale des langues orientales.

Quand j'entrai dans la salle, le professeur de kurdistani, seul dans sa chaire, lisait un cahier devant des banquettes vides. Je l'écoutai pendant quelques instants; la chaude atmosphère de la salle, le débit monotone du lecteur firent leur effet; je m'endormis. Quand je me réveillai, le professeur était à côté de moi.

— Monsieur, me dit-il, vous avez sans doute lu les *Petites Affiches?*

— Non, monsieur, lui répondis-je; mais pourquoi cette question?

— C'est que j'ai recours à la publicité pour demander un auditeur, et je croyais que vous vous présentiez pour remplir cet emploi.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, je suis justement sans place, et si celle d'auditeur me convient...

— Elle vous conviendra, j'en suis sûr. Mon dernier

auditeur a succombé à une péripneumonie aiguë; il avait des tubercules aux poumons, ou ce que les médecins croient être des tubercules, car les dieux seuls savent au juste ce qui fait mourir les hommes et les auditeurs. J'ai fait soigner le mien avec le plus grand zèle. Interrogez-le et il vous répondra, du haut du ciel où il est maintenant, que jamais rien ne lui a manqué. Il aimait la littérature, et j'avais pris pour lui un abonnement à l'*Almanach des Muses*. Aux vacances, je lui louais une petite maison dans les environs de Paris, ou je le faisais voyager. L'année dernière, il a parcouru la Suisse à mes frais. Je n'ai rien épargné pour lui rendre la vie agréable, et maintenant je fais une pension à sa veuve.

Il est vrai, reprit le professeur, que pendant cinq ans il m'a servi avec la plus scrupuleuse exactitude. Toujours à son poste cinq minutes avant mon entrée, m'écoutant avec la plus profonde attention, prenant des notes et me saluant d'une triple salve d'applaudissements à ma descente de chaire. Ah! j'aurai beaucoup de peine à le remplacer! Si cependant vous consentez à essayer...

— Pourquoi pas?

— Je vous ferai les mêmes avantages, et même de plus grands. Vous aurez la table et le logement.

— Très-bien.

— Cinquante francs par mois, que je porterai bientôt au double si je suis content de votre zèle.

— A merveille!

— J'ai loué une stalle à l'Opéra, et je me ferai un plaisir de vous l'offrir de temps en temps.

— Justement j'adore la musique.

— De plus, le ciel m'a fait père d'une fille charmante qui aura un jour dix mille roupies de dot, et si...

— Ah ! monsieur, vous me comblez.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, il n'est aucun sacrifice que je ne sois disposé à faire pour m'assurer un auditeur. J'ai caressé longtemps l'idée d'en avoir deux, mais les hommes deviennent de plus en plus avides et exigeants, et à moins d'y consacrer tous mes appointements, j'ai dû renoncer à cette espérance. Quand voulez-vous entrer en fonction ?

— Aujourd'hui même, je viens de commencer ; j'ai fait mon apprentissage en dormant.

— C'est vous ! ô dieux tout-puissants ! s'écria le professeur en me serrant contre sa poitrine, qui envoyez la rosée aux plantes, la brise aux palmiers, la pluie aux rizières ; c'est vous qui avez créé cette boule ronde que nous nous permettons d'appeler la terre, et cet amas de vapeur qu'il nous plaît de nommer le ciel. Vous avez fait l'homme et les animaux, c'est vous qui créez aussi les auditeurs et qui les envoyez aux professeurs qui en manquent !

— Ce ne sont point les dieux qui m'ont envoyé, répondis-je ; le besoin de tuer le temps et de réchauffer mes membres engourdis par la bise a seul conduit mes pas en ces lieux. Je ne vous dissimulerai pas que, sans le malheur des temps, je n'aurais point accepté peut-être la place que vous m'offrez ; mais, à tout prendre, il vaut

encore mieux écouter du kurdistani trois fois par semaine que de faire des ronds dans la Seine.

— Tout cela, mon cher monsieur, n'est que le produit mystérieux des décrets de la Providence. Voilà un être infortuné qui cherche une position sociale, et qui, en attendant, fait des ronds dans la Seine, tandis que, de son côté, un malheureux professeur de kurdistani cherche un auditeur et fait tristement son cours aux banquettes. Il est évident que si le premier n'eût pas eu froid, il n'eût point eu l'idée de venir se chauffer au poêle du second; par conséquent, l'un serait resté sans position sociale et l'autre sans auditeur. Il est impossible, ajouta le professeur en finissant, de ne pas voir la main des dieux dans ce mystérieux enchaînement de circonstances!

— Je crois que le professeur a raison, mon cher Prudhomme, reprit Jérôme en terminant sa narration, car je ne sais pas trop ce que je serais devenu si je n'avais pas trouvé cette place.

— Et tu es content de ton sort?

— Enchanté, mon cher ami; mes fonctions n'ont, au fond, rien de trop pénible, et pourvu que je ne m'endorme pas trop souvent, mon professeur est satisfait. Il prétend que j'ai des dispositions à devenir orientaliste, et que, si je veux travailler, on pourra me pousser dans les langues mortes; et peut-être, un jour, qui sait si je ne serai pas, moi aussi; professeur de quelque chose et membre de l'Institut?

— En attendant, pour célébrer notre rencontre, viens prendre avec moi un verre de maraskin au café.

— Impossible, me répondit-il, c'est l'heure du cours ; mes fonctions me réclament ; je tiens à gagner consciencieusement mes appointements. Nous nous retrouverons ici une autre fois. Au revoir !

Nous étions sur la porte. Il me quitta après m'avoir donné une poignée de main, et se dirigea en courant du côté de la Bibliothèque.

Jérôme parti, je me dirigeai du côté de la rivière. J'avais encore plusieurs heures à attendre, mais elles s'écoulèrent assez rapidement : je les passai à songer à mes premières années, à mon vieux maître Frépillon, à sa femme, à nos jeux dans le jardin. A la brune, je vis un pied léger et une jambe fine descendre rapidement les marches d'un escalier à demi ruiné, qui conduisait alors sur les bords de la Seine. C'était Nanette.

A sa vue, je rougis et je portai gauchement la main à mon chapeau pour la saluer, en lui disant : — Bonjour, mademoiselle.

Elle se mit à rire, et, passant son bras sous le mien :

— Depuis quand êtes-vous devenu si cérémonieux avec vos anciens amis, monsieur Joseph ? Croyez-vous qu'il soit bien convenable qu'une *demoiselle* vienne se promener à cette heure avec un *monsieur* sur les bords de la rivière? Tu vas me tutoyer, Joseph, ajouta-t-elle, comme autrefois; sinon, bonsoir, je m'en vais.

— Reste, répondis-je en pressant doucement son bras, reste, ma petite Nanette.

— A la bonne heure ! voilà comment il faut être. Maintenant, causons.

Nous causâmes, en effet, sans nous apercevoir que la rive et le quai devenaient de plus en plus déserts. Nos aventures (je me sers d'un mot bien ambitieux), depuis le jour où nous avions cessé de nous voir, firent les frais de notre entretien. La tante de Nanette était morte ; elle vivait seule du produit de son travail de couturière. Le moment de nous séparer arrivait ; je l'accompagnai jusqu'à l'entrée de la rue qu'elle habitait, tout en continuant la conversation.

— Quel bonheur que tu aies eu l'idée d'entrer dans cette église ! Qui sait, sans cela, si nous nous serions jamais revus ?

— A propos, pour qui donc t'avises-tu de faire dire des messes ? Est-ce pour le repos de l'âme de ta tante ? Elle doit être allée tout droit en paradis.

— Ne rions pas de ces choses-là, Joseph, cela porte malheur ; j'ai laissé la pauvre femme sans prières, et j'ai eu tort.

— La messe n'était pas pour elle ?

— Non.

— Pour qui, alors ?

— Pour un pauvre jeune homme qui a été obligé de partir, et qui a été tué à la dernière bataille.

La voix de Nanette était émue en prononçant ces paroles ; elle essuya ses yeux avec le coin de son tablier.

— Vous l'aimiez donc ?

— Il m'aimait tant !

— Bonsoir, mademoiselle Nanette.

Je voulus partir. Elle me retint.

— Qu'as-tu donc ? est-ce que je t'ai fait de la peine ?

Je ne répondis pas.

— Il faut bien que nous aimions quelqu'un. Nous autres pauvres filles, nous n'avons que notre cœur, nous le donnons. Au lieu de m'accuser, tu devrais me plaindre. Maintenant qu'il est mort, personne ne m'aime plus.

— Et moi ?

En même temps je l'attirai sur mon cœur, sans trop savoir ce que je faisais, et je l'y tins longtemps pressée. Elle se dégagea doucement de mon étreinte, et moitié souriante, moitié fâchée, je la quittai après qu'elle m'eut promis de revenir au même endroit le lendemain.

Je la revis en effet le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Tous les soirs nous nous retrouvions sur les bords de la Seine, et nous attendions, pour rentrer chez nous, que l'horloge lointaine de Notre-Dame sonnât dix heures. Nanette avait oublié son militaire; elle m'aimait, j'étais fou d'elle. Je n'en dirai pas davantage à ce sujet : rien qu'en écrivant son nom, je sens qu'une larme vient humecter ma paupière.

Pourtant, je sens que je ne puis m'arracher aussi brusquement au souvenir enchanteur de mes premières amours. Il me semble encore voir le coucou dans lequel nous montâmes pour faire notre première partie de campagne; il stationnait à la porte Saint-Denis : il y avait déjà un monsieur d'un certain âge, et sa fille, quand nous y entrâmes; deux grosses paysannes de Gennevilliers complétèrent notre chargement. Nous voilà en route. A peine avons-nous fait quelques pas, que le

monsieur est obligé de rassurer sa fille, qui pousse un cri à chaque cahot de la voiture. Nous franchissons la barrière, les cris redoublent, puis viennent les pleurs. La demoiselle déclare qu'elle n'ira pas plus loin, que la voiture va verser, qu'elle veut descendre ; en même temps elle fait signe au cocher d'arrêter, et, sautant à terre, elle force son père à la suivre.

— A-t-on jamais vu poltronnerie pareille? me disait Nanette. Comme si les coucous pouvaient verser!

Nous avions mis à cette époque une confiance illimitée dans le coucou, et il faut rendre cette justice à ce véhicule, qu'il ne l'a jamais trompée.

O Montmorency! nous voici enfin sous tes ombrages; je vois encore le gazon épais sur lequel nous prenions place à côté l'un de l'autre ; je vois... Jetons un voile sur ce passé délicieux.

Quand le dimanche nous n'allions pas à la campagne, le parc de Monceaux ou le jardin de Tivoli voyaient nos pas errants. Un modeste repas nous attendait chez quelque traiteur du quartier, et nous partions de là pour voir tirer le feu d'artifice. Je me souviens que la première fois que nous nous rendîmes à Tivoli, un rassemblement assez considérable arrêta notre marche rue Céruti ; ce rassemblement était formé par les gens réunis autour d'un brancard sur lequel on déposait une jeune femme, ou plutôt son cadavre. On répétait que c'était mademoiselle Garnerin, dont le parachute venait de tomber sur le toit d'un hôtel, entraînant avec lui la malheureuse aéronaute.

Nous nous approchâmes du brancard. Nanette me serra le bras en me disant :

— C'est elle !

— Qui, elle ?

— La demoiselle du coucou.

Je la reconnus en effet. O nature humaine ! on craint de tomber d'un coucou, et on s'élance du milieu des nuages dans une frêle machine de corde et de satin...

O mes dimanches, mes dimanches de vingt-cinq ans, qu'êtes-vous devenus ? Et toi, Nanette, où es-tu ? jouis-tu encore de la lumière des cieux ? qu'as-tu fait depuis que je t'ai quittée ? car je la quittai pour me marier. Il fallut un jour lui apprendre cette terrible nouvelle.

— Joseph, me dit-elle, je m'y attendais ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait que cela arrivât. J'aime mieux le savoir tout de suite. Adieu, sois heureux.

Des sanglots étouffèrent sa voix ; elle me fit un signe d'adieu de la main, ouvrit la porte, et disparut dans l'escalier, sans m'accuser, sans se plaindre.

Voilà ce que c'était autrefois qu'une grisette.

CHAPITRE XII

J'obtiens un emploi. — Les anciens et les nouveaux employés. — De la caserne au ministère. — De l'abbaye au bureau. — Ce qu'on dit entre employés. — Le viguier de Marseille. — La branche cadette de Montigny. — Monsieur de Pingré, président au siége présidial de Soissons. — De brochets, mais pas de truites saumonées. — La trêve du petit pain. — La mercière du coin. — Célibataire ou mariée. — Carmes et capucins. — Flûte synonyme de petit pain. — Petit pain équivalent de flûte. — Les députés des Auvergnats. — Le dîner de monsieur Bonnel. — Garde-française et Chamborau. — La bûche de répit. — *Sic vos non vobis.* — Le cousin de Son Excellence. — Tristesse, mélancolie et découragement d'un surnuméraire.

Mes amours ne m'empêchaient pas cependant de penser au solide. Je n'avais point oublié la promesse de mademoiselle Colombe, ou plutôt de la belle Pasiphaé, et je me présentai à son hôtel, où elle me reçut à merveille et me présenta à son fournisseur, qui mit tout son crédit à ma disposition. Bientôt, grâce à la protection de l'ancienne cuisinière de mon oncle, j'entrai au ministère de l'intérieur, bureau des pensions et secours aux artistes et aux gens de lettres, en qualité de surnuméraire aux appointements de cinquante francs par mois.

Les bureaux étaient composés alors de la façon la plus extraordinaire et la plus bizarre : les anciens employés

avaient presque entièrement disparu, les nouveaux étaient pour la plupart des gens qui, trouvant la place vide, s'y étaient tout bonnement installés. Il y avait dans mon bureau d'anciens gardes-françaises, dont les cuirs et les pataquès me faisaient frémir, des libraires ruinés, des danseurs de l'Opéra et des intendants de la vieille noblesse, des moines défroqués et d'anciens curés, qui regrettaient leurs grasses abbayes et la vie de coq en pâte qu'on y menait. Ces gens-là n'aimaient guère la révolution. L'un d'eux, curé d'un village de cent cinquante feux, avait un bénéfice de six mille livres de rente et un vicaire avec un vicariat.

Pour chefs de division et pour chefs de bureau, nous avions les parents des ministres, gens fort peu instruits en général et surtout déplorables au point de vue de l'écriture. Il va sans dire que je parle des parents et non pas des ministres. J'ai toujours trop respecté le pouvoir pour me permettre la moindre réflexion de ce genre.

J'allais à mon bureau à neuf heures du matin, et j'en sortais à cinq. Pendant les quatre années qu'a duré cette vie, j'ai toujours entendu les mêmes conversations entre mes collègues; j'ai fini par les retenir, et je crois que je pourrais les stéréotyper d'un bout à l'autre.

Mes deux voisins, Genin et Mairot, ouvraient ordinairement le feu de la façon suivante :

MONSIEUR GENIN.

Quoi de nouveau aujourd'hui, monsieur Mairot?

MONSIEUR MAIROT, lisant le *Moniteur*.

Pas grand'chose.

MONSIEUR GENIN.

Nous n'avançons pas.

MONSIEUR MAIROT.

L'armée paraît vouloir conserver ses positions. Le premier consul est arrivé au quartier général. Je vois là un monsieur de Montigny, conseiller de préfecture...

MONSIEUR GENIN.

Monsieur de Montigny?

MONSIEUR MAIROT.

Serait-ce un parent de ces messieurs de Montigny dont vous nous parlez si souvent?

MONSIEUR GENIN.

Montigny avec un i grec?

MONSIEUR MAIROT.

Comme le vôtre.

MONSIEUR GENIN.

Où dites-vous qu'il est nommé?

MONSIEUR MAIROT.

Dans les Basses-Alpes.

MONSIEUR GENIN.

Ce doit être monsieur de Montigny, ou le fils de mon-

sieur le marquis Paulin de Montigny, lieutenant général au présidial de Dax, ou celui de son frère, monsieur le baron Xavier de Montigny, mort en 87 ou 88, ancien officier de marine qui a épousé une demoiselle Posana, fort riche héritière, fille unique de monsieur le comte de Posana, seigneur de Courbouzon, président à mortier, secrétaire perpétuel de l'académie de Carpentras. Vous sentez que, depuis le temps que j'ai cessé d'appartenir à cette maison, bien de l'eau a passé sous le pont, je les ai tous un tant soit peu perdus de vue.

MONSIEUR MAIROT.

C'est tout simple. Ce qui me fait vous en parler, c'est que je savais que vous les connaissiez.

MONSIEUR GENIN.

Beaucoup, beaucoup.

MONSIEUR MAIROT.

C'est cela.

MONSIEUR GENIN.

J'ai été pendant seize ans secrétaire particulier du père de messieurs de Montigny; j'ai vu leur grand-père, monsieur Alphonse-Toussaint de Montigny, marquis du Villet, lieutenant du roi au bailliage de Septèmes, capitaine viguier de Marseille, homme fort aimable et fort distingué.

MONSIEUR MAIROT.

Comme était tout le monde à cette époque.

MONSIEUR GENIN.

Au retour de l'émigration...

MONSIEUR MAIROT.

Les messieurs de Montigny émigrèrent ?

MONSIEUR GENIN.

En Piémont.

MONSIEUR MAIROT.

Un beau pays.

MONSIEUR GENIN.

Ils y avaient une partie de leur famille, les Montigny-Montigneux.

MONSIEUR MAIROT.

Branche cadette.

MONSIEUR GENIN.

Fixée en Piémont depuis Louis XIV. Au retour de l'émigration, la majeure partie de l'avoir de la famille avait été considérablement diminuée. Les uns rentrèrent dans leurs propriétés...

MONSIEUR MAIROT.

Ceux qui en avaient.

MONSIEUR GENIN.

Bien entendu.

MONSIEUR MAIROT.

Et les autres?

MONSIEUR GENIN.

Les autres demeurèrent à l'étranger, où ils prirent du service.

MONSIEUR MAIROT.

Et que bien ils firent.

MONSIEUR GENIN.

Bref, je serais bien embarrassé aujourd'hui s'il me fallait vous donner des renseignements plus précis. Le plus jeune de ces messieurs, monsieur Gaston, comme nous l'appelions, possédait en Normandie une abbaye où il était tenu d'aller une fois par an, et qui lui rapportait de sept à huit mille livres de rente. Puis il y avait encore deux demoiselles; l'aînée, mademoiselle Adélaïde, mariée à un monsieur de Pingré, président au siége présidial de Soissons; puis enfin la cadette, mademoiselle Charlotte, qui se fit religieuse, et dont j'ignore les faits et gestes depuis l'abolition des communautés.

MONSIEUR MAIROT.

Vous ne savez pas ce qu'est devenu tout ce monde-là?

MONSIEUR GENIN.

Non.

MONSIEUR MAIROT.

C'est étonnant.

MONSIEUR GENIN.

Que voulez-vous? il s'est passé tant de choses depuis que j'ai quitté les Montigny! L'abbé, le dernier de cette famille qu'il m'ait été donné de voir, était dans le plus complet dénûment lorsque je le vis.

MONSIEUR MAIROT.

Cela ne me surprend guère. Cette révolution...

MONSIEUR GENIN.

Un habit percé aux coudes, un mauvais chapeau, peu de linge, la chaussure trouée; sans le respect que je portais à sa famille, j'aurais partagé ma bourse avec lui, mais j'eus l'air de ne pas le reconnaître pour ne point l'humilier.

MONSIEUR MAIROT.

J'en aurais fait autant.

MONSIEUR GENIN.

Sa vue cependant me fit une grande émotion, car je fus obligé, en rentrant chez moi, de boire un grand verre d'eau pour me remettre.

MONSIEUR MAIROT.

Et messieurs les jacobins, après avoir réduit ces gens-là à la misère, les trouvent encore trop heureux.

MONSIEUR GENIN.

Il est certain que, sans la révolution, je serais encore dans la maison.

MONSIEUR MAIROT.

D'autant plus que vous n'aviez aucun motif pour la quitter.

MONSIEUR GENIN.

Au contraire.

MONSIEUR MAIROT.

On finit par s'attacher à une maison.

MONSIEUR GENIN.

J'y étais né; mon père et mon grand-père l'avaient toujours servie.

MONSIEUR MAIROT.

C'est comme moi, j'aurais voulu mourir dans mon couvent.

MONSIEUR GENIN.

Quelle différence!

MONSIEUR MAIROT.

En quoi donc?

MONSIEUR GENIN.

Je menais la vie la plus agréable, j'étais libre; tandis que vous étiez astreint à des règles qui m'auraient peu amusé.

MONSIEUR MAIROT.

On dirait que vous n'aviez pas une besogne à faire.

MONSIEUR GENIN.

Moins ennuyeuse que la vôtre.

MONSIEUR MAIROT.

Pas du tout; vous êtes parfaitement dans l'erreur, mon cher monsieur. On a toujours voulu que les couvents fussent des prisons...

MONSIEUR GENIN.

Je l'ai ouï dire.

MONSIEUR MAIROT.

Jamais de la vie!

MONSIEUR GENIN.

Des moines eux-mêmes me l'ont assuré.

MONSIEUR MAIROT.

Jamais de la vie, vous dis-je. Peut-être que dans certaines communantés, à la Trappe sans doute, la règle était sévère; mais, chez les prémontrés, nous jouissions de la plus aimable liberté. Nous avions de superbes domaines, des bois, des prés à perte de vue, des étangs, du gibier et du poisson comme on n'en servait pas à la table du roi, des vins délicieux, des fruits de toute beauté! Aussi, je vous assure que depuis que je suis dans le siècle, je ne vis plus. Ce que je vous dis est à la lettre.

MONSIEUR GENIN.

Vous parlez de propriétés...

MONSIEUR MAIROT.

Un peu.

MONSIEUR GENIN.

Mais celle que possédait la maison de Montigny dans le Gâtinais était bien autre chose ! Un parc clos de murs qui certes avait bien deux lieues de tour, un château superbe, des communs à loger un régiment, de l'eau partout.

MONSIEUR MAIROT.

Et pas de poisson.

MONSIEUR GENIN.

Du poisson superbe.

MONSIEUR MAIROT.

Du brochet, mais point de truites.

MONSIEUR GENIN.

Des truites saumonées.

MONSIEUR MAIROT.

Qui ne valaient pas les nôtres.

MONSIEUR GENIN.

On voit bien que vous n'en avez jamais goûté.

Les deux adversaires mangeaient régulièrement leur petit pain à dix heures, ce qui interrompait la dis-

cussion. Messieurs Bonnet et Fardeau, deux autres employés, finissaient leur déjeuner à cette heure-là, et maintenaient un entretien qui roulait toujours sur une petite mercière établie au coin de la rue.

MONSIEUR FARDEAU.

Je parie cent contre un qu'elle n'est pas mariée.

MONSIEUR BONNET.

Allons donc!

MONSIEUR FARDEAU.

Qui vous prouve le contraire?

MONSIEUR BONNET.

Son nom qui est sur son enseigne, précédé du substantif madame.

MONSIEUR FARDEAU.

Est-ce une raison?

MONSIEUR BONNET.

Et des meilleures.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous trouvez?

MONSIEUR BONNET.

J'en appelle à tous ces messieurs.

MONSIEUR FARDEAU.

Et moi aussi.

MONSIEUR BONNET.

Si elle n'était pas dans les affaires, elle pourrait s'appeler madame ou mademoiselle, selon son bon plaisir; mais, dans sa position de mercière, tenue de souscrire des billets, de contracter des obligations, c'est une autre paire de manches, et on y regarde à deux fois avant de prendre un faux titre; le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

MONSIEUR FARDEAU.

Au surplus, qu'elle soit femme, demoiselle ou veuve, je m'en bats l'œil.

MONSIEUR BONNET.

Et moi aussi, du reste.

MONSIEUR FARDEAU.

Elle est gentille, voilà l'essentiel.

MONSIEUR BONNET.

Vous trouvez?

MONSIEUR FARDEAU.

Ma foi oui.

MONSIEUR BONNET.

Je parierais volontiers avec vous...

MONSIEUR FARDEAU.

Quoi donc?

MONSIEUR BONNET.

Que vous aimeriez mieux la trouver ce soir chez vous...

MONSIEUR FARDEAU.

Farceur!

MONSIEUR BONNET.

Qu'un sapeur.

MONSIEUR FARDEAU.

Dites que deux sapeurs. Eh bien, monsieur Mairot, comment va l'appétit, ce matin?

MONSIEUR MAIROT.

Assez bien, monsieur; beaucoup mieux encore si j'avais des rentes.

MONSIEUR FARDEAU.

Et monsieur Genin?

MONSIEUR GENIN.

A vous rendre mes devoirs.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous ne connaissez pas la petite mercière, monsieur Mairot?

MONSIEUR MAIROT.

Non, monsieur, ni envie de la connaître.

MONSIEUR FARDEAU.

Elle est fort jolie.

MONSIEUR MAIROT.

Peu m'importe.

MONSIEUR FARDEAU.

On prétend cependant que les carmes...

MONSIEUR MAIROT.

Apprenez que je n'ai jamais été carme.

MONSIEUR FARDEAU.

Que les capucins, si vous aimez mieux.

MONSIEUR MAIROT.

Ni capucin.

MONSIEUR FARDEAU.

Que les moines enfin étaient des compères.

MONSIEUR MAIROT.

C'est encore une grossière erreur, monsieur; les prémontrés, auxquels j'avais l'honneur d'appartenir, sachez-le une fois pour toutes, respectaient leur robe.

MONSIEUR FARDEAU.

Je veux bien le croire pour vous obliger. Mettons que je n'ai rien dit.

MONSIEUR MAIROT.

C'est ainsi que je le prends, monsieur.

Fardeau, après avoir dévoré son petit pain, donnait un violent coup de sonnette.

LE GARÇON DE BUREAU.

Ces messieurs ont sonné?

MONSIEUR FARDEAU.

C'est moi, Talon, pour vous demander mon second petit pain.

LE GARÇON DE BUREAU.

Vous voulez dire flûte.

MONSIEUR FARDEAU.

Flûte soit.

LE GARÇON DE BUREAU.

Flûte y est.

MONSIEUR FARDEAU.

Où est-elle?

LE GARÇON DE BUREAU.

Devant vous. (Il sort.)

MONSIEUR FARDEAU.

Mille pardons de vous avoir dérangé, monsieur Talon. Ces gens-là sont d'une familiarité, d'une insolence...

MONSIEUR BONNET.

C'est depuis que son cousin a été nommé député au Corps législatif par les Auvergnats, ses compatriotes.

MONSIEUR FARDEAU.

N'a-t-il pas déjà un parent tribun?

MONSIEUR BONNET.

Ce n'est pas celui-là qui le fera arriver où il espère. Talon prétend qu'il a une belle plume, et qu'il n'est point fait pour rester garçon de bureau.

MONSIEUR FARDEAU.

On nous le donnera peut-être pour collègue.

MONSIEUR BONNET.

Il faut s'attendre à tout.

MONSIEUR FARDEAU.

Bonnet!

MONSIEUR BONNET.

Monsieur et ami.

MONSIEUR FARDEAU.

Ne donniez-vous pas à dîner hier?

MONSIEUR BONNET.

Avant-hier.

MONSIEUR FARDEAU.

Je croyais que c'était hier.

MONSIEUR BONNET.

Non, avant-hier; nous avions une cousine à ma femme et son mari.

MONSIEUR FARDEAU.

Je vous croyais plus de monde.

MONSIEUR BONNET.

Ma salle à manger ne peut contenir que six personnes, et encore en se gênant. J'avais invité deux personnes de plus, mais elles m'ont fait faux bond.

MONSIEUR FARDEAU.

Manqué à l'appel?

MONSIEUR BONNET.

A tous les appels.

MONSIEUR FARDEAU.

A la salle de police tous ces gens-là! comme disait mon capitaine.

MONSIEUR BONNET.

C'est vrai, vous avez servi.

MONSIEUR FARDEAU.

Et vous?

MONSIEUR BONNET.

Moi aussi.

MONSIEUR FARDEAU.

Les maçons.

MONSIEUR BONNET.

Vous croyez rire... J'ai servi chez un maître maçon, un entrepreneur, si vous aimez mieux. J'aurais dû rester avec lui, je serais riche. Mais non, j'avais fait la connaissance d'une personne...

MONSIEUR FARDEAU.

Ah !

MONSIEUR BONNET.

Elle était faite, il fallait la boire.

MONSIEUR FARDEAU.

La personne?

MONSIEUR BONNET.

Eh non! la sottise, vous m'entendez bien. J'avais un enfant, un autre arrivait; ma femme grognait toujours que les travaux n'allaient pas, qu'il fallait chercher quelque chose de plus stable; un de mes anciens camarades d'école qui est devenu général m'a fait entrer ici, et voilà mon histoire.

MONSIEUR FARDEAU.

C'est comme moi.

MONSIEUR BONNET.

Vous avez donc une femme ?

MONSIEUR FARDEAU.

Pas la moindre.

MONSIEUR BONNET.

Des enfants ?

MONSIEUR FARDEAU.

Aucun.

MONSIEUR BONNET.

Vous n'avez pas été dans le bâtiment ?

MONSIEUR FARDEAU.

Jamais.

MONSIEUR BONNET.

Eh bien, alors, où est la ressemblance ?

MONSIEUR FARDEAU.

Où vous voudrez.

MONSIEUR BONNET.

C'est garde-française que vous étiez ?

MONSIEUR FARDEAU.

Chamboran, comme monsieur Genin.

MONSIEUR GENIN.

Vous vous trompez, monsieur.

MONSIEUR FARDEAU.

Ah! c'est vrai, vous étiez dans royal-cravate?

MONSIEUR GENIN.

Non, monsieur, je me suis déjà fait plusieurs fois l'honneur de vous dire que j'étais attaché, de père en fils, à une famille que la révolution a dispersée.

MONSIEUR FARDEAU.

Les messieurs de Montigny?

MONSIEUR GENIN.

Précisément.

MONSIEUR FARDEAU.

Des protestants?

MONSIEUR GENIN.

Jamais, monsieur, jamais. Ce furent de tout temps d'excellents catholiques. Monsieur Alphonse-Toussaint de Montigny...

MONSIEUR BONNET.

Marquis du Crillet?

MONSIEUR FARDEAU.

Lieutenant du roi.

MONSIEUR BONNET.

Au département de Provence.

MONSIEUR GENIN.

Merci de la leçon, messieurs, j'en profiterai.

MONSIEUR FARDEAU.

Il n'y a pas de quoi.

MONSIEUR GENIN.

A l'avenir, je me tairai.

MONSIEUR FARDEAU.

Vous aurez tort.

MONSIEUR BONNET.

S'il est défendu de rire, nous allons bien nous amuser.

MONSIEUR GENIN.

Nous ne sommes point, je crois, appelés ici dans ce but.

MONSIEUR FARDEAU.

Qui sait?

L'arrivée d'un nouvel employé interrompait la conversation. Celui-là arrivait toujours une heure après les autres. On lui passait ses négligences à cause de sa parenté avec le chef de division. Monsieur Pellaprat commençait, en entrant, par ôter son habit et à le remplacer par une vieille redingote; il brossait ensuite son cha-

peau, ouvrait ses tiroirs, et mettait du bois dans le poêle.

MONSIEUR PELLAPRAT.

J'ai cru ce matin que je n'arriverais pas.

MONSIEUR GENIN.

Le pavé est glissant.

MONSIEUR BONNET.

Il fait mauvais marcher.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Ce n'est pas cela, j'ai été arrêté.

MONSIEUR FARDEAU.

Par des voleurs ?

MONSIEUR PELLAPRAT.

Toujours farceur, monsieur Fardeau !

MONSIEUR FARDEAU.

Un peu, pour n'en pas perdre l'habitude.

MONSIEUR BONNET.

Par qui avez-vous donc été arrêté ?

MONSIEUR PELLAPRAT.

Par un régiment de cuirassiers qui partait. Quels beaux hommes !

MONSIEUR FARDEAU.

Je le connais, c'est le 6e.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je n'ai pas fait attention à son numéro d'ordre, mais je l'ai trouvé magnifique. N'est-ce pas votre ancien régiment, monsieur Fardeau?

MONSIEUR FARDEAU.

Chamboran, 3e houssard.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je me le rappelle, pardon. J'ai toujours beaucoup aimé les cuirassiers. Mais je ne vois pas monsieur Lhéritier ; serait-il malade ?

MONSIEUR GENIN.

Ce n'est guère probable. Il a une santé de fer.

MONSIEUR BONNET.

On peut avoir une santé de fer et être malade.

MONSIEUR MAIROT.

Il me semble que monsieur Lhéritier nous a dit hier que si le temps le permettait, il irait au bois aujourd'hui.

MONSIEUR PELLAPRAT.

C'est cela ; aussi étais-je fort étonné de ne pas le voir.

A propos de bois, monsieur Guérin, avez-vous rentré le vôtre?

MONSIEUR GENIN.

Il y a quinze jours.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Vous l'avez payé?

MONSIEUR GENIN.

Trente-neuf francs.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Vous brûlez toujours du bois neuf?

MONSIEUR GENIN.

Je n'en ai jamais brûlé d'autre.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Et vous vous en trouvez bien?

MONSIEUR GENIN.

Parfaitement.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Je finirai par faire comme vous.

MONSIEUR GENIN.

Et vous vous en trouverez bien.

Les deux tiers de la journée se passaient à discuter l'importante question de savoir s'il fallait mettre du bois

au poêle. Le bureau était divisé en deux camps, ceux qui avaient toujours trop froid, et ceux qui avaient toujours trop chaud.

— Si nous laissons mourir le poêle, disait Jean qui gèle, il faudra le rallumer.

— Au nom du ciel, ne touchez pas au poêle! répondait Jean qui sue.

— Vous voulez donc nous faire mourir de froid?

— Vous avez donc formé le projet de nous étouffer?

— On ne peut cependant pas travailler avec l'onglée.

— Si vous étiez en Russie?

— Et vous, si vous étiez au Sénégal?

— Vous finirez par me donner une attaque d'apoplexie foudroyante.

— Je vous devrai d'avoir quelque membre gelé.

Le résultat de cette conversation était de faire mettre du bois dans le poêle par Jean qui gèle, et de faire ouvrir les fenêtres par Jean qui sue. Ces messieurs nous plaçaient sans cesse entre la fluxion de poitrine et la congestion.

Sur les trois heures de l'apres-midi, les employés des divers bureaux commençaient à se rendre des visites.

MONSIEUR PEDURAND.

Eh! bonjour, messieurs.

MONSIEUR FARDEAU.

Tiens! c'est Pedurand.

MONSIEUR PEDURAND.

En personne. Comment va la santé?

MONSIEUR FARDEAU.

Pas mal. Et la vôtre?

MONSIEUR PEDURAND.

Assez bien, Dieu merci.

MONSIEUR FARDEAU.

Quelles nouvelles apportez-vous?

MONSIEUR PEDURAND.

Il en est arrivé de très-mauvaises.

MONSIEUR BONNET.

De la grande armée?

MONSIEUR PEDURAND

Ne parlons pas politique, je vous prie.

MONSIEUR FARDEAU.

D'où donc qu'elles viennent, vos nouvelles?

MONSIEUR PEDURAND.

Du cabinet particulier du ministre. Vous allez avoir un nouveau confrère.

MONSIEUR FARDEAU.

Qui donc?

MONSIEUR PEDURAND.

Un parent du ministre ; on voulait le mettre dans notre bureau, mais il n'y avait pas de vacances, et il s'en est trouvé une dans le vôtre. Ces parents, ça n'est bon que pour espionner leurs confrères !

MONSIEUR FARDEAU.

Et à faire des rapports au ministre. Il s'agit probablement, comme toujours, d'un cousin germain.

MONSIEUR PEDURAND.

Issu de germain.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Quand fait-il son entrée?

MONSIEUR PEDURAND.

On dit la semaine prochaine.

MONSIEUR BONNET.

Aux appointements de...

MONSIEUR PEDURAND.

Dix-huit cents francs.

MONSIEUR GENIN.

C'est joli pour commencer.

MONSIEUR FARDEAU.

On lui donne la place de ce pauvre monsieur Bon-

naire que nous avons accompagné, il n'y a pas vingt-quatre heures, à sa dernière demeure.

MONSIEUR BONNET.

Sa tombe est à peine fermée et on le remplace !

MONSIEUR FARDEAU.

Ces gens-là ne respectent rien.

MONSIEUR PEDURAND.

Préparez-vous à recevoir votre nouveau confrère.

MONSIEUR BONNET.

Si nous le voyons.

MONSIEUR FARDEAU.

J'en doute.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Il fera comme ce cousin du prédécesseur du ministre actuel, que nous avons vu cinq fois en deux ans : je les ai comptées.

MONSIEUR PEDURAND.

Encore un de ces frelons qui viennent s'engraisser de nos sueurs. J'ai voulu vous annoncer cette nouvelle, et sur ce je vous quitte.

MONSIEUR GENIN.

Il n'est que trois heures, et vous avez votre chapeau et votre canne ?

MONSIEUR PEDURAND.

Le chef de bureau est parti pour la chasse, nous en faisons autant. Au revoir, messieurs.

MONSIEUR PELLAPRAT.

Nous voilà encore obligés de travailler pour ce parent du ministre, comme si nous n'avions pas assez de notre besogne; et vous verrez encore que les gratifications passeront devant notre nez pour entrer dans sa poche.

MONSIEUR MAIROT.

Sic vos non vobis.

MONSIEUR FARDEAU.

Travaillez donc comme un bœuf, pendant que le cousin de Son Excellence joue au billard, ou fait le mirliflore au Palais-Royal !

MONSIEUR BONNET.

Tant de travail et si peu de bénéfice! Je suis découragé.

MONSIEUR FARDEAU.

Et moi aussi.

CHAPITRE XIII

Je retrouve mon premier maître d'école. — Feu Dozainville. — Le vrai et le faux Paris. — Les colombes du char de l'État. — Le menuet de Dorante. — La salade de Damis. — La déesse de la Raison en retraite. — Le duc. — La duchesse. — Le chevalier. — Le petit abbé. — Allons danser sous la coudrette. — Mathurin et Mathurine. — Le compère et la commère. — Un baptême de village. — La saison des amours — Marthe pleure, il faut la consoler. — L'étoffe d'une soubrette — Marthe et Marton. — L'école des laquais. — Monsieur Frontin. — Alliance offensive et défensive du valet et de la soubrette. — Frontin s'en va. — Marton suit le torrent révolutionnaire. — Un chapitre de l'histoire du dix-huitième siècle. — Les dimanches du père Frépillon.

J'ai oublié, en commençant ce chapitre, de faire part au lecteur de la surprise que j'éprouvai le premier jour que j'entrai dans les bureaux du ministère de l'intérieur, lorsque je me trouvai assis à côté du père Frépillon. Hélas! le pauvre homme était bien changé; il avait perdu sa femme et son fils; il restait seul avec une petite place qu'un de ses amis parvint à lui faire accorder quand on lui retira la permission de tenir sa modeste école.

Je ne fréquentais guère, de tous les employés de notre bureau, que le père Frépillon et un nommé Dozainville, dont le souvenir m'est toujours resté dans l'esprit. C'était un ancien noble, ruiné par la Révolution, qui avait

conservé toutes les habitudes et le langage des grands seigneurs de l'ancienne cour.

Un jour, je m'écriai devant lui :

— Est-il possible d'habiter la province! Je sens que je mourrais s'il me fallait quitter Paris.

— Paris!... répondit Dozainville dédaigneusement. On prétend, en effet, qu'il y a encore sur la carte une ville qui porte ce nom, mais ce n'est point le véritable Paris!

Je l'ai beaucoup connu, celui-là : c'était un Paris riche, joyeux, ardent, dont la grande affaire était l'amour... l'amour, père de toutes les joies.

La cour, la noblesse, la finance, donnaient à l'envi le signal des fêtes et des amusements. Les ministres semaient les faveurs, les courtisans semaient l'esprit, les traitants semaient l'or, et les femmes le bonheur.

Heureux temps! On laissait la politique aux cuistres, l'opposition aux philosophes; quelques-uns poursuivaient la fortune, d'autres le pouvoir, tous le plaisir!

Le char de l'État volait traîné par des colombes; un choc de la destinée l'a renversé dans la poussière. Il ne s'est plus relevé, et m'a entraîné dans sa chute. Vous voyez, hélas! où j'en suis réduit.

— Et vos amis de la cour?

— La cour! qu'est-elle devenue?

— Et ceux de la noblesse?

— La noblesse court les grands chemins, un bâton à la main.

— Et ceux de la finance?

— Les anciens financiers demandent l'aumône, une besace sur le dos. Paris est maintenant partout, excepté à Paris : Valère est en exil, Dorante donne des leçons de menuet aux Russes, Damis enseigne aux Anglais l'art d'assaisonner la salade. J'aurais pu émigrer comme eux, mais je suis de l'avis de Danton, on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Triste vie, d'ailleurs, que celle de l'émigré : tour à tour professeur de langues ou de gavotte, et diplomate ; admis aujourd'hui à la cour des princes, chassé par eux le lendemain ; couchant une nuit à la belle étoile, une autre dans un palais ; l'émigré est obligé de faire tous les métiers, de tendre le dos à toutes les bastonnades du destin ; reçu le soir comme un grand seigneur par un gentilhomme étranger, il trouve le matin devant la porte du château voisin l'écriteau suivant : « Il est défendu aux chiens et aux émigrés de » pénétrer dans ce parc. » Renoncez donc après cela à votre patrie, à vos habitudes, pour soutenir la cause de l'aristocratie !

Comme il achevait cette phrase, nous vîmes entrer d'un air assez délibéré une femme à l'air pauvre, mais d'une assez belle prestance. Elle se dirigea résolûment vers le cabinet du directeur.

— Savez-vous qui est cette femme ? me demanda Dozainville.

— Du tout, lui répondis-je. Je ne suis dans les bureaux que depuis un mois.

— Apprenez que c'est une déesse.

— Une déesse !

— A la réforme, à la vérité, mais qui n'en a pas moins eu les honneurs du culte public.

— Comme déesse de la Liberté ?

— Non, de la Raison. C'est en cette qualité qu'elle touche encore une pension de retraite. Je l'ai fort connue, cette déesse, dans le temps, et il faut, par la sambleu ! que je vous raconte son histoire.

Nous nous transporterons, s'il vous plaît, à la fin de l'ancien régime. On avait alors un hôtel et un château. Voici l'été, disait le duc à la duchesse, partons pour notre Fontainebleau, allons nous reposer des fatigues de la cour... Le duc comprenait bien qu'il fallait réparer les brèches faites à sa fortune par six mois de lansquenet et de filles d'Opéra. De son côté, la duchesse n'était point fâchée, après tant de nuits passées au bal, de sortir de cette atmosphère embrasée et de respirer l'air pur des champs, qui ravive le regard éteint, veloute la peau et déplisse les rides naissantes.

On partait donc pour la campagne, emmenant un gros abbé pour les besoins de l'esprit, un petit chevalier pour les besoins du cœur, et un épagneul pour remplacer au besoin le chevalier et l'abbé.

Six mois de campagne, c'était un peu long... Au bout d'un mois ou deux, le duc ayant suffisamment chassé faisans, lièvres, cailles, perdrix, sans compter un autre gibier ; la duchesse ayant parcouru maintes et maintes fois les longues allées, les charmilles et les bosquets du parc avec le petit chevalier ; le gros abbé ayant vidé son sac d'anecdotes et de bons mots, venait un moment où

tout le monde se trouvait sur les dents. Après dîner, l'abbé croisait les mains sur son ventre et s'endormait; le duc tambourinait un air de chasse sur les vitres; le petit chevalier caressait l'épagneul, et la duchesse lisait un roman de Crébillon d'un œil à demi fermé.

Alors, pour se désennuyer, on faisait flèche de tout bois; on allait visiter les hobereaux du voisinage: quelle distraction pour une duchesse! On s'enfermait chaque jour pendant une heure ou deux pour compter avec son intendant: quel amusement pour un duc!

On grondait l'abbé, on brusquait le chevalier, et le dimanche venu, on ouvrait le parc pour faire danser les villageois sur la pelouse. Ne craignez rien, braves gens, madame la duchesse n'est pas fière; les beaux gars du pays n'ont qu'à se présenter, elle daignera sauter avec eux: que ne ferait-on pas pour se distraire à la campagne!

Distraction bientôt usée. Heureusement, on entendait dire par la femme de chambre que Mathurine la fermière, la sœur de lait de madame la duchesse, venait de mettre au monde un enfant de plus, le cinquième, le dernier, celui dont les parents s'inquiètent le plus. Jacques sera ceci, Pierre cela, Jeannette entrera chez sa tante; Antoine, qui n'est pas plus haut que ma botte, prétend qu'il veut être soldat; mais que ferons-nous de notre petite dernière?

La duchesse faisait alors la réponse.

— Mathurine est accouchée, disait-elle, je veux être la marraine de sa fille, vite un baptême: les cloches, les

coups de fusil, l'église tendue, les cris, les chants, la table dressée sous la grande charmille! Laissez-moi passer donnant le bras à mon compère Bruneau le marchand de bœufs, et qu'on crie bien fort : Vive madame la duchesse!... Que c'est amusant, un baptême au village!

C'est ainsi que la pauvre femme que vous venez de voir passer, la mendiante Passelacet, devint la filleule de la duchesse de Ginesterre.

Huit jours après le baptême, la duchesse partit pour Paris, continua Dozainville, où elle oublia sa filleule, jusqu'au jour où le duc eut une distraction qui obligea sa femme à renoncer pendant quelque temps à la cour. On revint au château, il fut convenu que Mathurine nourrirait l'héritier de ses maîtres et sèvrerait sa fille. Les deux enfants grandissent ensemble; les voilà devenues jeunes filles : voyez-les, l'une blanche, frêle et déjà un peu pensive; l'autre l'œil noir, la joue rose, la bouche vermeille, insouciante et gaie comme l'oiseau avant la saison des amours.

Hortense aime Marthe, mais Marthe donnerait sa vie pour Hortense. Hélas! on va la marier, c'est pour la dernière fois qu'Hortense revient sous ces ombrages qui appartiendront bientôt à l'aîné de la maison. Les biens de son mari sont situés en Franche-Comté, ou en Alsace, ou en Provence, au bout du monde enfin. Marthe ne reverra donc plus sa jeune maîtresse. Son cœur se déchire, elle pleure en secret, elle maigrit à vue d'œil.

— Je crois décidément que ma filleule a besoin de quel-

que chose, dit un jour la duchesse au gros abbé devenu le vieil abbé ; si nous lui donnions mari? Une noce de village est pour le moins aussi amusante qu'un baptême.

Elle envoie chercher Marthe.

— Voyons, mon enfant, lui dit-elle, qui aimes-tu? Gros-Jacques, Gros-René ou Gros-Pierre? Nous te donnerons une dot, épouse Gros-Pierre ; c'est un gaillard qui m'a l'air bien découplé.

— Non ! je ne veux pas me marier, madame la duchesse, répond Marthe; c'est le départ de ma jeune maîtresse qui me fait le cœur gros, je voudrais tant ne pas la quitter !

— Il y a bien là de quoi se lamenter ! Je suis la marraine de cette enfant, je dois lui faire un sort, l'Église le veut, n'est-ce pas, l'abbé? Je la donne à ma fille. Regardez ses yeux ; il y a là dedans l'étoffe d'une soubrette ou je ne m'y connais pas! Quitte tes habits de village, cours embrasser ta mère Mathurine, nous partons tout à l'heure pour Paris. Marthe, tu seras Marton.

Voilà comment Marthe devint soubrette.

Au bout de six mois, Marthe n'avait plus une sœur de lait, mais une maîtresse. Hortense, la douce Hortense avait fait place à la fière marquise. Libertin comme tous les grands seigneurs, le marquis prenait quelquefois le menton à la soubrette, et voilà la marquise jalouse. « Le marquis ne vient-il pas de glisser une lettre dans votre tablier? D'où vous vient cette bague, Marton? » A chaque instant, ce sont des scènes, des caprices, des injustices,

des menaces. Le marquis va toujours son train... Marton est femme, elle voudrait bien se venger, et pourtant elle hésite.

Le marquis avait pour valet de chambre un mauvais sujet du nom de Frontin. Le jour où le marquis vint au monde, il prit fantaisie à madame la marquise sa mère, qui était un esprit fort, de faire le bonheur d'un autre enfant. Elle courut donc aux Enfants trouvés, et y prit le premier poupon venu, qu'elle fit nourrir à la campagne par une de ses fermières. A six ans, on lui mit la livrée sur le corps, et le voilà jockey du petit marquis. Grandi dans l'antichambre, élevé à l'école des laquais, qui en vaut bien une autre pour l'expérience, Frontin apprit bientôt que le bonheur dépend de la richesse, et que pour s'enrichir, l'homme pauvre et intelligent ne devait compter que sur son esprit et sur les vices de ses maîtres.

Frontin comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de Marton pour régner en tyran sur son maître. Habile, insinuant, tenace, joli garçon par-dessus le marché, il déploya tant d'art, tant de persistance, tant d'habileté, qu'il réussit enfin à lui faire accepter sa morale. Le valet et la soubrette contractèrent une alliance offensive et défensive, comme dans les comédies; on ajoute même qu'ils se marièrent, toujours comme au Théâtre-Français, et ils étaient en train de courir à la fortune lorsque la Révolution est venue renverser leurs espérances.

Frontin, l'inconstant et volage Frontin quitta sa femme sous prétexte d'émigration. Il ne pouvait pas décemment

habiter un pays où il n'y avait que des domestiques et plus de valets.

Marton, la sensible Marton ayant perdu sa place, jeta gaiement son tablier de soubrette aux orties, et se consola de l'abandon de Frontin en songeant qu'à défaut de mari il lui restait encore ses charmes. « Une jolie femme, dit-elle, n'est jamais embarrassée pour vivre, même dans un pays en révolution. » Et voilà comment la soubrette Marton devint madame de Sainte-Marthe la courtisane.

Madame de Sainte-Marthe a été entretenue par l'Assemblée nationale; elle a vu la Gironde dans son alcôve; elle a fait le voyage à Cythère avec le comité de salut public. Je l'ai vue, moi qui vous parle, en déesse de la Raison; elle était, ma foi, fort belle encore; elle prit, sous ce costume trop léger, une fluxion de poitrine qui manqua l'enlever; d'autres maladies vinrent à la suite de celle-là. Elle n'était plus assez belle pour soutenir la concurrence contre les Grecques et les Romaines du 9 thermidor. Des bras du gouvernement, elle tomba dans ceux des fournisseurs, puis des officiers, puis des simples bourgeois, puis de tout le monde. Sa dernière chute fut l'hôpital. Voilà comment la belle courtisane Sainte-Marthe, l'imposante déesse de la Raison, est devenue la mendiante Passelacet.

— Saluez cette femme, jeune homme, ajouta Dozainville en finissant, car c'est un chapitre de l'histoire du dix-huitième siècle qui passe.

Tous les soirs, je reconduisais le père Frépillon à son

logis. Je ne tardai pas à remarquer que le samedi il trouvait toujours quelque prétexte pour s'en aller sans moi. Une fois qu'il m'avait quitté brusquement à la sortie du ministère, je me postai, pour épier sa rentrée, sous une arcade donnant passage dans la rue qu'il habitait. Deux heures se passèrent sans que je visse rien venir. J'entrai chez le concierge.

— M. Frépillon?

— Il ne rentrera que lundi.

— Il est donc parti pour la campagne?

— Je l'ignore; monsieur Frépillon ne me dit pas où il va. Il sort le samedi matin, et nous ne le revoyons que le lundi soir.

Que pouvait devenir Frépillon pendant tout ce temps-là? Ma curiosité était vivement excitée. — Samedi prochain, me dis-je, je le suivrai.

En effet, le samedi suivant j'exécutai ce projet. Le vieillard marchait lentement; au bout de près de deux heures nous nous trouvâmes dans une rue que je reconnus aussitôt: c'était celle de ma première école. Frépillon entra dans la maison, traversa le jardin, mit la clef dans la serrure de la porte du pavillon où était située la classe. Je fis un pas pour y pénétrer en même temps que lui, mais bientôt je reculai devant cette idée, et je repris le chemin de la maison.

Ma curiosité, cependant, n'était satisfaite qu'à demi. Le lundi suivant, au sortir du bureau, ce fut moi qui évitai le père Frépillon. Je me dirigeai à grands pas

vers la maison de l'école. Justement, la portière était sur la porte.

— Monsieur Frépillon m'a chargé, madame, d'une commission auprès de vous, lui dis-je, espérant bien que ma politesse ferait son effet.

— Quoi qu'il me veut, le père Frépillon? répondit la portière.

— Il a oublié hier, ici, un livre dont il a le plus grand besoin, et il vous prie de vouloir bien me le laisser prendre.

— Ça n'est pas bien difficile. Voilà la clef.

J'entrai dans la chambre de Frépillon. Rien n'y était changé; rideaux, meubles, tableaux, tout était à la même place. Il y avait sur la fenêtre un rosier que madame Frépillon arrosait elle-même tous les matins. Ce rosier portait des roses.

Je m'approchai du secrétaire en bois noir sur lequel j'avais tracé mes exemples de calligraphie; j'aperçus un manuscrit ouvert; il portait ce titre :

MON JOURNAL.

« *Dimanche*, 1er *avril*. — Le propriétaire a enfin consenti à me louer cette chambre que nous avons si longtemps habitée ensemble. J'y reviens seul, mais il me semble que je vois son ombre. J'ai passé une journée tranquille, presque heureuse, à replacer ici tous nos meubles à l'endroit où elle les mettait.

» Tout le reste de la semaine il me faudra vivre avec

les autres et par les autres; ici, du moins, je trouverai vingt-quatre heures de liberté. Je ne serai plus le pauvre employé, mais l'homme libre qui vit dans la solitude qu'il s'est choisie, avec ses souvenirs. »

Je feuilletai rapidement le journal pour arriver à la dernière page.

« *Lundi matin.* — Il y a aujourd'hui cinq ans que je suis venu pour la première fois dans cette retraite. Merci, mon Dieu, des douces heures de consolation que vous m'y avez fait trouver !

» Maintenant il faut que je retourne vivre avec les hommes; je me sens plus triste que de coutume en quittant ces lieux. Serait-ce un pressentiment?

» Faites-moi la grâce, mon Dieu, de revoir cette chambrette et d'y mourir ! »

Un mois après, nous sortions du ministère, où le père Frépillon n'avait pas paru. Je me rendis à son domicile habituel, on ne l'avait point vu rentrer; à son domicile du dimanche, on ne l'avait pas vu sortir.

Je sonnai à sa porte; un long silence vint confirmer mes craintes. Il fallut enfoncer la porte : le père Frépillon, étendu sur son fauteuil, semblait dormir d'un sommeil calme et souriant. Je pris sa main, elle était froide.

Il était mort comme il l'avait désiré.

CHAPITRE XIV

Je suis destitué. — Quittons la France. — Où aller? — La ronde et la bâtarde. — La Grande-Bretagne m'appelle. — Une partie de dames. — La servante de Grenoble. — Sir John Brioch. — Vous êtes un monstre! — Le père de ses trois enfants. — Miss Georgina Blagbull. — L'épreuve par l'eau et l'épreuve par le feu. — Le faux Muller et le véritable Athalaric XXIV. — L'ordre du Pigeon bleu. — Le baron Prudhomme. — Les mystificateurs. — De l'hospitalité chez les Français au commencement du dix-huitième siècle. — Le célèbre Musson. — La confession d'un mystificateur. — Madame Hainguerlot. — La vision de Musson. — Le portrait de la mort. — Les songes ne son pas ce qu'un vain peuple pense. — Mort d'un mystificateur.

On me demandera sans doute pourquoi je n'ai pas suivi la carrière administrative, dans laquelle m'attendaient de si beaux succès? Une épuration eut lieu, et, sous prétexte que je n'avais d'autre titre que la faveur, on me mit brusquement à la porte du ministère.

Après cet événement, le séjour de Paris m'était devenu presque insupportable, et je songeais à m'expatrier.

Mais où aller? En Allemagne, en Espagne, en Italie, en Portugal, en Russie, en Angleterre, en Amérique?

Je dois dire que je penchais pour l'Angleterre.

Les Anglais, à ce que m'avait assuré un voyageur,

prisent extrêmement les avantages d'une belle écriture; il n'est rien qu'ils mettent au-dessus d'une belle ronde ou d'une bâtarde bien correcte. Un professeur de belle écriture qui irait à Londres serait bien sûr d'épouser une riche héritière, pour peu qu'il joignît les avantages d'une belle figure à ceux d'une belle main.

— L'Angleterre est un climat très-sain, ajoutait le voyageur, et on y vit sous un gouvernement qui fait gloire de respecter le libre arbitre des citoyens.

J'étais donc très-bien disposé en faveur de l'Angleterre, et je ne négligeais aucune occasion de vanter ce pays et ses institutions.

J'allais souvent, à cette époque, faire ma partie de dames au café Manoury. Je commençais à être d'une assez jolie force à ce jeu, où j'ai excellé depuis, et je m'y livrais avec toute l'ardeur d'un débutant.

Je jouais ordinairement avec la même société, et je me rappelle qu'un jour, en poussant à dame, je fis part à mes amis de mon projet de m'expatrier et de me rendre en Angleterre.

— Ah ! monsieur, gardez-vous-en bien !

Je me retournai et je vis, à la table à côté de la mienne, un homme d'un certain âge, fort bien couvert, d'une physionomie distinguée et prévenante à la fois ; il s'excusa de ce que, n'étant pas connu de moi, il s'était mêlé à la conversation.

Cet étranger, il faut que je l'avoue, m'inspira tout de suite une grande confiance. Je lui demandai ce qu'il

voyait de si dangereux pour moi dans un voyage en Angleterre.

— Vous n'y êtes point encore allé ?

— Non.

— Eh bien! reprit l'étranger, n'y mettez jamais les pieds. Il existe sur ce pays une foule de préjugés dont il est bon de se garantir. Je suis allé en Angleterre pour mon malheur, et je puis vous édifier à son sujet.

Vous n'êtes point sans avoir entendu dire que l'Angleterre était le pays où l'étranger pouvait se croire en sûreté? Écoutez d'abord cette histoire :

Je sortais d'une hôtellerie de Greenwich, où j'avais mangé force poisson. J'ai le homard gai. En passant près de la servante d'auberge, je ne pus m'empêcher de lui prendre le menton. En France, cela ne tire pas à conséquence, et c'est même une formalité de rigueur pour tout voyageur bien appris; en Angleterre, c'est différent.

Le lendemain, comme je me promenais dans les rues de Londres, un policeman me toucha l'épaule avec sa baguette en me disant :

— Au nom de la loi, je vous arrête.

— Moi !

— Yes, sir.

— Quel est mon crime?

— Suivez-moi chez le juge de paix. Ce respectable magistrat s'empressera de vous l'apprendre.

Ce respectable magistrat m'apprit en effet que la nom-

mée Titania, fille d'auberge à Greenwich, m'accusait de l'avoir rendue mère en lui prenant le menton. Je m'en tirai moyennant cinquante guinées : Titania avait bien voulu consentir à entrer en arrangement. Si les étrangers sont ainsi exposés, toutes les fois qu'ils sortent, à recevoir quelque paternité sur la tête, les nationaux eux-mêmes sont sans cesse menacés d'un accident pareil.

Le jour où je comparus devant le juge de paix, un autre coupable était sur la sellette, et j'assistai à l'interrogatoire suivant :

— Comment vous nommez-vous ?

— Sir John Brioch.

— Votre âge ?

— Cinquante ans.

— Votre profession ?

— Original (*excentric man*).

— Vous êtes né ?

— A Londres. Puis-je savoir de quoi on m'accuse ?

— Voici qui va vous l'apprendre. Paraissez, miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull.

Entra une femme de près de quarante ans, vêtue d'un tartan en lambeaux, coiffée d'un chapeau de paille déchiré, chaussée de bottines éculées, sans dents, mais avec deux longues mèches de cheveux en tire-bouchons sur les épaules.

— Miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull, reprend le juge de paix, connaissez-vous ce gentilhomme ?

Miss Georgina Blagbull fait semblant de s'évanouir mais bientôt elle reprend ses sens et la parole.

— C'est lui ! c'est bien lui ! s'écrie-t-elle, le monstre !

— Sir John Brioch, vous êtes accusé par miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull de Blagbull, d'être le père de son enfant, ou plutôt de ses trois enfants. Accourez, John, Hély, Gupert, voyons si vous reconnaîtrez aussi votre père.

Les trois enfants se jettent dans ses bras en criant :

— Papa !

Sir John Brioch eut beau protester qu'il n'avait jamais vu de sa vie, ce qui s'appelle vu, miss Georgina-Pamela-Evelina-Noemy-Mary-Jenny Blagbull de Blagbull, il n'en fut pas moins bien et dûment déclaré père de John, de Hély, de Gupert, et condamné comme tel à leur assurer une pension alimentaire, ainsi qu'à leur respectable mère.

Ainsi le veut la loi anglaise.

Il y a pourtant certains comtés, m'a-t-on assuré, où les hommes ont des garanties contre la fraude et l'abus qui peuvent naître de la législation dont je viens de vous parler. Ainsi, dans le Yorkshire et dans le Chestershire, tout homme libre, fermier, commerçant, homme libre ou yeoman, accusé d'avoir séduit une fille, peut invoquer le jugement du Dieu, c'est-à-dire l'épreuve par l'eau ou par le feu. On lui présente une barre de fer rougie et une cuve; s'il saisit la barre sans se brûler, s'il surnage, la fille est déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. Mais peu de gens recourent à ce

privilége. En général, on aime mieux transiger. Il n'y a donc pas un Anglais dans toute l'Angleterre, ou un étranger, qui puisse être sûr de ne pas rentrer chez lui avec un enfant de plus. Cela n'empêchera pas les voyageurs d'écrire de plus belle dans leurs livres que l'Angleterre est le pays de la liberté et de la sûreté individuelles.

Je remerciai mon interlocuteur de ces renseignements utiles, et, après avoir terminé ma partie de dominos, je quittai le café.

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je sentis quelqu'un qui me retenait par le pan de ma redingote; je me retournai, et je reconnus mon obligeant voisin de table.

— Pardon, me dit-il, si je vous arrête, mais j'ai quelque chose à vous demander.

— Quoi donc, monsieur?

— La faveur d'un entretien particulier. Si vous voulez, en marchant, je vous ferai part des graves idées qui me préoccupent, et vous me donnerez votre avis là-dessus. Votre physionomie pleine de dignité et d'intelligence, votre air grave, tout, jusqu'à votre son de voix, prévient en votre faveur et inspire la confiance. Sachez donc, monsieur, ajouta-t-il en passant son bras sous le mien, que je ne suis pas ce que je parais être. Je voyage incognito, sous le nom de Muller, mais en réalité je me nomme Athalaric, XXIVe du nom, par la grâce de Dieu margrâve de Krakersdorf et de plusieurs autres lieux.

Je jetai un rapide regard sur mon compagnon : je lui trouvai, en effet, un air extraordinairement princier.

— Je voyage pour mon instruction, et afin de me rendre plus capable de faire le bonheur de mes sujets. Votre conversation de tout à l'heure m'a frappé, les idées lumineuses que vous venez d'émettre sur la constitution décèlent en vous un talent politique du premier ordre. Je cherche de toutes parts un homme capable de me seconder dans la tâche que j'ai entreprise d'extirper tous les abus qui règnent dans le burgraviat de Krakersdorf. Vous serez mon premier ministre, mon confident et mon ami. Vous aurez dix mille florins d'appointements par an, la table, le logement, et le grand cordon de mon ordre, que je vous remettrai moi-même dès que vous aurez accepté mes propositions.

Je me suis toujours senti une vocation particulière pour le métier d'homme d'État. Les propositions d'Athalaric XXIV me comblèrent de joie, je m'empressai de les accepter, et d'assurer le prince de ma plus vive gratitude.

— A demain donc, reprit-il ; je veux, en présence de plusieurs seigneurs de ma suite, vous recevoir chevalier de l'ordre du *Pigeon bleu*, qui fut institué au retour de la première croisade par mon ancêtre Athalaric Ier.

Le prince me quitta après m'avoir serré la main à diverses reprises, m'assurant que nous serions bien malheureux si nous ne parvenions pas, tous les deux, à extirper les abus de Krakersdorf, et à faire le bonheur des habitants de cette contrée.

Le lendemain je me rendis à l'adresse qui m'avait été indiquée par le prince. Je le trouvai dans une salle qui

ressemblait à un atelier de peintre. Son Altesse était drapée d'un immense manteau qui me parut offrir quelque analogie avec un vieux tapis. Quant aux manteaux des seigneurs de la suite, on aurait pu au premier abord les confondre avec des rideaux.

— Monsieur le baron, car vous êtes baron depuis ce matin, et voici, ajouta gracieusement le prince, le brevet de votre dignité : ceci n'est sans doute pas la salle où se tiennent les séances du chapitre du *Pigeon bleu* dans mon château de Krakersdorf ; mais, en voyage, on est obligé de se contenter de ce qu'on a. J'ai reçu des chevaliers du *Pigeon bleu* dans des granges, et ils n'en sont pas plus mauvais pour cela. Je regrette seulement de n'avoir pas eu le temps de faire orner cette salle de quelques trophées d'armes et de lauriers. Les trophées font toujours très-bien dans une réception de chevalier ; il faut nous en passer pour aujourd'hui. Donnez-moi mon épée, et procédons à la cérémonie. A genoux, baron Prudhomme !

Aussitôt je m'agenouillai.

— Baron Prudhomme, vous allez jurer de défendre la veuve et l'orphelin.

— Je le jure.

— De respecter le faible et l'opprimé.

— Je le jure.

— D'aimer les belles.

— Je le jure.

— De chérir la gloire.

— Je le jure.

— De vous conduire en tout et partout en bon et loyal chevalier du *Pigeon bleu.*

— Je le jure.

Chaque serment était suivi d'un vigoureux coup de plat de sabre que Son Altesse Athalaric XXIV, grand maître de l'ordre, m'appliquait sur les épaules.

Le prince me passa ensuite le grand cordon de l'ordre autour du cou. Ce cordon était un ruban ponceau large de quatre ou cinq doigts, à l'extrémité duquel était suspendu un pigeon empaillé.

Je reçus en même temps l'accolade du grand maître et des seigneurs de sa suite. Il fut convenu que nous nous réunirions le soir dans le même lieu pour procéder au banquet qui suit habituellement les réceptions.

— Baron Prudhomme, me dit le prince, les repas de l'ordre sont des repas fraternels, des espèces de communion, et le statut trente-quatrième exige que chaque chevalier apporte son plat. Songez à vous conformer à cette prescription.

Je m'inclinai et je sortis.

Mon premier soin fut d'entrer chez le rôtisseur, et de lui commander un magnifique dindon aux marrons pour le soir même, après quoi, ne sachant trop que faire pour remplir cette journée qui m'avait donné deux titres à la fois, je flânai jusqu'à quatre heures, songeant au brillant avenir qui m'était réservé, et réfléchissant aux moyens d'extirper les abus du noble burgraviat de Krakersdorf.

Fatigué d'errer dans les rues de Paris, je retournai au

café, où je trouvai quelques camarades qui jouaient aux dames.

Ils se levèrent à mon approche, et me dirent les uns après les autres, en ôtant respectueusement leurs chapeaux :

— Salut à monsieur le baron Prudhomme.

— Grand cordon de l'ordre du Pigeon bleu.

— Premier ministre du burgrave de Krakersdorf.

— Chargé de la noble tâche d'extirper les abus enracinés depuis des siècles dans ses États.

— Messieurs, leur répondis-je, puisque vous connaissez déjà le nouvel avenir qui s'ouvre devant moi, je vous invite tous à assister à mon dîner de réception qui aura lieu ce soir.

— Nous remercions monsieur le baron, et nous serons exacts au rendez-vous.

Je ferai grâce au lecteur des détails de ce repas. Je lui avouerai seulement, quoique cet aveu soit assez pénible à mon amour-propre, que le prince Athalaric XXIV, le burgraviat de Krakersdorf et l'ordre du *Pigeon bleu* n'ont jamais existé. J'ai été, dans toute cette affaire, victime d'une de ces mystifications comme on en faisait tant à cette époque. C'était Musson, le fameux Musson qui, en voyant ma figure, ainsi qu'il me le dit plus tard, s'était senti pris de l'irrésistible besoin de faire ma connaissance, et qui avait voulu entrer en matière avec moi sous des auspices moins guindés que ceux du cérémonial ordinaire. Bien loin de me fâcher, je m'applaudis

donc d'une mystification qui me mit en rapport avec une des plus grandes célébrités de mon temps.

La société, a dit un homme de lettres de cette époque, était atteinte alors d'une manie assez singulière, qui s'appelait *la mystification*. Les esprits étaient d'autant plus avides de plaisirs qu'ils en avaient été sevrés plus longtemps : pour regagner le temps perdu, on croyait ne pas pouvoir trop se divertir.

De là l'usage assez commun d'appeler dans les fêtes que l'on se prodiguait réciproquement et où on accumulait tous les genres de divertissements, certains personnages dont le métier était de se jouer de la bonhomie du convive qu'on leur livrait, et de le couvrir de ridicule dans la maison où il avait été attiré par des démonstrations d'estime et d'amitié.

Le devoir sacré de l'hospitalité s'accommodait assez mal de cette façon de s'amuser, mais on passait par-dessus.

Le roi des mystificateurs était Musson ; il avait fait de la mystification un art véritable. Pas de fête où il ne fût invité. On mettait au bas des lettres d'invitation au bal :

« On soupera, et il y aura une mystification. »

J'ai vu Musson une fois contrefaire sur le boulevard l'idiot, le fou dont la folie consiste à se croire un enfant de cinq ans.

Il s'approche d'un provincial, et le prenant par la main il se met à lui dire :

— Toto a perdu sa Nounou ; toi zentil, toi conduire Toto à maison de petite maman.

Le provincial regarde tout effaré ce moutard de quarante ans. Un compère s'approche et lui dit qu'il a affaire à un malheureux idiot que sa famille laisse vaguer, parce qu'il est inoffensif et qu'il a la manie de se faire reconduire chez lui chaque jour par un nouvel individu. C'est une corvée fort ennuyeuse, mais on l'accepte et on la remplit par humanité.

Par humanité donc le provincial consent à servir de bonne à Musson, qui commence à le conduire devant un marchand de joujoux.

— Toto vouloir un pantin ; Nounou, faut azeter un pantin à Toto.

Le provincial achète le pantin. Musson s'arrête devant un confiseur.

— Nounou, Toto vouloir nanan ; donner du nanan à Toto.

On achète des bonbons à Musson.

— Nounou, Toto veut boire.

On entre dans un café.

— Toto veut zouer, Toto veut que Nounou le porte à seval sur Nounou.

Le provincial se courbe et Musson lui saute dessus.

— Allez, Nounou ! allez, Nounou ! et il donne d'énormes coups de poing à sa monture. Au bout de cinq minutes il descend, et le provincial s'essuie le front.

Tout à coup Musson pousse un cri.

— Nounou !

— Qu'y a-t-il encore? demande l'infortuné philanthrope.

— Toto a la colique! Toto veut faire son... Déboutonne Toto, Nounou, déboutonne Toto.

Le lendemain, il ne fut bruit dans tout Paris que de cette mystification. On en parla au premier consul, et cela le fit beaucoup rire, lui qui ne riait pas souvent.

Un jour de carnaval, Musson se promena sous les arcades et dans le jardin du Palais-Royal avec une queue de lapin attachée à la basque de son habit.

Comme tous les farceurs, Musson était profondément triste.

— Prudhomme, me dit-il un jour, je m'ennuie sans cesse, rien ne peut me distraire. Il m'est venu une idée.

— Laquelle?

— J'ai envie de me faire moine.

— Pour mystifier le pape? Heureusement il n'y a plus de moines.

— Il y en a encore en Espagne.

— Tu n'auras pas la force d'aller les chercher si loin.

— Qui sait?

— Allons donc! toi quitter la vie que tu mènes, le monde dont tu es le plus bel ornement, renoncer à tes succès!

— La vie que je mène est horrible, mon cher ami; mes succès dans le monde me font rougir quelquefois. Que suis-je, en définitive, voyons?

— Un homme célèbre.

— Un misérable bouffon. Le monde m'accueille parce que je l'amuse, voilà tout ; il m'associe à ses plaisirs, à condition que je jouerai mon rôle d'histrion. Je passe mes soirées dans les salons les plus brillants de Paris, et mes journées dans cet atelier, où souvent je grelotte faute d'une voie de bois. Je trouve le luxe chez les autres, la pauvreté m'attend chez moi. Je suis peintre, et chaque portrait que l'on me commande est une aumône, je le vois bien ; on me paye mes facéties, et encore si tout le monde me payait !

Ces idées noires devinrent de plus en plus fréquentes à mesure que Musson avança en âge. Il avait fini par tourner à la superstition.

Un jour, j'entrai, sur les quatre heures, dans l'atelier de Musson. Il était en train de cirer lui-même ses bottes.

— Tu vas donc ce soir dans le monde?

— Oui, me répondit-il : un dîner et une soirée chez madame Hainguerlot. J'ai bien envie de ne pas y aller.

— Pourquoi donc ? es-tu malade ?

— Non.

— C'est une maison excellente que celle de madame Hainguerlot, du moins à ce que je t'ai toujours entendu dire. Le plus fin cuisinier, la meilleure cave, la maîtresse de maison la plus aimable, les convives les plus spirituels.

— C'est égal, je n'irai pas.

— Allons donc !

— J'ai fait un mauvais rêve cette nuit, je suis sûr qu'il m'arrivera quelque malheur si je sors ce soir.

— Tu crois aux rêves, un homme intelligent?

— C'est parce que je suis intelligent que j'y crois.

— Quel est donc ce beau rêve?

— J'ai rêvé que j'étais chez moi occupé à préparer un ivoire, lorsqu'on est venu frapper trois coups à ma porte. J'ai crié d'entrer. Une femme de taille assez haute, soigneusement voilée, se présente et s'assied dans le fauteuil que je lui offre.

— C'est à monsieur Musson que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, madame.

— Vous êtes peintre en miniature?

— C'est mon état.

— Voulez-vous faire mon portrait?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Mais il me le faut de suite.

J'étais impatient de connaître la figure qui se cachait sous ce long voile, et je repris:

— Commençons à l'instant, si vous voulez.

L'inconnue s'arrangea dans son fauteuil comme quelqu'un qui cherche une pose.

— Il faut d'abord, madame, lever votre voile.

Elle fit trois fois un signe d'acquiescement avec la tête, et porta lentement la main à son chapeau. Le voile s'écarta, je poussai un cri d'horreur: j'avais devant les yeux une tête de mort!

— N'est-ce pas qu'elle est bonne la mystification, me dit une voix sifflante qui sortait de cette bouche vide.

— Au revoir, monsieur Musson.

Je me débattais encore contre ce cauchemar lorsque la portière est entrée pour me remettre l'invitation de madame Hainguerlot. Tu comprends maintenant pourquoi je ne veux pas aller ce soir chez elle.

J'engageai avec tant d'insistance Musson à mépriser ce songe ridicule et à secouer la mélancolie dans laquelle il était plongé, qu'il finit par s'habiller. Je ne le quittai qu'après l'avoir mis en fiacre.

A onze heures je rentrais chez moi, en passant par la rue du Mont-Blanc où était situé l'hôtel Hainguerlot. La nuit était sombre, les reverbères, mal surveillés alors, étaient déjà éteints pour la plupart. Je me rangeai contre le mur pour laisser passer une voiture qui tournait afin d'entrer sous une porte cochère, et j'entendis pousser les cris : Au secours ! je suis mort ! Les gens de l'hôtel sortirent avec des lanternes et s'approchèrent d'un individu qui gisait étendu sur la pierre. Je fis comme eux, et je reconnus l'infortuné Musson. Le timon de la voiture lui avait enfoncé la poitrine. Il expira sans me reconnaître. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

CHAPITRE XVI

Les sociétés chantantes.— La société du *Chat qui* ..... —Momus.—La société des *Lapins*.—La société de l'*Entonnoir*.—Les dîners du Vaudeville.—Le Rocher de Cancale. — Balaine. — L'empire des Mèdes et des Assyriens.— *Sic transit gloria mundi*.—Jacquelin, Capelle, Moreau, Antignac, Brazier, Tournay, Francis, Gentil, Armand Gouffé, Coupart. — L'ami de madame Favart. — Ma candidature. — Je suis élu. — Désaugiers. — Mon toast de réception. — Aux femmes! — Procès-verbal de la cent quinzième séance du Caveau moderne. — A nos frères en Epicure! — Monsieur Rougemont. — La bataille de Waterloo racontée par un chansonnier. — L'auteur et l'ouvrage sont parfaitement accueillis par S. M. le roi de France et de Navarre. — Fin de la séance. — Je termine par une réflexion.

J'ai toujours été partisan de ces réunions qui, sous le frivole prétexte de célébrer Apollon et les Muses, Bacchus et Cupidon, cachent un but plus sérieux, qui rapprochent les distances, inspirent les sentiments nobles et tendres, maintiennent les traditions de la poésie gauloise, et rendent les hommes meilleurs. J'ai nommé les *sociétés chantantes*.

Mon oncle le bonnetier était président de la société du *Chat qui*... comment dirai-je?... *qui commet des incongruités*. Elle tenait ses séances chez un marchand de vin restaurateur de la rue Montorgueil. Introduit dans cette société par mon respectable parent, elle entendit

les bégayements de ma muse enfantine. C'est à l'écho du *Chat qui...* commet des incongruités que j'ai confié mes premières chansons. Mes confrères daignèrent les accueillir avec indulgence, leurs applaudissements vinrent m'encourager quelquefois, et si, depuis, j'ai invoqué Momus avec quelque succès, c'est à eux que je le dois.

Non loin de l'île Saint-Louis, et dans la rue Mouffetard, la société des *Lapins* se réunissait tous les premiers dimanches de chaque mois. J'en ai fait partie, je l'avoue, ainsi que de la société de l'*Entonnoir*. Un homme d'esprit ne doit jamais rougir de ses commencements.

Monsieur Coquerel, qui m'avait pris en amitié, me fit admettre aux *Dîners du Vaudeville*, société charmante et distinguée dont je me souviens encore avec orgueil. Mais il existait alors une réunion qui primait toutes les autres, et dont je brûlais de faire partie. En 1805, on voyait rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar, une enseigne représentant le *Rocher de Cancale*. C'était celle d'un simple et modeste marchand de vin nommé Balaine. L'invasion, qui vint détruire et bouleverser tant de fortunes, n'avait point encore consolidé celle de Balaine et rendu son nom européen. Je ne ferai pas l'histoire du *Rocher de Cancale*, il a disparu après avoir brillé un moment, comme ont disparu également l'empire des Mèdes, l'empire des Assyriens, et tant d'autres empires. L'inconstante déesse, la mode, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'abandonna, et le successeur de Balaine fut ruiné. Au coin de la rue Mandar il n'y a plus de fêtes, plus de rires, plus de chants, là où il y a eu tant de

chants, tant de rires, tant de fêtes : *sic transit gloria mundi,* s'il m'est permis de me servir de cette expression.

A cette époque, quelques vieux amis de la gaieté française se réunissaient au *Rocher de Cancale* pour y chanter quelques joyeux refrains, le verre à la main. Laujon, l'ami de madame Favart, l'Anacréon moderne, fonda cette réunion qu'il présida le premier, et dont firent bientôt partie Jacquelin, Capelle, Moreau, Brazier, Antignac, Tournay, Francis, Gentil, Rougemont, Armand Gouffé, Coupart, l'unique débris de cette glorieuse époque de chansonniers, le seul des fondateurs du Caveau dont la Parque n'ait point encore tranché le fil.

Je brûlais donc, ainsi que je viens de le dire, d'être admis aux réunions du Caveau, en qualité de membre actif. Déjà je m'étais présenté deux fois à l'élection, et ma candidature avait échoué. La première fois, les *Soupers de Momus* voulurent faire passer un de leurs candidats, et mirent tout en œuvre pour arriver à ce but. La seconde fois, après avoir fait toutes mes visites, je me croyais sûr du succès, lorsque j'échouai faute d'une voix. Rougemont, qui m'avait promis la sienne, me fit faux bond au dernier moment, et vota pour Béranger.

Madame Prudhomme me conseillait de renoncer à la candidature. Mais, loin de suivre ce lâche conseil, je résolus de me présenter de plus belle, de 1805 à 1815. J'ai affronté sept fois les chances du scrutin. Enfin, j'eus la consolation de l'emporter sur tous mes ennemis, et, le 1er mars, j'appris en même temps que Napoléon venait

de débarquer à l'île d'Elbe et que j'étais reçu membre du Caveau.

La séance de réception, retardée par les graves et douloureux événements qui s'accomplirent alors, n'eut lieu que le 20 juillet 1815. Ce fut Désaugiers qui la présida. J'ai conservé ma chanson de réception, et je la donnerais ici comme une preuve vivante, pour ainsi dire, de ce qu'était la gaieté française à cette époque, si ma modestie ne me faisait un devoir de céder la parole à des lyres plus harmonieuses.

Mon tour venu, je me levai et, d'une voix sonore, je portai le toast suivant :

AUX FEMMES !

« Femmes ! si votre cœur s'ouvre aux plus douces, aux plus tendres émotions, il est aussi l'asile de toutes les vertus. Quel homme ne doit pas se dire avec un sentiment d'orgueil et de reconnaissance : *Une femme fut ma mère !* »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce toast, les cris de Vive Prudhomme ! se mêlèrent au choc des verres. Au nom de tous les sociétaires, Désaugiers, le président, voulut me donner une seconde fois l'accolade fraternelle. Des larmes d'amitié et de reconnaissance mouillaient le verre de mes lunettes, mes genoux se dérobaient sous moi. Vaincu par l'émotion, je me serais évanoui si cette scène se fût prolongée une minute de plus. Heureusement, le président frappa trois coups de sa fourchette sur la table.

A ce signal, tout le monde garda le silence.

— La parole, s'écria Désaugiers, est au secrétaire général pour la lecture du procès-verbal de la cent quinzième séance.

Jacquelin, qui remplissait les fonctions de secrétaire, se leva et lut la pièce suivante, qui est officielle et que j'ai copiée plus tard sur les registres mêmes du Caveau :

PROCÈS-VERBAL DE LA CENT QUINZIÈME SÉANCE.

(20 juillet 1815.)

« Les vrais épicuriens sont gais par caractère, insouciants par nature et chanteurs par tempérament.

» Il n'est donc pas étonnant que depuis deux lustres que nous chantons au *Rocher de Cancale,* la politique, assez triste par elle-même, ne se soit point mêlée à nos joyeux travaux.

» Il était réservé aux Cancaliens de rire, boire et chanter sans se soucier du reste ; mais depuis le fatal débarquement, plus de banquets, partant plus de joie. Les uns, pour échapper à l'ordre de chanter en pleurant, s'échappaient à Rouen, d'où ils envoyaient les couplets suivants dont vous nous saurez gré de citer le premier :

A NOS FRÈRES EN EPICURE.

AIR : *Gai, gai, marions-nous...*

Ronds, ronds,
Francs lurons.

Vous que lie
La folie ;
Ronds, ronds,
Francs lurons,
Bientôt nous nous reverrons.

Après avoir chanté ce couplet, le secrétaire reprit sa lecture :

« La séance du 20 juillet devait être et a été tout entière consacrée à célébrer le retour d'un monarque qui garantit à la France de longs jours de prospérité sans laquelle il n'y a pas de chansons, et les moralistes savent bien que les Français qui ne chantent pas sont des hommes perdus, annihilés, démoralisés.

» Aussi cette séance a-t-elle été féconde en chansons de tous les genres, et surtout du genre patriotique. Les bornes de ce procès-verbal ne nous permettent pas d'insérer tous les couplets de la chanson de monsieur Rougemont, mais nous vous régalerons du premier :

AIR : *Vive le roi !*

Vive le roi ! (*bis*)
Nous lui jurons de combattre.
Le serment est de bon aloi ;
Rien, rien ne pourra nous abattre,
Nous le jurons par Henri quatre !
Vive le roi ! (*quater*)

» Puis, sous la dictée de Cadet Buteux, monsieur Désau-

giers, notre honorable président, a peint ainsi la bataille du Mont-Saint-Jean :

AIR : *Notre meunier chargé d'argent.*

Après quelques légers combats
Dont le succès l'enivre,
Malgré généraux et soldats,
Sur l' champ il faut poursuivre.
Un bois épais s' trouve sur son chemin,
Et chaque soldat lui dit en vain :
Si vous voulez, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas (*bis*) dans la forêt Noire.

AIR : *Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle.*

Ah! mon Dieu! quelle odeur de violettes...
Parlez, qu'est-ce qu'en veut ?
Il nous en pleut
Plus que d' gimblettes!
Ah! mon Dieu! quelle odeur de violettes...
Est-ce que nos guerriers
Auraient pris ça pour des lauriers?

» Après avoir procédé à la réception de monsieur Prudhomme, dont le toast remarquable a été déposé aux archives de la société, le dessert a continué au milieu des chansons que cette fête du cœur, dont les échos du *Rocher de Cancale* se souviendront longtemps, a inspirées aux convives du Caveau moderne. Je regrette seu-

lement qu'une plume plus exercée que la mienne n'ait pas retracé le tableau de notre union, de nos plaisirs, et de notre amour sans bornes pour le meilleur et le plus aimé des rois.

» Nous apprenons à l'instant que notre honorable président a eu l'honneur de présenter au roi son pot-pourri, qui est à sa deuxième édition, et que l'auteur et l'ouvrage ont été parfaitement accueillis, l'un portant l'autre, par Sa Majesté. »

Idolâtre de nos lauriers, ce ne fut pas sans tristesse que j'entendis ainsi insulter celui que, hier encore, tout le monde portait sur le pavois. Mais tel est le Français, on peut le dire sans crainte d'être désavoué : inconstant par nature, pour suivre ses penchants il lui suffit d'obéir à son caractère.

CHAPITRE XVI

Napoléon et Joséphine. — Les pénates d'un ami. — Épicharis cuisinière. — Les cités mythologiques. — Le prunier de Dodone. — Un païen de Montmartre. — Le collége des aruspices. — Un legs aux vestales. — Les corybantes de Crète. — Les jeux funèbres. — Le meilleur des hommes et des Romains. — Coup d'œil sur l'ancienne société. — Le vitrage de Martinet. — Les Anglais en voyage. — Le gastronome avant et après dîner. — Les trois hommes de l'époque. — Du tailleur ancien et moderne. — Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis. — Les plaisirs du coche — Le bonheur de voyager. — Laïs et Aspasie. — La grisette et la lorette. — Les fournisseurs. — Vénus et Bellone.

Depuis le jour où Napoléon commit l'irréparable faute de divorcer avec Joséphine, je prévis la chute de l'Empire. Quoique victime d'une épuration ordonnée par Napoléon, je ne vis point sa ruine d'un œil indifférent. Sous son règne, les lois, la religion, la calligraphie brillèrent d'un nouvel éclat. La société reconstituée éprouva le besoin de mouler la lettre d'une façon élégante, et je dus à ce nouveau besoin une existence heureuse sinon opulente, et une espèce de célébrité, si ma modestie me permet d'employer ce mot. Je ne pouvais oublier d'aussi grands bienfaits : aussi la vue des uniformes étrangers m'était-elle pénible, je fuyais Paris aussi souvent que mes occupations me le permettaient. Après une journée

de tristesse patriotique, plein de pensées mélancoliques, j'étais allé boire du lait et manger de la galette au moulin de Montmartre. J'aperçus à travers une grille un individu qui se promenait dans un jardin, dans une toilette qui me rappela celle de mon ami le rapin de David le jour de notre aventure sur le pont Neuf. Il allait et venait dans une allée, je pus reconnaître sa figure. C'était en effet Nicolas lui-même, ou plutôt Turnus, car je dois dire qu'il s'était affublé de ce nom, de même que je m'étais affublé de celui de Polyphonte.

J'ouvris la porte et je courus à mon ancien camarade.

— Polyphonte ! s'écria-t-il, toi ici !

— Moi-même ; et toi, que fais-tu en ces lieux ?

— J'y demeure, rue Coquillart, pénates n° 17. Mais la Nuit sacrée, fille des Hespérides et épouse de l'Érèbe, va monter sur son char ; il est temps de rentrer dans l'atrium. Si un frugal repas ne t'effraye pas, je t'invite à partager le mien ; les dieux immortels aiment à voir exercer l'hospitalité.

J'acceptai l'invitation de Turnus et nous entrâmes dans la maison.

— Épicharis ! cria-t-il, un couvert de plus, la fortune m'amène un ami que je n'avais pas vu depuis vingt ans. Rappelle-moi, demain matin, de lui immoler un animal quelconque pour lui témoigner ma reconnaissance. Le dîner est-il prêt ?

— Tout à l'heure, monsieur, répondit Épicharis ; allez faire un petit tour dans le jardin, quand vous reviendrez la soupe sera sur la table.

Turnus me conduisit sur la terrasse. A nos pieds s'étendaient une foule de masures en torchis, avec des tours, des temples, des frontons. Je lui demandai ce que signifiaient ces constructions microscopiques. Chacune d'elles avait une étiquette comme les plantes d'un jardin botanique.

— Ce sont, me répondit-il, d'anciennes cités mythologiques. Tu vois Andanie, témoin des pleurs de Mérope ; Tricca, qui vit naître Esculape ; Géranie, qui conserve le tombeau de Machaon ; et Phérès, où le prudent Ulysse reçut d'Iphiclus l'art fatal aux amants de Pénélope.

Au fond du jardin, tu aperçois un poirier qui me sert de chêne de Dodone et que je consulte dans les grandes circonstances, et plus loin le poulailler où j'entretiens des coqs destinés à être immolés à Esculape.

Turnus ne s'apercevait nullement de l'étonnement qu'excitaient en moi son costume et son langage.

— Bois un verre de ce nectar amélioré par le long travail des ans, me dit-il à table.

— Oui, après la soupe, un verre de vin ne peut faire de mal.

On servit un gigot.

— Il provient d'un mouton qui n'a pas brouté pendant plus de deux printemps l'arbousier du mont Aliphère et le cytise du vallon de Ménélée. Comment as-tu trouvé le poisson du lac Stymphale qu'on vient de nous servir ?

— Excellent, parfait.

Il s'agissait d'un barbillon de Seine au bleu.

Je demandai du pain.

— Épicharis, servez à mon ami Polyphonte un morceau des dons de Cérès.

Épicharis m'apporta du pain. Elle était plus au fait du langage mythologique que je ne l'avais cru au premier abord.

Je vantai à Turnus le talent de sa cuisinière.

— Elle est entrée dans ma maison ne sachant rien faire ; elle était fille de Cléobule et d'Eurymédusé de Pontoise. Cléobule vivait du produit de son travail, qui consistait à conduire l'instrument dont Triptolème enseigna l'usage aux mortels. Eurymédusé ramassait des herbes dans les champs, et Épicharis gardait ces animaux qui sauvèrent le Capitole. Cette pauvre fille ne savait pas même faire cuire un œuf quand je l'ai prise ; tu vois qu'elle ne s'en tire pas mal maintenant.

— Et depuis quand vis-tu ici ?

— Depuis le jour où mon oncle, le chanoine de Provins, mourut en me laissant tous ses biens, c'est-à-dire vers 1802. Je vis que les hommes suivaient une pente dangereuse, qu'ils s'éloignaient de plus en plus du culte de l'antiquité, qu'ils abandonnaient la réforme du costume ; je pris le genre humain en horreur et je me retirai dans cette propriété que j'achetai sur le mont des Martyrs, pénates n° 17. C'est là que je vis tranquillement en attendant que la Parque cruelle tranche le fil de mes jours.

Les rêves de sa jeunesse étaient devenus une réalité pour ce pauvre Nicolas ; il était parvenu à s'identifier avec

l'antiquité et à se croire un vrai Romain du temps de Scipion et de monsieur David.

Je revins le voir quelquefois. Nicolas était un bon garçon au fond, et sa folie n'avait rien de désagréable. Le dimanche nous nous livrions ensemble à l'art du discobole: c'est de cette façon qu'il désignait le jeu de quilles. Je ne sais quelles circonstances me firent rester près de deux mois sans me rendre au mont des Martyrs, pénates nº 17, lorsqu'un matin je lus dans les journaux l'entre-filet suivant :

« Il vient de mourir à Montmartre un original bien connu de tous les habitants de cette localité, à cause de l'excentricité de son costume et de ses habitudes. Il se nommait Nicolas Durand et il avait pris le nom de Turnus. Hiver et été, il portait toujours un costume bizarre qu'il prétendait être le vrai costume romain inventé par monsieur David.

» Nicolas Durand est mort il y a huit jours. On a trouvé chez lui un testament ainsi conçu :

« Je demande que vingt-quatre heures après ma mort » on dépose mon corps sur un bûcher, et qu'on recueille » ensuite mes cendres pour les renfermer dans une urne » de marbre.

» Si la combustion de mon cadavre souffre quelque » difficulté, et qu'on m'enterre, qu'on n'oublie pas du » moins de mettre dans ma bouche l'obole destinée à » Caron. Je ne veux pas errer pendant cent ans sur les » bords du Styx.

» Je lègue tous mes biens à l'Église.

» Le collége des aruspices aura ma terre de Beauce, à
» charge par lui de faire célébrer une fois par an un sa-
» crifice à mes mânes.

» Je donne aux vestales ma maison de la rue Coquil-
» lart, libre et vierge de toute hypothèque légale.

» Aux corybantes de Crète, je lègue un capital de cin-
» quante mille francs, incessible et inaliénable, en rente
» sur l'État.

» J'institue, avec le reste de ma fortune, des jeux funè-
» bres en mon honneur. Ces jeux auront lieu chaque an-
» née, le jour anniversaire de ma mort.

» Le vainqueur recevra en prix un bouclier et un cas-
» que de la valeur de trente talents, et une couronne de
» laurier. »

« Les héritiers de Nicolas Durand dit Turnus vont attaquer le testament en nullité ; ils plaideront la question de folie. On ne dit pas encore le nom de l'avocat chargé de défendre les aruspices, les vestales et les corybantes. »

Ainsi mourut mon pauvre camarade Nicolas Durand, le meilleur des hommes et le meilleur des Romains.

Mais avant de passer à une autre période de mon existence, qu'il me soit permis de jeter un regard en arrière, et de résumer l'époque que nous allons quitter.

Que de choses, que d'événements, que de révolutions depuis le jour où j'entrai à l'école du père Frépillon

jusqu'à ce moment! Je n'entreprendrai pas l'oraison funèbre de tout ce qui a disparu; mais je donnerai du moins une larme à ta mémoire, ô Martinet! toi dont la boutique historique vient de tomber sous le marteau des démolisseurs. Pendant vingt ans l'étalage de Martinet fut la grande distraction de la capitale; tout ce qu'il y avait de satire et de critique à cette époque s'était réfugié derrière ses vitrines.

Je vois encore le propriétaire de cette boutique européenne, avec son habit et sa veste de ratine, son petit ventre rondelet, son œil fin et spirituel, sa chevelure grise, abondante et toujours ébouriffée. Armé d'une loupe, on le voyait assis à une table dans son arrière-magasin, retouchant les costumes de sa garde ou les portraits de sa galerie dramatique, chefs-d'œuvre d'enluminure dont je découvre quelquefois encore les derniers et précieux débris au vitrage de certains peintres-vitriers des quartiers reculés de la capitale,

Un jour, je me le rappelle, j'accompagnai chez Martinet un de mes camarades qui débutait alors dans l'art si difficile de la caricature, où il s'est illustré depuis. Comme il était pâle et tremblant pendant que le juge examinait ses dessins avec sa loupe redoutable! Les billets de banque que les éditeurs sont venus lui offrir depuis l'ont bien moins flatté, bien moins enorgueilli que les trois ou quatre pièces de cent sous que Martinet tira de sa poche pour les lui mettre dans la main.

Comme la foule se pressait devant le musée en plein

vent pour admirer les *Anglais en voyage*, le *Gastronome avant et après dîner*, la *Route de Poissy*, de Carle Vernet, et les innombrables croquis drolatiques sortis du crayon inépuisable de Gaudissart.

Les arts n'étaient point alors comme aujourd'hui le domaine banal de la foule. Quelques grandes renommées se promenaient majestueusement dans les allées solitaires du Parnasse. Il n'y avait alors que trois grands hommes pour le public français : Napoléon Ier, Talma et David; dans la peinture, on citait Gérard, Guérin, Gros, Prudhon et Vien, parce qu'il était le maître de David et que l'empereur l'avait fait sénateur; les noms des sculpteurs Chaudet et Bosio n'étaient connus que des artistes. A côté de Talma, on parlait quelquefois de Monvel et de Grandménil, à cause de leur titre de membres de l'Institut; Chateaubriand n'était un grand homme que pour la famille Bertin et quelques commensaux de cette maison. La société parisienne connaissait les auteurs, mais en province on croyait que toutes les comédies étaient faites par Picard et toutes les tragédies par Arnault, l'auteur de *Marius à Minturne*. Lemercier, Étienne, Jay, Jouy, qui travaillaient sous l'Empire, n'ont été célèbres que sous la Restauration. A cette époque, les palmes de la gloire n'ombrageaient pas tous les fronts, et leur rareté les rendait plus précieuses encore aux vainqueurs heureux des jeux Olympiques.

Le luxe, ce ver rongeur des empires, n'avait point encore envahi la société. Vingt-cinq mille livres de rente constituaient une fortune immense. Au delà de ce chiffre

on rentrait dans la catégorie des nababs, on vous traitait de Crésus, ou tout au moins de Mondor. Les femmes de millionnaires portaient seules des cachemires. On suivait dans les rues et aux promenades celles qui affichaient le luxe de ce tissu et qui couvraient leurs épaules de la dépouille opime de la capricieuse habitante des monts du Thibet.

Les hommes avaient renoncé à ces étoffes soyeuses, qui avaient amolli et corrompu les mœurs du dix-huitième siècle, pour l'elbeuf plus austère et pour le sedan bourgeois ; mais que de soins dans la confection du vêtement ! Un habit neuf, c'était une immense affaire ! Jamais un habit n'allait bien du premier coup ; il fallait que le tailleur l'apportât et le remportât plus de vingt fois avant qu'il fût accepté. On comparait l'habit qui s'en allait à celui qui arrivait ; on faisait la chasse aux plis ; on soumettait les entournures, le collet, aux investigations et aux essais les plus minutieux. Vingt fois sur l'établi le tailleur remettait son ouvrage ; il le touchait sans cesse et puis le retouchait. Quand vous aviez assez trouvé que l'habit du voisin Niquet était mieux fait que le vôtre, assez crié qu'il vous gênait des manches et vous engonçait du collet, vous finissiez par endosser le vêtement critiqué ; c'était à recommencer à la prochaine commande. Ce sont les clients difficiles qui font les artisans habiles. Nous savions tenir en haleine nos tailleurs ; aussi étions-nous habillés avec une perfection désespérante pour les hommes du temps présent. Mais qui est-ce qui se donne la peine d'avoir un tailleur aujourd'hui ? On ne croit

plus qu'à la confection, tout le monde s'habille à la *Belle Jardinière.*

Et comme on suivait alors les spectacles! comme on s'y amusait! La claque était une institution complétement inconnue, chacun applaudissait pour son compte, et tout le monde, acteurs et spectateurs, s'en trouvaient bien.

Mais aussi, quelles soirées pleines d'émotion!

Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis, Juliet, Chenard, cette réunion si complète des talents et des grâces, attiraient la foule à la salle Feydeau. C'était le théâtre à la mode. Un soir, je me trouvais au parterre où j'avais pu me glisser au moyen d'une contre-marque achetée du produit de mes économies de toute la semaine; on venait de jouer le *Prisonnier.* Restaient encore deux pièces, la première était l'*Auteur dans son ménage.* J'ai oublié le titre de la seconde. Chenard remplissait le principal rôle; il était vêtu, comme les auteurs et les simples mortels quand ils restent au logis, d'une robe de chambre à ramages et coiffé d'un bonnet de même étoffe noué avec un immense ruban rose tendre. A sa seconde entrée, on vit tout à coup l'auteur chez lui s'avancer vers la rampe, saluer trois fois le public tremblant déjà de voir son plaisir interrompu par une indisposition subite, et s'écrier d'une voix émue :

« Citoyens,

» Le général Bonaparte a manqué d'être assassiné à

Saint-Cloud par des traîtres à la patrie. Heureusement, il a échappé aux poignards des sicaires. »

Et il commença le grand air qui commence la seconde scène.

Mais on ne l'écoutait plus, tout le monde s'entretenait de la nouvelle ; on se demandait pourquoi cette tentative d'assassinat, car on ignorait encore à Paris ce qui s'était passé dans la journée à Saint-Cloud. C'était cependant le 18 brumaire.

Interpellé de nouveau par le public, Chenard vint donner quelques détails; c'est ainsi que j'appris, entre deux cavatines, ce grand événement qui devait changer la face de la France.

Dans ce temps-là, du moins, on pouvait encore se donner le plaisir de voyager. Nous venions tranquillement de Montereau à Paris par le coche. Le trajet durait deux jours; on admirait les points de vue, on s'arrêtait quatre fois par jour pour déjeuner, dîner, goûter et souper. On disait bien alors qu'un individu, nommé Fulton ou Papin, avait trouvé le moyen de franchir des distances de cent lieues en quelques heures au moyen de la fumée du charbon; mais l'empereur ne croyait pas à la vapeur, et le public se serait bien gardé de penser autrement que ce grand homme. Nous voguions donc majestueusement sur le coche. C'était commode, comme je l'ai déjà dit, pour jouir de la beauté des sites. On allait donc pendant quatre ou cinq heures le jour. Le soir venu, on s'arrêtait dans une hôtellerie, et, pour se dis-

traire, les voyageurs se faisaient des farces. C'était le bon temps.

Les gens qui voyageaient en diligence n'allaient pas plus vite et s'amusaient autant, pour ne pas dire davantage. J'ai fait la route de Paris à Lyon en quinze jours, avec un monsieur qui connaissait tous les maîtres d'hôtel, toutes les servantes d'auberge, tous les postillons du pays. Il était partout comme chez lui. Voilà un gaillard qui s'amusait.

Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit encore de la plus belle moitié du genre humain, c'est-à-dire des femmes.

O femmes! créatures enchanteresses, que vous étiez séduisantes sous le petit bonnet de la grisette! La larme du souvenir humecte délicieusement ma paupière, et mon cœur palpite doucement quand je songe à votre jupon court, au foulard qui cachait vos appas, à vos jolis pieds dans de si jolies chaussures. L'antiquité reconnaissante vous eût élevé des autels, douces et charmantes filles, *bons chiens,* comme nous vous appelions, si dévouées, si aimantes, si heureuses de nos succès, si tendres, si consolantes dans nos revers!

Que d'ordre, que de soin elles avaient, ces pauvres grisettes! comme leurs mansardes étaient jolies et propres avec leurs fenêtres garnies de fleurs si touffues qu'elles laissaient à peine une petite place pour encadrer leur gracieux visage, souriant à notre bienvenue au rebord des toits.

Un rien les rendait heureuses: un bonnet, une robe,

un ruban prélevés sur nos appointements du mois, un dîner à trente-deux sous, une place aux quatrièmes loges de l'Ambigu, c'étaient là leurs fêtes et leurs joies.

Puis, quand venait le jour de l'abandon, quand on renonçait à la folie pour la raison, à l'amour pour le mariage, la douleur dans l'âme, la résignation sur le visage, une larme sur le bord de la paupière, le sourire sur les lèvres, la grisette vous encourageait elle-même à la quitter, et faisait des vœux pour votre bonheur.

Nous avions aussi nos Laïs et nos Aspasies, dont quelques dessins de Prudhon nous permettent d'apprécier encore le port fier et majestueux, malgré une taille étroite et courte. Ces femmes-là valaient un peu mieux que ces mensonges en gaze et en crinoline que vous appelez des lorettes. Elles étaient belles, réellement belles; on n'avait pas inventé l'art de déguiser les formes, le costume de l'époque ne se prêtait à aucune supercherie; impossible de tricher au jeu de l'amour et de la beauté.

Vous parlez de vos banquiers, de vos agents de change, de vos coulissiers; mais nous avions les *fournisseurs*, mot qui résume la banque, la bourse, la coulisse. Une femme entretenue ne comprenait pas l'existence comme une société d'actionnaires où elle apportait ses charmes comme fonds social et où chaque actionnaire avait droit à une certaine somme de plaisir en raison des sommes qu'il versait dans la caisse. On ne savait pas ce que c'était qu'une femme au point de vue collectif. Cha-

que femme entretenue avait un fournisseur pour entreteneur, s'il m'est permis de me servir de cette expression vulgaire, qui payait son hôtel, son équipage, ses gens, sa toilette, et qui se serait cru déshonoré s'il s'était séparé de sa maîtresse sans lui constituer des rentes. Comparez cette existence à celle de vos lorettes qui, avec trois ou quatre amants, arrivent sans le sou à la fin du mois, et sont obligées d'emprunter de l'argent à leur portière pour attendre le jour du payement de leurs appointements.

Les fournisseurs formaient la clientèle ordinaire de ces dames, sans compter le casuel brillant qu'elles trouvaient dans l'armée. Entre deux campagnes, on voyait accourir à Paris des généraux, des colonels, jeunes, beaux, chargés de dépouilles opimes de l'Ausonie, de la Germanie, de Parthénope ou de l'Ibérie, avides de plaisir comme tous les gens qui n'ont que quelques instants à leur consacrer, prodigues comme des matelots au retour d'un long voyage qui doit recommencer le lendemain.

C'était l'heureux moment des aubaines, la courte saison des diamants, des cachemires, des oiseaux de paradis, des plus belles pièces d'argenterie. Au lieu de l'entreteneur morose et grossier de nos jours, que l'habitude plutôt que le plaisir entraîne chez une femme, on avait des amants d'un mois, d'une semaine, d'un jour, mais ardents, passionnés, ne laissant pas une minute à l'ennui; convives charmants que la guerre arrachait à l'amour, et qui quittaient la table de Vénus pour se rendre

à l'appel de Bellone, à peine satisfaits, jamais rassasiés, la faim au cœur et sur les lèvres.

Oublions maintenant le passé. Dans cette première partie de mes Mémoires, on n'a vu qu'un Prudhomme rétrospectif; le Prudhomme vivant et moderne va se montrer dans le second volume.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

